24me Année N° 18 15 Septembre 1917

OCT 26 1917
UNIV. OF MICH. LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Z. Z. Z.	*Précisions sur la Bataille de la Marne*	225
Edmond Jaloux	*Fumées dans la Campagne* (2e partie)	247
Enzo Valentini	*Un Volontaire italien* (Juillet-Octobre 1915)	291
Charles Baudelaire	*Lettres inédites*. — III	320
Altiar	*Journal d'une Française en Amérique*. — II	360
Aimé Graffigne	*L'Oncle à Héritage*	390
***	*L'Avenir de la Macédoine*	417

Copyright 1917, *Revue de Paris*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

Dans le numéro du 1er Octobre la REVUE DE PARIS *commencera :*

PLEIN ÉTÉ

roman

par Mme EDITH WHARTON

La REVUE DE PARIS *publiera ensuite les romans suivants :*

L'ENTREVUE

par HENRI DE RÉGNIER

LE LION D'ARRAS

par PAUL ADAM

LE CRÉPUSCULE

par ABEL HERMANT

LIVRES NOUVEAUX

LA DIRECTION DE LA PAIX,

par Civis.

Voici une étude neuve et consciencieuse sur le problème de la paix. D'abord la leçon de l'histoire ; ensuite la critique des solutions éventuelles. Le rôle historique des deux Bonaparte apparaît à l'auteur comme éminemment hostile à la paix : peut-être celui de Bismarck, en parallèle, semblera-t-il au lecteur un peu écourté ; mais était-il nécessaire d'insister sur l'évidence? Après 70, l'impérialisme domine l'univers. La doctrine de la force est à la mode. L'internationalisme lui-même s'infecte du virus : la guerre mondiale actuelle le démontre, où le socialisme allemand s'affirme pangermaniste.

Quelle sera la solution du problème? L'auteur, après avoir passé en revue les grands projets du passé, approuve le programme de l'Entente. Il croit à une large démocratisation des divers Etats, et ne considère nullement comme utopiques les États-Unis d'Europe et la Société des Nations. Livre à lire et à méditer : sous le bref mot latin dont il est signé, on devine un patriote clairvoyant et un historien de haute compétence.

LA MARSOUILLE,

par Paul Fiolle.

Œuvre d'un médecin cité cinq fois à l'ordre du jour et tué à l'ennemi, ce livre possède une qualité rare: il est vrai. Le Dr Fiolle, médecin de bataillon, avait assisté aux combats livrés par le corps colonial en Belgique et sur la Meuse ; il avait vécu les lourdes journées de la retraite, où la fatigue et la faim accablaient les troupes. Après la Marne il avait piétiné pendant des mois la boue des tranchées de Massiges. Son journal de route ne déforme pas la réalité sanglante de la guerre en y projetant des sentiments que le soldat n'éprouve pas; il montre les combattants tels qu'ils sont, doués de nerfs et de sensibilité, accessibles à la faiblesse, à l'instinct de conservation, capables aussi d'un courage d'autant plus beau qu'il est fait d'efforts constants pour tenir bon en face des plus terribles forces de destruction qu'on ait jamais inventées. Peu de livres sur la guerre rendent ce poignant accent de vérité profondément humaine.

PRÉCISIONS

SUR LA

BATAILLE DE LA MARNE

Voici revenus pour la troisième fois les anniversaires des journées fameuses où l'effort français, en brisant l'invasion allemande, sauva le monde de l'impérialisme germanique. Un immense intérêt est suspendu à ces événements ; chaque jour démontre mieux leur importance, puisque ce sont eux qui ont permis à la presque totalité des nations de l'ancien et du nouveau monde de lier contre l'Allemagne la coalition sous laquelle elle devra céder. Au moment où les États-Unis nous apportent leur concours puissant et désintéressé, la manœuvre à la fois hardie et prudente, la grande bataille qui ont arrêté la marche en avant des armées allemandes et les ont fait reculer d'une traite jusqu'à l'Aisne, méritent plus que jamais de fixer l'attention. Comment l'idée en germa-t-elle dans l'esprit du général en chef? Quelle préparation fut nécessaire pour passer de la conception à l'exécution? Autant de questions capitales sur lesquelles nous voudrions apporter des précisions.

Inutile de dire que les faits cités ici sont A L'ABRI DE TOUTE CONTESTATION.

*
* *

Notre plan de concentration disposait nos armées face à la frontière allemande pour agir, la gauche (5e armée, général Lanrezac) au nord de la ligne Verdun-Metz ; la droite (1re et 2e armées, généraux Dubail et de Castelnau) entre Rhin et Moselle ; la 3e armée, général Ruffey, puis général Sarrail, au centre, reliant ces deux actions ; enfin, la 4e, général de Langle de Cary, en réserve, pouvant s'intercaler dans le dispositif.

On sait comment la violation par les Allemands de la neutralité belge força notre haut commandement à apporter une variante à ce plan, et à diriger l'aile gauche, à partir du 15 août, vers la frontière belge. L'armée Lanrezac, qui gardait le débouché des Ardennes, reçut l'ordre de s'élever dans la direction de Namur.

Elle devait être appuyée à sa gauche par l'armée anglaise, deux corps d'armée, renforcés à partir du 24 par une division. On comptait que les Anglais seraient en place vers Mons, le 20 août, mais leur concentration ne fut achevée que le 21, et c'est seulement le 22, dit le maréchal French dans son rapport officiel, qu'il put prendre ses dispositions pour envoyer ses troupes sur les positions qu'il croyait les plus favorables.

Plus à gauche encore, l'armée du général d'Amade (quatre divisions territoriales, renforcées par les 61e et 62e divisions de réserve venues du camp retranché de Paris) débarquait à Arras avec la mission de constituer un barrage de Maubeuge à la mer.

Aux Ire et IIe armées, Klück et Bülow, qui forment la droite du dispositif allemand, le général en chef oppose donc des forces sensiblement égales en nombre, mais qui ne peuvent leur être comparées pour l'homogénéité et la valeur militaire. Il est incontestable que nos divisions territoriales, et même les divisions anglaises, ne sont pas des instruments de combat aussi perfectionnés que les corps allemands, choisis entre tous, qui composent ces deux armées d'aile droite.

Le plan français est d'attaquer sur tout le front, du Rhin à Mézières ; le mouvement commencera par la droite, et sera ensuite continué par le centre et la gauche.

Ce plan répond à la fois à la doctrine de guerre professée depuis quelques années par notre État-Major Général, et au besoin d'exalter le moral de l'armée et du pays. Nous avons certainement le plus grand intérêt à épargner au territoire national le poids de la guerre, et à l'imposer aux Allemands. Il est enfin motivé par une nécessité particulière résultant de la situation d'un de nos alliés : il faut que nous menacions l'ennemi assez sérieusement pour retenir sur notre front la plus grande partie de ses forces, afin de permettre aux Russes de poursuivre en toute sécurité leur mobilisation et leur concentration, beaucoup plus lentes que les nôtres. C'est la première manifestation de cette solidarité entre alliés dont les Russes eux-mêmes allaient bientôt nous donner un précieux témoignage par leur invasion de la Prusse orientale : en y lançant leurs premières troupes à peine formées, ils ont amené les Allemands à y transporter en grande hâte quelques corps d'armée, dont la présence sur notre front, dans les premiers jours de septembre, pouvait changer à notre détriment l'issue de la bataille de la Marne. Cette réciprocité de bons offices fait grand honneur à l'entente qui régnait déjà entre alliés; le bénéfice mutuel qu'ils en ont tiré est immense.

Les Allemands de leur côté avaient aussi arrêté un plan nettement offensif. Ils voulaient une guerre d'écrasement et avaient tout combiné à cet effet. Dans leur idée, cet écrasement de l'adversaire devait être réalisé par la manœuvre de l'enveloppement, passée pour eux à l'état de dogme et de panacée. Presque tous leurs écrivains militaires l'ont exposée et prônée avec une insistance un peu lourde, mais appuyée sur de solides arguments ; les études de Schlieffen en particulier avaient été en leur temps traduites et commentées chez nous. Cet enveloppement devait se réaliser par leur aile droite, très fortement constituée à cet effet.

Le mouvement commença le 19 août. A cette date, ils avaient déjà occupé la plus grande partie de la Belgique, et leurs armées étaient complètement déployées à l'est de la Meuse. La IIIe (Hausen), après avoir arrêté l'attaque de l'armée de Langle, la refoula sur la Meuse, qu'elle aborda entre Yvoir et Fumay. La IIe, la gauche à la Sambre, marcha sur Mons et Valenciennes. La Ire, plus au nord, dévalait à

marches forcées de Bruxelles vers le sud, en cherchant à déborder la *gauche* des alliés. Elle était précédée par une masse de cavalerie que soutenait de l'infanterie transportée en automobiles.

Le 20, le 21 et le 22, nous sommes abordés sur tout le front avec un élan sauvage : « Que les soldats allemands s'avancent en terrain découvert ou dans un pays vallonné et boisé, écrit un témoin oculaire anglais, ils n'ont qu'un mot d'ordre : en avant... Leur puissance numérique est telle qu'on ne peut pas plus les arrêter que les flots de la mer. » C'est la bataille des frontières.

Nos troupes infligent aux assaillants des pertes terribles par leurs feux ; sur plus d'un point elles les refoulent par des contre-attaques menées avec une vigueur extraordinaire, qui produisent des fluctuations nombreuses de la ligne de combat. Mais elles doivent céder. L'armée anglaise de son côté se trouve dans une situation plus difficile encore ; le repli de l'armée belge sur le camp retranché d'Anvers a découvert sa gauche ; elle recule, et son recul détermine celui de notre 5e armée.

Nous n'avons rien à espérer de la continuation d'une lutte engagée dans des conditions aussi défavorables. Aussi, le 24, l'ordre est donné aux 5e, 4e et 3e armées de rompre le combat.

Il y a eu surprise ; on ne prévoyait pas une telle ampleur du mouvement débordant de l'aile droite allemande ; non pas que l'on ait ignoré la présence des forces ennemies en Belgique, mais on a été trompé sur leur importance numérique, comme sur l'étendue et la brutalité des moyens matériels qu'elles devaient mettre en œuvre. Dans d'autres circonstances, au cours de cette guerre, il se reproduira des surprises du même ordre, soit de notre côté, soit du côté de l'ennemi.

*
* *

La manœuvre offensive projetée n'a donc pu être exécutée. Les armées françaises sont dans la situation du boxeur à qui un coup bien asséné a fait perdre le souffle et qui se trouve, de ce fait, en état d'infériorité temporaire ; pour pouvoir conti-

nuer la lutte, il faut reprendre haleine. Elles ont perdu leur équilibre ; quand elles l'auront retrouvé, elles pourront revenir à l'attaque.

C'est une des qualités essentielles du général Joffre que cet instinct de l'équilibre, qui lui en fait, en quelque sorte, un besoin. Tous ses efforts vont tendre désormais à le rétablir, parce que c'est la condition indispensable pour pouvoir employer ses forces. Il y joint un calme inaltérable, aussi instinctif, et entretenu par ce qu'on a appelé « l'administration méthodique de sa vie ». C'est ce calme qui lui permet de se soustraire à toutes les suggestions, pour poursuivre, avec une ténacité prodigieuse, le plan qu'il a formé.

Dès le 25 août, il a conçu l'idée d'où va sortir la victoire de la Marne. Le résultat à atteindre est de battre l'ennemi. Pour l'obtenir, il faut constituer à sa gauche une masse capable de reprendre l'offensive. Pour gagner le temps et la liberté de manœuvre nécessaires à cette constitution, les autres armées s'efforceront de contenir la progression de l'ennemi. Lourde tâche, pour laquelle elles auront besoin de tout le talent de leurs chefs, de l'admirable bravoure et du dévouement des officiers et des soldats.

C'est de cette idée que résultent les batailles de Guise, de la Meuse, de Lorraine. Toutes les trois sont des succès marqués, si bien que, le 27 et le 28, le général en chef est obligé d'insister auprès du général Lanrezac pour que son armée, qui est presque victorieuse, rompe le combat et se décroche sans se laisser entraîner. Même chose sur la Meuse : le général de Langle demande, pour affirmer la supériorité qu'il a prise sur l'ennemi, l'autorisation de rester sur ses positions ; il l'obtient pour un jour seulement. Partout nous nous sommes ressaisis ; à Guise, entre la forêt de l'Argonne et la trouée de Stenay, de Signy-l'Abbaye à Novion-Porcien nous tenons tête à l'ennemi en arrêtant sa marche et lui infligeant de rudes pertes. En Lorraine, les armées Dubail et Castelnau reçoivent l'ordre d'exploiter leurs avantages en livrant la bataille sur les positions qu'elles ont reconquises.

Après les journées des 20, 21 et 22 août, les Allemands croyaient avoir affaire à des armées battues. A leur tour, ils ont eu une surprise, d'autant plus sensible qu'elle s'est pro-

duite sur tout leur front. Leur orgueil, leur assurance, leur confiance excessive en l'infaillibilité de leur haut commandement, en leur nombre, en la perfection de leurs moyens techniques, ont causé leurs échecs. Ils ont attaqué brutalement, grossièrement si l'on peut dire, comptant uniquement sur leur supériorité matérielle. La bravoure de nos troupes, l'énergie de leurs contre-attaques, un moral merveilleux, qui n'a pas faibli malgré la retraite, nous ont valu des succès incontestables. Outre leurs conséquences immédiates : ralentissement de la poursuite et affaiblissement de l'ennemi, ces succès en ont une autre d'une importance décisive. Ils montrent que nos armées ne sont pas décomposées par les revers qu'elles ont subis au début ; elles ont encore une valeur et une force de résistance assez grandes pour qu'on ne puisse pas les négliger. On appliquera donc contre elles le principe fondamental de la guerre telle que Moltke l'a faite d'après l'exemple de Napoléon, et que ses successeurs au Grand État-Major de Berlin l'ont enseignée, qui est de poursuivre avant tout la destruction des forces ennemies. C'est pour cela que l'armée de Klück, le 1er septembre, au lieu de continuer la marche qui l'amenait sur Paris, changera de direction vers le sud-est, pour chercher à atteindre notre gauche. Nous y reviendrons.

***

Pendant que nos armées reculaient en faisant tête, il fallait procéder à la constitution de cette masse de gauche destinée à reprendre l'offensive, le moment venu. Ce n'était pas aisé.

Les éléments dont le général Joffre disposait à cet effet se réduisaient à peu de chose. C'était d'abord le groupe de divisions territoriales commandées par le général d'Amade, puis par le général Brugère. Ces unités auraient pu rendre des services si elles avaient été entraînées ; ainsi jetées au feu sans préparation, elles manquaient trop de cohésion pour pouvoir tenir sur la Somme où elles avaient l'ordre de se replier et d'organiser un barrage entre Corbie et la mer.

C'étaient aussi les troupes excellentes qui formèrent la 6e armée et furent confiées au général Maunoury, commandant

l'armée de Lorraine dissoute : les 55e et 56e divisions de réserve, venant de Toul et de Verdun ; les 61e et 62e, rappelées d'Arras, où elles avaient été détachées de Paris. Enfin, le 7e corps, qui arrivait d'Alsace, exalté par la victoire et l'orgueil d'avoir rendu à la France une partie des provinces perdues.

Il ne s'agit pas seulement de former à gauche une masse de manœuvre ; il faut aussi procéder à un travail de reconstitution de tout le front. La 4e armée avait reçu de gros effectifs en vue de son rôle offensif. Ce rôle étant supprimé, elle est devenue trop lourde pour le rôle nouveau qui lui est assigné. Le 29, on lui enlève une partie de ses corps pour en former un détachement d'armée, confié au général Foch. Il comprend les 9e et 11e corps, les 60e et 70e divisions de réserve. Sa mission est de couvrir la gauche de la 4e armée et de s'intercaler dans le vide qui tend à se former entre elle et la 5e.

Le général en chef avait songé d'abord à reprendre l'offensive en partant de la ligne Verdun, Vouziers, Laon, Amiens.

Pour que ce fût possible, il fallait que la masse de manœuvre fût en place et capable de s'engager. Or, cela n'eut pas lieu ; les débarquements de la 6e armée n'étaient par terminés. Elle redescendit donc vers le sud pour se conformer au mouvement général.

Dès le 27, le général Maunoury avait reçu sa mission : disposer ses forces de manière à pouvoir, dès que leur réunion serait complète, agir offensivement sur l'aile droite ennemie, couvrant ainsi le flanc gauche de l'armée anglaise, qui doit se former sur le front Ham-Tergnier. Quand l'offensive reprendra, c'est la 6e armée qui commencera le mouvement, dans la direction générale du nord-est.

Conformément à ces directives, le 31 au soir, il annonçait qu'il était prêt à attaquer le 1er septembre, malgré la fatigue de ses troupes, pour aider l'armée voisine si c'était nécessaire, car l'avance de von Klück rendait périlleuse la situation de notre 5e armée, dont le flanc se trouvait complètement découvert.

Mais la situation générale ne lui donne pas assez de chances de succès, en raison surtout du vide qui tend à se produire entre sa droite et la gauche de la 5e armée. Il reçoit donc l'ordre de surseoir à l'attaque. Il va se replier sur Paris, avec la mission de couvrir la place, ce qui comporte une entente avec le gou-

verneur. D'armée de la Somme, son armée devient armée de Paris.

Bien décidé à n'engager la partie qu'à son heure et dans les meilleures conditions, c'est-à-dire avec toutes ses armées et non avec une ou deux ; rassuré, d'autre part, sur l'état moral et la capacité de résistance des troupes, le général en chef n'hésite pas à continuer le mouvement de repli, d'autant plus qu'il a constaté que les Allemands, très éprouvés par les durs combats qu'ils ont eus à livrer, se montrent circonspects et ne poursuivent pas avec assez d'énergie pour jeter le trouble dans notre retraite.

Il décide donc, le 1er septembre, de reculer encore. La 5e armée ne doit, en aucun cas, laisser l'ennemi se saisir de sa gauche. Les autres armées, moins pressées dans l'exécution de leurs mouvements, pourront s'arrêter, faire face à l'ennemi et saisir toutes les occasions favorables pour lui infliger un échec. Le recul se poursuivra, s'il le faut, jusqu'au sud de Bar-le-Duc et en arrière de l'Aube et de la Seine, sans que cette limite extrême doive être forcément atteinte. Sage résolution, la seule qui laisse des chances sérieuses à un retour de la fortune.

Le 2, il explique sa manœuvre aux généraux commandant les armées et au général gouverneur de Paris.

En effet, dès l'instant qu'on ne s'arrête pas à l'Aisne, le camp retranché de Paris, avec sa garnison, entre en jeu.

Les relations entre le général commandant en chef et le gouverneur sont définies par le règlement sur le *Service de place* dans les termes ci-après :

Le commandant en chef ne peut enlever à une place la garnison de défense déterminée par le ministre. Il peut, toutefois, associer temporairement une partie de la garnison à ses opérations, sous la condition de laisser dans la place des effectifs suffisants pour en assurer la sécurité ; mais si le gouverneur juge que cette mesure est de nature à compromettre la conservation de la place dont il a la responsabilité, il soumet, par écrit, ses observations au commandant en chef qui, s'il passe outre, est tenu de lui délivrer un ordre écrit.

Le commandant en chef ne doit pas toucher aux approvisionnements de guerre ou de bouche qui forment la dotation normale de la place, ni réquisitionner autour de la place dans les zones de réquisition que le plan de ravitaillement approuvé par le ministre réserve au gouverneur.

On voit donc qu'à ce moment les droits du commandant en chef à l'égard des troupes et du matériel des places étaient strictement limités. L'expérience ultérieure de la guerre montra que le rôle des places fortes était trop intimement associé à celui des armées pour qu'elles pussent rester ainsi indépendantes du commandant en chef ; leur sort étant lié au résultat de l'ensemble des opérations, elles devaient y participer avec tous leurs moyens d'action. C'est pourquoi, en août 1915, le règlement sur le *Service de place* fut modifié pour donner au commandant en chef une autorité absolue sur les places fortes de la zone des armées et sur leurs gouverneurs, en lui permettant de disposer, sans restriction, des ressources de guerre et de bouche de la garnison dont ces places sont pourvues.

Pour Paris, la situation avait encore ceci de particulier que le camp retranché dépendait directement du Gouvernement. C'est pourquoi, dès le 1er septembre, le général Joffre avait demandé au ministre de la Guerre de mettre la place de Paris sous ses ordres, dans le but de pouvoir associer, le cas échéant, la garnison mobile aux opérations des armées en campagne.

*
* *

A cette date se place un incident.

Les troupes anglaises avaient peut-être été plus éprouvées que les nôtres ; elles avaient échappé à l'encerclement de Klück, mais constamment menacées d'être tournées et débordées, ne s'étaient dégagées qu'au prix d'efforts qui font honneur aux qualités militaires de la race anglaise et à la valeur de son armée de métier. Celle-ci a montré que, pour être un anachronisme au siècle des nations armées, elle était capable, non seulement de se battre courageusement, mais encore de se tirer de la plus périlleuse des situations.

Comme nous l'avons vu, les troupes du maréchal French avaient terminé leur concentration le 22 août, à hauteur de Mons. Le 24, elles s'étaient repliées sur Maubeuge après une journée de très durs combats ; le 25, sur le Cateau et Cambrai ; la journée du 26 fut la plus dure : les Anglais opposèrent à

des forces d'une supériorité écrasante une résistance digne de leur vieille réputation de ténacité.

Leur retraite fut facilitée par le vigoureux retour offensif de notre 5e armée à Guise, qui détermina l'arrêt et même le reflux momentané d'une partie des colonnes allemandes. Le 1er septembre, ils étaient à Nanteuil-le-Haudoin.

Le maréchal aurait voulu pouvoir coopérer à l'action générale que le commandant en chef des troupes françaises avait l'intention d'engager dès que les circonstances le permettraient. Mais il s'inquiétait sur la sécurité de ses flancs et se rendait compte des difficultés que lui causait le mauvais état de son armée, affaiblie par ses pertes en hommes et en matériel, et très fatiguée.

Toutefois, le 1er septembre, il déclara au Gouvernement français qu'il était prêt à résister en avant de Paris dans une bataille d'ensemble, si ses flancs étaient bien gardés.

Le ministre de la Guerre intervient alors pour transmettre au général Joffre cette suggestion du maréchal French ; il propose d'organiser la résistance au nord et au nord-est de Paris. Dans cette intervention, il se défend de vouloir en rien empiéter sur la liberté du général en chef, qui doit rester entière, comme sa responsabilité ; il exprime seulement le désir qu'a le Gouvernement tout entier de voir accepter, si c'est possible et raisonnable, les propositions du maréchal French. Mais il fait pleine confiance au général Joffre pour peser et décider en son âme de chef une aussi grave résolution.

Depuis le début de la campagne, c'est la seconde fois que celui-ci se trouve l'objet de sollicitations analogues. Déjà il a dû résister — avec quels regrets — aux appels qui le pressaient de lancer une partie de ses forces au cœur de la Belgique, pour aider nos malheureux alliés. C'eût été les envoyer à un désastre, irréparable celui-là. Aujourd'hui encore, quoi qu'il lui en coûte, en continuant la retraite, d'abandonner à l'ennemi une portion plus grande du territoire national, le général en chef — et ce sera son honneur devant la postérité — ne se laisse influencer par aucune considération étrangère aux nécessités stratégiques. Celles-ci lui dictent sa décision. L'heure n'est pas encore venue d'accepter la

bataille avec l'une quelconque de nos armées ; ce serait entraîner fatalement l'engagement de toutes nos forces ; notre 5e armée se trouverait fixée dans une situation que la marche de la Ire armée allemande rend des plus périlleuses. Le moindre échec courrait le plus grand risque de se transformer en une déroute.

Plutôt donc que d'accepter trop tôt une bataille générale qui se présenterait dans des conditions défavorables, mieux vaut attendre quelques jours. Les bénéfices que procurera ce délai sont nombreux. On prendra en arrière le champ nécessaire pour éviter l'accrochage de nos armées. Les forces qui sont indispensables à l'aile gauche pour remplir son rôle offensif pourront être prélevées sur les armées de droite, qui recevront en conséquence des missions strictement défensives. Enfin, on profitera du temps gagné pour recompléter et reposer les troupes dans la mesure du possible ; elles en ont besoin, car depuis treize jours elles marchent et se battent sans repos.

Comme une retraite est toujours une opération délicate en raison de l'influence déprimante qu'elle peut avoir sur le moral des troupes, les instructions les plus formelles sont données aux commandants des armées pour qu'elles puissent supporter cette épreuve sans perdre trop de leur valeur offensive. Chacun devra être informé de la situation et tendre ses énergies pour la victoire ; le salut du pays dépend du succès de cette opération ; nous avons déjà sérieusement entamé les forces allemandes sur différents points, il faut les rompre ; il faut que les effectifs soient aussi complets que possible, les cadres reconstitués par des promotions, et le moral de tous à la hauteur des nouvelles tâches, pour la prochaine reprise du mouvement en avant qui nous donnera le succès définitif.

Préparée dans ces conditions, une offensive qui s'exécutera en liaison avec l'armée anglaise et avec les troupes mobiles de la garnison de Paris aura les plus grandes chances de succès.

C'est pour cela que le général en chef prend la résolution de ne pas donner suite aux projets du ministère et du maréchal French. Les emplacements actuels de la 5e armée ne lui permettent pas d'assurer aux forces anglaises, en temps voulu,

une aide efficace sur la droite. Par contre, l'appui du général Maunoury leur est toujours assuré sur la gauche. Elles peuvent donc tenir sur la Marne pendant quelque temps avant de se retirer sur la rive gauche de la Seine, de Melun à Juvisy. Dès que nos troupes auront pris le dispositif qui doit leur permettre de passer à l'offensive, la date de leur mouvement en avant sera communiquée au maréchal French pour qu'il puisse y participer.

***

Le groupement organisé à la gauche de l'armée anglaise, qui doit marcher dans la direction de Meaux, est mis sous les ordres du général Gallieni. Il comprend, en plus des divisions de réserve de la garnison de Paris, l'armée Maunoury, renforcée par le 4e corps qui vient d'être appelé de la 3e armée, et la 45e division d'infanterie, arrivée d'Afrique.

Le rôle assigné à ce groupement est très important : son intervention doit produire dans la manœuvre projetée un effet de surprise; elle menacera d'enveloppement l'aile droite des Allemands et, par cette menace, les forcera à dégarnir leur centre, facilitant ainsi la tâche des autres armées qui essaient de refouler et de percer ce centre. En somme, le groupement confié au général Gallieni prend la suite des ordres qu'avait l'armée Maunoury.

Dès le 1er septembre, comme nous l'avons vu, le général Joffre songeait à associer la garnison mobile de la place de Paris aux opérations de campagne. Elle représentait un appoint qu'il était impossible de négliger dans les circonstances présentes. De son côté, le général Gallieni, soucieux de sa responsabilité comme commandant de la place et du camp retranché, réclame, pour pouvoir résister, des troupes de renfort, au moins trois corps d'armée. En rendant compte qu'il est placé par le ministre sous les ordres du général en chef pour permettre à celui-ci, le cas échéant, d'associer la garnison mobile de la place aux opérations des armées de campagne, il fait remarquer que la plupart de ses troupes sont des divisions territoriales, de capacité manœuvrière très

faible ; que les défenses de la place n'ont pas de valeur, surtout du côté nord-est ; il craint donc de voir ce front forcé et demande au général en chef d'intervenir, au moment voulu, par une diversion.

Celui-ci a déjà pris la résolution de passer à l'offensive dès qu'il le pourra ; il précise de nouveau au général Gallieni, le 4 septembre, la tâche qu'il lui réserve dans l'opération conçue depuis le 25 août. Sans faire état des troupes territoriales, il s'agit avant tout de participer à la bataille avec les troupes actives et de réserve de la garnison de Paris, particulièrement pour agir dans la direction de Meaux où se produira le mouvement en avant qui est prévu.

Voilà donc le rôle du général Gallieni singulièrement grandi : de commandant du camp retranché de Paris, en répondant à l'appel du général en chef, il va devenir au même titre que Castelnau, Sarrail, Dubail, de Langle, Foch, Franchet d'Espérey, acteur dans la grande bataille où vont se jouer les destinées de la France. L'ordre d'attaque lui parviendra en même temps qu'aux commandants d'armée, c'est-à-dire le 4 septembre dans la nuit. Sa mission avait été conçue et arrêtée le 2 par le général en chef.

***

En effet, cette journée du 4 septembre a vu se produire un événement décisif. La Ire armée allemande, négligeant la place de Paris et notre 6e armée, défile devant elles, et continue sa marche sur la Marne, vers la Ferté-sous-Jouarre et en amont.

Nous nous trouvons ici en présence d'un des faits les plus remarquables de la guerre. Pourquoi les Allemands ont-ils négligé Paris, l'objectif qu'ils visaient depuis le début ; Paris, dont le nom magique, répété de la tête à la queue de leurs immenses colonnes, les excitait dans leurs marches extraordinaires, qui laissent derrière elles comme longueur et rapidité les étapes légendaires de la Grande Armée? Bernhardi avait pourtant désigné la capitale de la France comme une de celles dont l'occupation devait être décisive au cours d'une guerre.

L'entrée à Paris était certainement bien tentante ; il est probable que l'opération se serait faite sans grande difficulté. Mais il suffit de regarder sur la carte les emplacements occupés le 3 septembre par les armées allemandes pour voir qu'elle risquait de les entraîner dans une catastrophe : l'extension du front résultant de ce mouvement déterminait une fissure par où les armées françaises se seraient introduites ; la brèche élargie, c'était, pour l'aile droite, le danger d'être acculée à la mer. Ou bien si l'on essayait de boucher le trou, le centre se trouvait tellement affaibli qu'il risquait de céder à la moindre pression.

Mais comment n'ont-ils pas au moins manœuvré de manière à se couvrir du côté du camp retranché de Paris? Que Klück se soit trouvé sur ce point en désaccord avec le Grand Quartier Général allemand, c'est certain. L'intention de ce dernier, d'après ceux de ses ordres que nous connaissons, était de repousser les Français au sud-est de Paris ; la Ire armée devait suivre la IIe en échelon, pour protéger son flanc droit. L'idée de la manœuvre allemande était d'enfoncer le centre français vers Troyes ; cette manœuvre ne pouvait réussir que si la sécurité était assurée du côté de Paris.

Mais Klück n'est pas en échelon en arrière et à droite de la IIe armée ; il est, au contraire, en avant. Il apporte dans la poursuite la même passion que Blücher ; il a l'ardeur agressive de Steinmetz. Les Français sont repoussés, pense-t-il, mais non hors de cause ; il considère comme dangereux de laisser aller une armée encore apte au combat.

C'est juste en théorie. L'objectif des opérations est toujours la destruction des forces ennemies. Napoléon a posé et appliqué le principe; Moltke, von der Goltz et Bernhardi en ont fait, après lui, la base de leur doctrine.

Mais Klück s'est trompé dans l'application. Il a commis la faute grave de mépriser l'adversaire. Qu'il n'ait pas voulu tenir compte de la garnison de Paris, cela se comprend à la rigueur ; il pouvait croire que l'étroite application du règlement sur le service des places l'immobiliserait dans le camp retranché, et qu'elle ne se risquerait pas hors de la portée des canons de la défense. Mais il a aussi méprisé l'armée Maunoury, parce qu'il l'a supposée formée d'éléments sans valeur.

Dédain d'autant moins explicable que, nous l'avons dit, il reconnaissait que les troupes qu'il poursuivait n'étaient pas désorganisées.

A l'aile opposée, le prince Ruprecht de Bavière a commis la même faute, le 24, devant le général de Castelnau, quand, au lieu d'attaquer le Grand Couronné, il prit comme objectif les têtes de pont de la Moselle.

***

L'ennemi, qui franchit la Marne, va donc présenter le flanc à l'armée anglaise et à l'armée Maunoury, grossie des forces mobiles de Paris. Devant cette occasion, il n'est plus nécessaire de prolonger la retraite jusqu'aux positions que l'on s'était fixées comme limite le 1er septembre. D'autre part, le dispositif recherché pour le front de nos armées paraît sur le point de se réaliser. La 5e armée (Franchet d'Esperey) a échappé à la manœuvre d'enveloppement dirigée contre sa gauche. La situation stratégique se présente comme aussi favorable que possible. Le moment est donc venu de passer à l'offensive.

La décision du général Joffre a été mûrie depuis de longs jours ; sûr de son jeu, tous ses atouts en main, il la prend sans hésiter. La Ire armée allemande s'est lancée dans une situation aventurée ; il va en profiter pour concentrer sur elle les efforts des armées alliées d'extrême-gauche. Toutes les dispositions seront prises par chacun dans la journée du 5, en vue de participer à l'attaque du 6 :

Toutes les forces disponibles de la 6e armée, au nord-est de Meaux, seront prêtes à franchir l'Ourcq, entre Lizy-sur-Ourcq et May-en-Multien, dans la direction générale de Château-Thierry.

L'armée anglaise établie sur le front Changis-Coulommiers, face à l'est, sera prête à attaquer dans la direction générale de Montmirail.

La 5e armée se resserrant légèrement sur sa gauche, s'établira sur le front général : Courtacon, Esternay, Sézanne, prête à attaquer dans la direction générale sud-nord.

La 9e armée (général Foch) couvrira la droite de la 5e en

tenant les débouchés sud des marais de Saint-Gond, et en portant une partie de ses forces sur le plateau au nord de Sézanne.

Chacun a son rôle. Même les armées de droite (3e, Sarrail et 4e, de Langle) vont quitter leur attitude défensive pour participer à l'offensive générale qui va se déchaîner de Paris à la Meuse, le 6 au matin.

Ainsi le général en chef va engager toutes nos forces, à fond et sans réserve, pour conquérir la victoire, comme il en informe officiellement le Gouvernement. Il s'agit bien dans son esprit d'une action d'une importance décisive, d'une offensive sans arrière-pensée, qui peut avoir pour le pays, en cas d'échec, les conséquences les plus graves ; il compte donc sur l'entier concours du maréchal French. Il a en cette action une confiance d'autant mieux fondée qu'elle se présente comme l'achèvement logique d'un plan qui s'est déroulé jusqu'au bout — malgré les événements — et qui a fini par s'imposer à l'ennemi.

La 6e armée a dû renoncer une première fois sur la Somme à l'offensive pour laquelle elle avait été constituée et se replier sur Paris. Le 31 août, le général Maunoury s'est déclaré prêt à prendre cette offensive dans la direction du nord-est. Une deuxième fois, il a dû continuer son mouvement sur Paris, en raison de la situation défavorable de la 5e armée débordée et de l'impossibilité pour l'armée anglaise de faire tête à l'ennemi.

Le 5 septembre, enfin, nous avons réalisé le dispositif que nous recherchions depuis dix jours. En même temps, l'aile droite allemande a échoué dans ses efforts pour envelopper notre gauche. C'est elle qui se voit débordée à son tour par les forces alliées.

Le 6 septembre au matin, l'ordre du jour fameux est communiqué aux troupes. Le soir même, la retraite allemande commençait.

***

Il n'y a pas lieu de raconter ici en détail les diverses batailles dont est composée la victoire de la Marne. Disons un mot seu-

lement de la manière dont le général Joffre en a assuré la conduite et la direction.

Les faits essentiels sont connus. Nos armées forment de Verdun à Paris une ligne dont les deux extrémités se redressent en des branches obliques sur le front ; à gauche, la 6e armée, dans la vallée de l'Ourcq, face au nord-est ; à droite, la 3e, de Revigny à Verdun, appuyée au camp retranché de Verdun comme la 6e l'est à celui de Paris. L'armée anglaise est intercalée au sud-ouest de Coulommiers, entre la 6e et la 5e.

En face, sur un front sensiblement parallèle, les armées allemandes. La bataille se présente donc dans ses grandes lignes sous la forme d'une action de front menée par les 4e et 9e armées, et de deux actions de flanc : l'une à droite, par la 3e armée ; l'autre à gauche, par l'ensemble des 5e et 6e armées françaises et de l'armée anglaise.

Le 5, un seul corps de Kluck fait face à l'armée Maunoury. Le reste de son armée est déployé pour la poursuite au sud de la Marne. Mais, dans la nuit du 5 au 6, Klück sent le danger. Il s'agit pour lui de ne pas être enveloppé ; il rappelle deux de ses corps vers la Marne ; un troisième vers le Grand-Morin. Les jours suivants, il continuera le mouvement, si bien que le 8 au soir, toute son armée, au lieu d'être orientée face au sud, l'est face à l'ouest. Le général Maunoury a en face de lui un adversaire digne de sa valeur, qui a exécuté son changement de front avec un esprit de décision et une habileté de manœuvre remarquables ; il a rétabli ses affaires, et c'est lui qui menace maintenant la 6e armée, dont il cherche toujours à déborder la gauche.

Dès le 7 au matin, le général Joffre a repris sous ses ordres directs la 6e armée ; d'ailleurs, depuis le 1er septembre, les ordres particulièrement importants avaient été adressés directement à son chef en même temps qu'au gouverneur de Paris.

Sa mission est de gagner successivement du terrain vers le nord, sur la rive droite de l'Ourcq. Heureusement, le 4e corps, appelé de la 3e armée, entre en ligne. Le général Gallieni en dirige la 7e division, qui achève son débarquement à Paris dans la nuit du 7 au 8, derrière la gauche de la 6e armée, à Nanteuil-le-Haudoin. Il emploie tous les moyens de trans-

port, jusqu'aux taxi-autos, pour accélérer ce mouvement : le général Joffre le constate aussitôt dans un télégramme au ministre et lui écrit une lettre personnelle pour l'en remercier.

La 8e division a été poussée au sud de la Marne pour appuyer le mouvement en avant de l'armée britannique ; le général en chef, justement soucieux de l'importance de maintenir groupées les unités, grandes ou petites, signale au général Maunoury les avantages qu'il aura à la ramener à son extrême gauche dès qu'il le pourra.

L'action de la 6e armée aspirant l'un après l'autre les corps de Klück vers le nord a entraîné immédiatement une grave conséquence : elle a permis d'avancer au maréchal French et au général Franchet d'Esperey, qui, d'heure en heure, ont vu mollir la résistance qu'ils rencontraient devant eux. Les premiers résultats de la manœuvre de la Marne apparaissent dès la journée du 7 ; ils s'accentuent chaque jour. Le général Marwitz, que Klück a laissé avec une masse de cavalerie appuyée par de faibles détachements d'infanterie face au sud pour tenir tête aux Anglo-Français l'avertit qu'il ne peut plus résister à leurs attaques combinées. Si bien que le 9, malgré un dernier succès à Nanteuil-le-Haudoin, Klück, « le cœur lourd », donnera l'ordre de retraite générale.

Cependant, le général Foch livrait une autre bataille. Jusqu'au 9, il n'avait pas senti sur son front l'effet de décongestion qui s'était produit sur celui du général Franchet d'Esperey. Au contraire, les Allemands avaient lancé contre lui des assauts extrêmement violents, qui lui faisaient dire : « La situation générale est donc excellente, l'attaque dirigée contre la 9e armée apparaissant comme un moyen d'assurer la retraite de l'aile droite allemande. » Il résiste avec cette ténacité, cette volonté inaccessible au découragement qui sont le propre de son caractère et dont il donnait l'impression si vivante dans son enseignement à l'École de Guerre.

L'action du général Joffre s'exerce constamment pour le faire appuyer et soulager par la 4e armée : celle-ci est renforcée à cet effet par le 21e corps prélevé sur la 1re, qui arrive par voie ferrée.

Il insiste aussi auprès de la 3e armée pour qu'elle appuie la 4e, au besoin en repliant sa droite. L'essentiel est de rester en

liaison avec l'armée voisine ; celle-ci a devant elle des forces importantes et, de plus, elle doit constituer, à sa gauche, de fortes réserves pour contre-attaquer l'ennemi qui s'avancerait contre la 9e armée. Cette tâche est facilitée par l'entrée en action du 5e corps, appelé de la 2e armée ; sitôt débarqué, il s'engage entre les 3e et 4e armées.

Ainsi, les mesures que le général en chef a prises pour préparer la bataille de la Marne produisent leur plein effet. La manœuvre de flanc exécutée par le général Maunoury a déterminé un trou entre les Ire et IIe armées allemandes. Le général Joffre lui exprime sa satisfaction de l'immense avantage ainsi obtenu, qui permet aux opérations des armées alliées de se développer dans le sens désiré.

Sur tout le reste du front, le combat est très dur, mais se soutient dans de bonnes conditions, grâce à l'arrivée des renforts appliqués aussitôt aux points sensibles.

Un de ces points est encore la gauche de la 6e armée. Le général en chef ne l'a pas oublié. Le 9, il annonce au général Maunoury l'arrivée d'une division prélevée sur la droite de la 5e armée : toujours la recherche de l'équilibre.

A la fin de la journée du 9, les Anglais ont passé la Marne ; la 5e armée, dont la gauche, formant échelon avancé, arrive au nord de Château-Thierry, s'enfonce comme un coin entre les Ire et IIe armées allemandes. Sa droite a progressé jusque sur le flanc des forces qui attaquent la 9e armée et exerce sur elles une menace qu'elles ne peuvent pas négliger.

A gauche, il ne reste plus qu'à exploiter le succès. C'est ce que le général en chef prescrit aux 4e et 5e armées, en leur ordonnant d'attaquer les nouvelles positions de l'ennemi.

De son côté, le général Foch, mettant dans l'offensive autant d'énergie qu'il avait mis de ténacité dans la défensive, ne cesse de lancer ses corps à l'assaut, pour ressaisir l'ascendant sur l'ennemi.

Le général de Langle voit son attention attirée sur l'importance, dans le cadre général de la bataille, de l'action offensive de sa gauche ; sa droite est en liaison avec la gauche de la 3e armée. Celle-ci livre aussi de violents combats ; elle brise toutes les offensives ennemies et retient devant elles des forces importantes.

Le 10, l'armée britannique, les 4e, 5e et 9e armées poursuivent victorieusement leur offensive. A la fin de la journée, le général Foch donne l'ordre de poursuite et porte, le soir-même, son quartier général à Fère-Champenoise où était, dans la matinée, celui de la Garde prussienne. Loin d'attendre du secours de la 4e armée, la 9e est en mesure de l'aider. Le général en chef le lui télégraphie aussitôt.

Ainsi, le 10 au soir, la droite et le centre ennemi sont en pleine retraite ; de Soissons au massif boisé d'Épernay, il s'est formé, entre les Ire et IIe armées allemandes, un vide de trente kilomètres qui n'est occupé que par de la cavalerie. La gauche allemande a échoué dans ses violents efforts de la nuit du 9 au 10 contre la 3e armée française ; sa résistance commence à faiblir devant la 4e.

Le général en chef ordonne aux armées d'affirmer et d'exploiter le succès en poursuivant énergiquement le mouvement en avant. Les Allemands sentent que l'extension et l'affaiblissement de leurs lignes les exposent à voir percer leur centre ; ils cèdent sur tout le front. « La bataille de la Marne s'achève en une victoire incontestable. » C'est par ces paroles — qui, on s'en souvient, retentirent d'un bout à l'autre du pays d'une manière inoubliable — que le général Joffre annonça au Gouvernement l'échec définitif de la grande offensive allemande.

***

Telles furent la manœuvre et la bataille de la Marne. Du 25 août au 12 septembre on y suit l'action continue d'une pensée directrice. Elle s'exerce dans la conception : à cette date du 25 août, quand les plus courageux sont atterrés par l'effondrement des espoirs du début et que toutes nos armées refluent sous une pression qui paraît irrésistible, le général Joffre les voit s'arrêter à son commandement, faire front, réussir contre l'ennemi la manœuvre d'enveloppement que lui-même poursuit en vain contre elles; — dans l'exécution, au cours de laquelle il ne se laisse détourner de son objectif par aucune considération extérieure, et reste le maître de l'heure ; sans que les suggestions les plus pressantes le fassent dévier de

la ligne qu'il s'est tracée; — dans la conduite de la bataille où, l'esprit toujours tendu vers le but à atteindre, il veille sans cesse pour assurer la meilleure répartition des forces entre les diverses armées, coordonner leurs efforts, obtenir en quelque sorte leur assistance mutuelle. Le résultat fut qu'aucune ne s'est laissé imposer la volonté de l'ennemi ; des victoires partielles est sortie la victoire d'ensemble.

Que l'on songe à ce qu'une pareille action continue exige de lucidité, de jugement, de décision, de sang-froid, d'énergie. On a souvent parlé du calme du général en chef. Peut-être n'a-t-on pas assez dit à quel point il est communicatif, et quelle heureuse influence il exerce ainsi. Il ne suffit pas, pour celui qui porte la responsabilité suprême, de résister aux appels qui lui sont adressés. Il faut encore qu'en refusant les demandes, toujours pressantes, qu'il reçoit, il sache apaiser les nervosités, rassurer ceux qui s'inquiètent, leur faire entendre, que si mauvaise qu'elle soit à leurs yeux, leur situation particulière n'est qu'une partie dans le tout et doit être regardée de ce point de vue général. Précieuse qualité pour un chef que de rayonner autour de soi le calme et la confiance. Le vainqueur de la Marne la possède au plus haut degré, et dans cette période critique il eut plus d'une fois l'occasion de l'exercer. Le maréchal French en subit l'heureuse influence, et dans son rapport officiel lui rend à ce propos un hommage discret et reconnaissant.

Un des caractères essentiels de cette bataille, la plus grande de l'histoire par l'étendue du front et l'importance des effectifs engagés, est la simplicité de la conception et des moyens mis en œuvre pour l'exécution. Elle est le triomphe du principe de l'économie des forces : les faire agir toutes ensemble; n'en laisser aucune inemployée ; les retirer là où elles ne sont plus utiles pour pouvoir les appliquer plus nombreuses là où elles sont nécessaires. Le général Joffre en joue avec une maîtrise incomparable au cours de la bataille. C'est de cette manière qu'il intervient en personne et la dirige : nous avons vu que les renforts nécessaires sont toujours arrivés, le moment voulu, au point voulu. Cet art de maintenir ou de rétablir l'équilibre est l'art suprême du commandement.

C'est pourquoi la bataille de la Marne, à mesure qu'on en

connaîtra les détails, justifiera mieux l'admiration qui lui est vouée. Jusqu'à présent, on l'a célébrée surtout pour ses résultats. C'est juste, puisqu'elle a permis la continuation de la guerre, indispensable pour rendre l'Allemagne inoffensive désormais pour le reste du monde. Mais elle doit être aussi célébrée pour elle-même. D'une part, la pensée de celui qui l'a conçue et dirigée; de l'autre, la valeur des exécutants, depuis les généraux d'armées jusqu'au dernier de ces soldats qui se battirent six jours durant sans un instant de défaillance, en font une des plus brillantes en même temps qu'une des plus intéressantes de notre histoire militaire.

Z. Z. Z.

FUMÉES DANS LA CAMPAGNE[1]

VIII

A dater de ce jour, ma vie eut un but. Tant que je ne l'avais pas, je ne souffrais pas d'en manquer, mais lorsque je connus Calixte, je me demandai comment j'avais pu vivre sans elle jusque-là.

Je pris donc l'habitude de l'aller voir, au tomber du jour, d'abord une fois par semaine, puis deux fois, puis finalement toutes les après-midi. Cette progression fut assez rapide; j'ai un caractère en même temps souple et bon enfant qui se prête volontiers aux fantaisies d'autrui, même aux plus déraisonnables. Bientôt mademoiselle Aigrefeuille ne sut plus se passer de moi.

Si j'avais pensé que Calixte fût une jeune fille comme Magali de Sèves ou mademoiselle Roux-Fleurian, son caractère, sa manière de vivre m'eussent sans doute éberlué. Mais Calixte n'était pas une jeune fille de cette race, et à dire vrai, je ne savais pas au juste ce qu'elle était, et j'aurais été bien incapable de la définir. C'était Calixte Aigrefeuille, et voilà tout, une créature étrange, mi-fée, mi-étudiante, une sorte de nihiliste de comédie féerique, un être aussi impossible qu'un per-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre 1917.

sonnage de roman, ayant échappé aux lois sociales, aux lois morales, presque aux lois physiques et vivant à sa guise au fond d'un hôtel fantastique, dans une des plus invraisemblables des villes de ce monde.

Il me faut bien dire que ce n'était point seulement dans mon imagination que Calixte fût un personnage bizarre. Elle l'était en réalité. Jamais je ne la trouvai deux jours de suite dans la même humeur. Tantôt, plongée dans le plus noir chagrin, elle ne parlait que de spleen et de suicide, bâillait, se roulait de désespoir sur son divan, tantôt, enivrée d'une gaieté étourdissante, elle faisait mille farces et folies, se déguisait ou se masquait pour nous recevoir ou nous réunissait dans l'atelier, autour d'un dîner improvisé qui finissait le plus souvent en charades, en folles parties de colin-maillard. Mais d'autres fois encore, grave, sérieuse, je la trouvai le nez dans un livre et elle m'entretenait alors le plus philosophiquement du monde. Ce qu'elle lisait, c'était ce que nous lisions nous-mêmes, l'évangile de ces années-là, les manuels de la culture individuelle, Nietzsche, Goethe, Ibsen. Les formules de ces écrivains-là lui semblaient une règle parfaite d'existence ; elle en discutait gravement et comme si elle y découvrait les tendances de sa nature véritable. Mais le lendemain, nous nous trouvions en présence d'un page florentin, les jambes moulées dans un maillot gris, le buste sanglé dans un justaucorps noir, le poignard au côté; et sur la table débarrassée momentanément de ses bouquins et de ses revues, les bougies des candélabres allumées, un pâté doré dans un plat, deux bouteilles de champagne le flanquant, nous révélaient qu'un souper nous attendait, et mille plaisanteries !

Il va sans dire que j'étais amoureux de Calixte, mais je crois que nous l'étions tous. Son image avait chassé bien loin dans les brumes du passé celles de mademoiselle d'Issalène et de Magali de Sèves. Je ne sais plus si cet amour me rendait plus heureux que malheureux ; même quand j'en souffrais, il dramatisait agréablement ma vie ; et quand je quittais l'hôtel de l'Estang-Parade, je faisais les plus doux rêves en remontant du côté de la rue Célony.

Ce qu'étaient exactement ces rêves, il me serait difficile de l'expliquer aujourd'hui. Sans doute, si je m'en souvenais, leur

niaiserie ou leur puérilité m'affligerait, mais puisqu'ils faisaient ma joie à cette époque, pourquoi les renierais-je aujourd'hui? Le plus continuel, c'était, bien entendu, de passer ma vie avec Calixte; je ne cherchais pas à m'expliquer comment se réaliserait ce bonheur prodigieux : je considérais le problème comme résolu d'avance. Je ne demandais pas comment j'obtiendrais Calixte, si ce serait par mariage ou par enlèvement : l'essentiel, c'était de savoir ce que nous ferions quand nous serions ensemble et de quelle manière nous remplirions tout ce long temps consacré aux plus grandes joies. Il me venait parfois pourtant des doutes sur les sentiments de Calixte à mon égard, mais je les chassais au plus vite, de même que certains assauts tentés par la jalousie, quand mademoiselle Aigrefeuille, plus qu'à moi, accordait son attention à Peyroncelly ou à Sénéguier.

Une après-midi, que j'étais allé voir Calixte, je la trouvai avec les deux petites Audience : Marianne et Camille, les filles du professeur que personne ne voulait voir, du jacobin qui écrivait des livres de morale civique où les plus atroces convoitises révolutionnaires étaient représentées comme d'austères vertus et des devoirs respectables et qui rôdait par les rues, méprisé de tous, l'œil sombre derrière son lorgnon, noir de barbe et de cheveux, l'air d'un prophète pour conseil municipal, d'un Jérémie de réunion publique.

Calixte brodait ; cela lui arrivait rarement. Je me demandais à quoi rimait cette nouvelle fantaisie; elle avait l'air modeste, sage et appliqué, et elle écoutait les petites Audience débiter sur quelques dames de la ville, fort honnêtes d'ailleurs, des calomnies et d'infâmes ragots.

— Raymond, — me dit soudain Calixte, — pourquoi ne m'avez-vous pas présenté votre beau-père?

— Mais vous ne me l'avez jamais demandé.

— Eh bien! je vous le demande !

Je pris sans doute un air fort penaud, car elle ajouta :

— Cette proposition, je le vois, mon vieux, excite votre enthousiasme. Allons, modérez vos transports de joie. Apaisez cette charmante ivresse.

Les deux Audience, ici, éclatèrent de rire ; je les eusse avec

bonheur envoyées au diable ! Je me contentai de leur jeter un regard atroce.

— Pourquoi voulez-vous voir mon beau-père?

— Parce que tout le monde me dit qu'il est jeune, gai, spirituel, enfin charmant de toutes façons et que je sens que je m'entendrai très bien avec lui.

Là-dessus, je fis chorus avec elle ; je déclarai que personne n'était aussi intelligent que mon beau-père, n'avait autant de cœur, de loyauté, d'esprit, de talent, d'amour de la vie, de compréhension des beaux-arts, que c'était mon meilleur ami, et que je l'affectionnais et l'estimais au delà de tout.

— Très bien, Raymond, ces sentiments vous honorent, mais ne me stupéfient pas. Ils sont dignes d'une belle âme comme la vôtre! Mais tout ceci ne m'explique pas pourquoi vous tenez votre beau-père à la chaîne... Êtes-vous jaloux de moi ou de lui?

— Des deux, — dis-je en riant.

— Vous me jugez donc très dangereuse? Une sirène, n'est-ce pas, la sirène des vieux mélodrames qui entraîne à leur perte les vieux jeunes gens? Pourtant, vous ne vous êtes pas noyé à cause de moi, monsieur de Bruys, vous ne vous êtes pas jeté dans l'Arc de désespoir, vous n'avez pas allumé de réchaud et vous ne vous êtes pas pendu à la poignée de votre fenêtre. Alors que craignez-vous pour votre beau-père? Est-il plus inflammable que vous?

Je finis par avouer la vérité ; la vérité, c'était que ma mère voyait déjà de fort mauvais œil mon intimité rue de l'Opéra, que la mauvaise réputation de Calixte lui donnait fort à redouter, qu'il était difficile d'amener Maurice sans le lui dire et qu'elle en serait furieuse, enfin qu'il ne fallait point songer à le conduire en cachette.

Non, je ne peux vraiment pas dire que je fus très adroit, mais que faire? Mieux valait avouer la vérité.

Calixte m'écoutait maussadement, les sourcils froncés.

— Grisette, — me dit-elle en se levant, — c'est un caprice, soit, mais j'y tiens. Je veux voir votre beau-père. Si vous ne me l'amenez pas, je me fâche avec vous !

Et ce fut ainsi que je fus conduit à mener Maurice de Cordouan chez mademoiselle Calixte Aigrefeuille !

IX

Quelques jours plus tard, j'annonçai donc à mon beau-père le souhait dont il était l'objet. C'était après le déjeuner et nous nous promenions ensemble dans le jardin. Il n'était pas assez dissimulateur pour me cacher le plaisir que cette proposition lui faisait et combien il la jugeait flatteuse. Il estimait d'ailleurs la devoir en partie à ce que mes amis disaient de lui, et rien ne pouvait lui agréer davantage que le sentiment d'être recherché par des hommes infiniment plus jeunes que lui. Il ajouta qu'il connaissait mademoiselle Aigrefeuille de vue, qu'il l'avait rencontrée quelquefois dans la rue ou sur le cours et qu'il la trouvait très jolie fille. Il y avait bien un point noir au tableau : il l'aborda franchement, tandis qu'il m'éloignait de la maison sous le prétexte futile de me montrer une rose qui venait de fleurir contre un mur.

— Mademoiselle Aigrefeuille, — me dit-il, en toussant un peu, — n'a pas dans la ville, il me semble, une très bonne réputation. Non point qu'on lui reproche rien de grave : telle n'est pas ma pensée ! Mais elle passe pour être légère, trop libre, dissipée en un mot. Penses-tu que ta mère, avec son caractère, ne trouve pas étrange que je lui fasse une visite.

Je répondis non moins carrément :

— Je crois qu'il est sage de ne rien lui en dire.

Voilà la parole qui fut grave, parole de rien en apparence, mais capable, comme celle qui échappe à l'alpiniste dans une atmosphère trop pure, d'ébranler une avalanche ! Elle entraînait notre complicité à tous deux, elle nous liait par un mensonge. C'était une décision prise en quelque sorte contre la personne que nous aimions le plus au monde.

J'ai compris ensuite les dangers du mensonge et tout ce qu'il entraîne après lui. Mais ces réflexions, hélas ! je ne les fis, il me faut bien en convenir, que fort longtemps après.

Nous choisîmes un jour et j'annonçai à Calixte la visite de M. de Cordouan pour la semaine prochaine.

Cette après-midi là, le ban et l'arrière-ban des amis de mademoiselle Aigrefeuille fut convoqué. Elle était un peu en marge de la société, grâce à sa liberté d'allures et à ses relations suspectes. Recevoir officiellement un personnage sérieux, un homme marié, et celui-là surtout qui appartenait à une des bonnes familles du pays, c'était pour elle un triomphe, et elle ne le cachait pas assez.

J'en conclus qu'elle était infiniment moins indépendante qu'elle ne le voulait laisser paraître et qu'il y avait en elle un levain d'esprit bourgeois, qui avait des chances avec le temps de se développer.

Le marquis de Peyroncelly, Arion, Edwin de Sénéguier étaient présents, et madame Reboulon, les petites Audience, Hupaïs, Barthouminat, Orgias, et quelques figurants de second ordre.

Maurice, je dois l'avouer, fut éblouissant et conquit tout le monde. Il débuta par un compliment galamment tourné et entra aussitôt dans l'épigramme ; il décocha deux ou trois traits acérés aux mœurs étroites de la ville, se félicita qu'il y eût à Aix une maison où l'on pût causer gaiement, intelligemment, sans crainte des fausses interprétations, des critiques et des médisances (comme si madame Reboulon et surtout les Audience n'étaient point les personnes les plus envieuses et les plus mauvaises de la cité). Enfin, il jeta quelques fleurs à ses jeunes amis qui lui faisaient le très grand honneur de bien vouloir le considérer comme un des leurs. Visiblement, il voulait briller, sans, pour cela, se faire d'ennemis de Sénéguier, d'Arion ou de Peyroncelly.

Calixte lui demanda ce qu'il faisait à Aix. Il parla de peinture, d'art, en homme accablé par la grandeur de sa mission, puis comme il était lancé, il nous entretint de ses projets.

— Il est bon, — déclara-t-il, — de sortir quelquefois de chez soi. J'ai l'intention, d'ici huit jours, d'aller avec ma femme passer un an ou deux en Italie. Et j'espère bien que Raymond voudra nous accompagner.

— Certainement, — dis-je.

Cette promesse ne m'engageait pas à grand'chose. Je commençais à savoir ce qu'il advenait d'habitude des projets de mon beau-père.

— Où comptez-vous aller? — demanda quelqu'un, qui n'était pas comme moi au courant de la vérité.

— Je ne sais pas encore bien, mais certainement nous ferons un séjour à Florence et un autre à Venise. Deux ou trois mois à Sienne me tenteraient aussi beaucoup.

Et il parla des fresques. Dieu sait si je connaissais le couplet et cependant Maurice fut si éloquent et si communicatif, qu'il réussit à m'intéresser de nouveau. Il s'exalta, il célébra la couleur incomparable de Piero della Francesca, la grandeur simple et tragique, les douloureuses figures, les corps de Giotto qui semblent avoir le volume et le poids de formes véritables, la fraîcheur éternelle de Benozzo Gozzoli, le charme maniéré de Ghirlandajo, la poésie féerique de Carpaccio, la rudesse de Mantegna, le charme élyséen qui flotte dans les pâles œuvres de Luini. J'avais entendu vingt fois cette antienne, je vous le dis : j'étais tout oreilles !

Il y avait une telle jeunesse, une telle vibration de sincérité dans les paroles de Maurice, quand il était ainsi inspiré, qu'il éteignit Sénéguier, Peyroncelly, il éteignit même Arion ! Pour un peu, on eût applaudi !

— Vous les connaissez bien, ces fresques, — dit Calixte, qui écoutait Cordouan avec une admiration visible.

Il retomba dans la réalité, tout d'un coup et en fut gêné. Néanmoins, n'osant pas mentir impudemment devant moi, ni paraître non plus un imposteur, il s'en tira avec prudence.

— Qui ne les connaît? — dit-il d'un ton négligent.

— Moi, — fit Hupaïs. — Dans ma famille, on ne connaissait comme œuvres d'art que ces chromos sur toile vernie, représentant un poulailler ou le départ du pêcheur, que les grands magasins, il y a quelques années, offraient en primes. Ça m'a bien donné des idées sur l'art, mais très différentes des vôtres, monsieur, et pas très justes, je crois...

Cette facétie d'Hupaïs fut jugée de goût médiocre, et d'autant plus qu'elle contrastait davantage avec l'exaltation de Maurice. Et je compris soudain la force de séduction de Cordouan sur ma mère, sur moi, sur tous ceux qu'il approchait. Il rendait tout plus vivant, plus riant, plus chaleureux, il répandait autour de lui son enthousiasme et le faisait partager. A ce moment, je crois que nous eussions tous donné cinq ans

de notre vie pour voir le Campo-Santo de Pise, la chapelle des Espagnols, l'église inférieure d'Assise.

A cette minute, je distinguai chez Arion un mouvement de jalousie. Avec une subtile adresse, il détourna la conversation, l'aiguilla sur l'amour où il jugeait qu'à cause de moi, Maurice serait contraint de se taire. Maurice se taire ! Comme c'était mal le connaître ! Il repartit à fond de train, et cette fois, il fut sublime !

Calixte lui demanda, je ne sais pourquoi, — peut-être aussi pour le gêner, — quel était son plus beau souvenir d'amour. Et mon Dieu, il le raconta, et ce récit n'avait rien de beau.

— Mon plus beau souvenir d'amour? — commença-t-il, en ayant l'air de chercher (j'ai encore aux oreilles le timbre particulier de sa voix pendant qu'il parlait ainsi), — je devrais vous répondre tout de suite, car un seul devrait avoir une telle qualification, Et surtout n'allez pas vous imaginer que cette hésitation soit de la fatuité de ma part. J'ai beaucoup travaillé dans ma jeunesse et je me suis marié très jeune : c'est vous dire que je n'ai aucune prétention à avoir eu un grand nombre de succès...

Cette dernière phrase-là, c'était un vrai tissu de mensonges ; je compris qu'il s'adressait surtout à moi.

— Cependant, — ajouta-t-il, — il y a un visage auquel je pense quelquefois, aux heures où un peu de découragement vous fait souvenir des plaisirs passés. J'y pense simplement, parce que c'est un des premiers qui m'aient troublé. Ce n'était pourtant pas grand'chose de rare, cette petite modiste, et elle n'avait guère pour elle que l'éclat de sa grande jeunesse et la facilité de ses mœurs. Brune, vive, grasse, il ne faut pas vous la représenter comme une héroïne de roman. Sa conversation surtout était inouïe : une vraie conversation de caserne ! Je lui donnais rendez-vous dans les chemins creux, dans les traverses, nous nous étendions pendant des soirées au bord des routes ou au fond des fossés. Quelquefois, c'était un bois de pins, où l'on pénétrait alors tout à son aise. J'avais dix-neuf ans, elle dix-sept... Un jour, nous avons cessé de nous voir, sans phrases, sans motif, quand nous avons eu assez l'un de l'autre...

Arion semblait triompher. Maurice s'était mis dans un mau-

vais cas. Impossible de raconter devant des inconnus plus choquante histoire, ni d'une plus pauvre médiocrité. J'en fus gêné moi-même, et j'eus, à ce moment, l'impression désagréable qu'il était mon beau-père avant d'être mon ami. Mais Maurice n'avait raconté cela que parce qu'il était sûr de son effet ; il reprit :

— Oui, l'histoire est plate, banale, j'en conviens : une jeune fille curieuse et dépravée, un jeune homme avide de vivre... Eh bien ! c'est un souvenir inoubliable, parce que j'avais dix-neuf ans, parce que ce que j'éprouvais pour cette malheureuse, c'était de l'amour, du vrai, de celui qui vous remplit le cœur à cet âge-là, et qui vous fait paraître toute chose exquise, sublime, divine. Il n'y a que lui qui puisse transformer une médiocre idylle en roman, et en poème, la rencontre de deux êtres quelconques. Si je vous avais parlé d'un amour éthéré, dans un cadre princier, avec tous les raffinements du luxe et de la délicatesse, auriez-vous eu à ce point l'impression que l'amour est tout, qu'il peut tout et que seul il soit capable de remplir la vie et de donner de la couleur aux plus gris épisodes?

Cette fois, ce fut un succès. Arion n'insista pas. Calixte regardait Maurice avec des yeux brillants. Que de fois Arion ou Sénéguier avaient tenu devant elle sur l'amour des propos plus profonds, plus vrais, mais surtout plus sceptiques que les paroles de Maurice ! elle avait paru chaque fois chagrine, mécontente, agacée... Ici, elle s'épanouissait. C'était donc cela qui avait le don de la séduire, cette éloquence facile, cette manière banale de traiter un tel sujet ! J'étais trop jeune pour comprendre que le ton de Maurice, la chaleur de son accent, avaient plus d'importance que les choses qu'il disait. Je jugeai Calixte sévèrement, Maurice me parut superficiel. Le premier jugement plus exact que je portai sur lui, ce fut la jalousie qui me l'inspira !

Il estima prudent de se retirer sur une victoire, et de ne pas épuiser son sujet. Il quitta Calixte, et je le suivis. Nous remontions vers la rue Célony. Il marchait à grands pas, sans faire attention aux nombreuses flaques de boue dans quoi il enfonçait le pied.

— C'est vrai, — me dit-il, avec exaltation, — il n'y a que

l'amour au monde, et si j'étais libre, je m'y donnerais entièrement. La vie est sans goût, quand nous ne traversons pas une période de passion. Le monde, vois-tu, Raymond, c'est une grande scène pour amoureux, ou rien du tout !... Si mon existence était à refaire !...

J'eus peur de ses confidences :

— Maurice, il est tard. Ne penses-tu pas que maman aura eu le temps de s'inquiéter?

— Non, non, il n'est pas tard...

Même ce rappel à la réalité la plus domestique ne le calmait pas.

— L'art, — continua-t-il, — c'est un arbre mort, lorsque l'on vit sans amour. Il faut un grand sentiment pour en faire repousser les feuilles. Le mariage est son ennemi. Si ma vie était à refaire...

Il formait encore des projets, et des plus irréalisables. S'il n'était pas marié ! Mais il l'était ! Et l'oubliant, il parlait d'habiter Paris, de retourner dans le monde, de ne plus croupir au fond de la province, dans la plus morte des villes.

— Mais tu disais, Maurice, que tu aimais Aix plus que tout ?

— L'ai-je dit? J'ai eu tort. Ah ! si j'étais libre ! J'ai connu à Paris deux ou trois femmes... Ah ! mon petit ! Belles, intelligentes, distinguées, un air de princesses, une conversation pétillante d'esprit... Il y aurait eu là de quoi rendre fou... Enfin, ce qu'il faut pour rendre un artiste fou d'amour...

— L'as-tu été?

— Non, je pensais à ta mère, en ce temps-là ! Mais si je les rencontrais aujourd'hui, ma vie serait changée. Je retrouverais de l'enthousiasme, l'amour du travail. Tandis qu'ici, je me décourage, je m'émiette... Oh ! ne proteste pas, je le sens bien ! Malgré tout, l'air néfaste de la province agit sur moi, commence à m'engourdir. Je suis plus indifférent à l'art, à la gloire... Jamais je ne me consolerai d'avoir manqué ces créatures-là...

Nous prîmes la traverse de la Molle ; le pavillon de Suffren parut sur le ciel ; maman nous attendait avec impatience. Elle nous demanda d'où nous venions ainsi, si tard. Nous nous étions entendus d'avance ; nous mentîmes avec empressement.

Je dois convenir que j'étais en le faisant plus gêné que Maurice, qui s'en tira à merveille. Je m'avisai qu'il ne mentait certainement point pour la troisième fois, et cette réflexion me fut aussi pénible que celle que, chez Calixte, m'avait inspirée sa banalité.

Tout le long du dîner, il parla, non plus d'amour, mais d'art ; mais quand il disait : plénitude, intensité, je lisais : passion satisfaite. Pour la première fois j'entrais profondément dans sa vie intérieure : cela me faisait peur. Plus que ses désirs, ses regrets m'effrayaient. Il y avait donc en lui un homme que je ne connaissais pas !

Ma mère le regardait, elle aussi, avec tant d'admiration que j'en fus gêné, presque irrité. C'était mon second mouvement de jalousie de la journée ; ce sentiment ne m'était pas familier ; de l'avoir me parut une chose honteuse et dont je souffris. Pour m'en punir, je fis à Maurice compliment sur compliment et m'acharnai à le faire briller.

Mais au dessert, il se tut brusquement :

— Qu'as-tu? — demanda ma mère.

— Une soudaine névralgie, — répondit-il.

Je le regardai ; ses yeux brillaient d'une sorte d'étrange joie ; il ne semblait nullement souffrir. Je savais maintenant qu'il mentait ; sa joie me donna un malaise et presque un serrement de cœur.

Après avoir pris le café, il sortit pour prendre l'air, dit-il, et calmer sa douleur, et je sus le lendemain qu'il était rentré fort tard dans la nuit. Sans doute, pendant plusieurs heures, arpentant la campagne, de sa longue démarche rapide de faucheux, alla-t-il regrettant sa vie perdue, les occasions perdues, Paris, rêvant aussi ; mais de qui donc?

X

A dater de ce jour-là, Maurice vint régulièrement chez Calixte ; en réalité, pas beaucoup plus d'une ou deux fois par semaine. Il avait réussi, comme je l'ai dit, à plaire à tout le

monde, ce qui n'avait rien de fort aisé, car ce petit groupe de la rue de l'Opéra avait pris assez vite un air de coterie, comme il arrive en province où l'on a toujours besoin de s'organiser contre autrui et de créer une caste.

Il mettait d'ailleurs dans nos réunions une animation et un entrain qui les rendaient encore plus agréables à tous. Calixte s'ennuyait visiblement les soirs où il ne venait pas. Cela excita même la jalousie de quelques-uns de mes camarades, et à deux ou trois reprises, Arion la taquina à ce sujet, avec un air entre railleur et vexé, qui irrita fort mademoiselle Aigrefeuille.

— Je crois, Jacques, — dit-elle, avec hauteur, — que vous vous permettez de faire des critiques sur ma manière d'être. Je regrette qu'elle vous déplaise. Mais vous oubliez que je suis telle que je l'entends et que cela ne regarde personne. J'ai quitté ma famille pour me sentir libre, ce n'est pas pour être espionnée par mes amis. S'il en est qui ne me trouvent pas à leur goût, je ne force personne à venir.

A la suite de cette algarade, Arion ne reparut pas d'un mois. Mais cette leçon fut utile à tout le monde, et il fut convenu d'une façon tacite que, quelque fût son goût personnel, personne ne montrerait à Maurice la moindre hostilité. D'ailleurs, il désarma, je crois, les antipathies à force d'entrain, de jeunesse, de simplicité. Il n'était pas jusqu'à la revêche madame Reboulon, aux envieuses petites Audience qui ne parlassent de lui sur un mode enthousiaste.

Cependant Maurice tremblait que sa femme finît par apprendre qu'il se rendait aussi souvent chez mademoiselle Aigrefeuille.

Un drame me paraissait d'autant plus inévitable quand la vérité serait connue que la piété de ma mère devenait chaque jour plus ardente, mais plus intolérante aussi. Une telle ferveur m'affligeait : non certes que je fusse un mécréant; mais elle me semblait indiquer chez elle un grandissant désespoir. Je redoutais aussi qu'à la longue elle devînt aussi sèche qu'elle était déjà sévère et qu'elle perdît cette hauteur de vue, cette indulgence que j'avais accoutumé de trouver en elle et qui diminuaient déjà, qui cédaient la place à un esprit quinteux, tatillon, à cette tournure pharisienne que donne trop souvent l'abus des fréquentations religieuses et cette vanité d'être

déjà des élus que l'on ressent quand on se groupe entre gens de même paroisse, autour du même curé. Alors on en arrive à considérer les autres comme de pitoyables damnés, et même les paroissiens de Saint-Sauveur, qui n'ont point la grâce d'être dirigés par un pasteur aussi vénérable que celui dont on est fier de se dire l'ouaille préférée !

Ce fut exactement à cette époque que j'appris de la bouche même de ma mère une des causes de cette tristesse qui allait assombrissant sa vie et qui, autant peut-être que la foi, l'incitait à ces longues heures que l'on passe, dans une nef presque déserte, où la seule lumière vient d'un vitrail qui a des nuances de fleur, à souhaiter de se retrouver en Dieu, puisqu'on se renie ici-bas.

Nous étions alors à la mi-automne ; octobre était cette année-là précoce et pluvieux. Maurice fréquentait à peu près depuis six mois la rue de l'Opéra. Je rentrai, un jour, plus tôt que d'habitude et ne trouvant pas ma mère dans la maison, je l'allai chercher au jardin.

Nous avions des plates-bandes de chrysanthèmes qu'elle aimait et dont elle s'occupait beaucoup. Il y en avait de toutes les couleurs, mais surtout de grenat et de vieil or. Chaque plante portait comme couronne une de ces touffes ébouriffées, énormes et luxueuses que l'on obtient, en lui laissant accaparer toute la sève, par la destruction des autres boutons.

Comme je m'y attendais, je trouvai ma mère devant les chrysanthèmes, son sécateur à la main. Des branchettes coupées gisaient à terre. Elle les considérait avec attention et quand elle passa devant une plante dont les calices devaient être blancs et dont de nombreux boutons présageaient une floraison magnifique, elle s'arrêta et la regarda gravement, sans se mettre à son travail de jardinier.

— A quoi penses-tu? — lui demandai-je, surpris de la voir si rêveuse.

— Je pense, — me répondit-elle, avec vivacité, — que la besogne que je fais est injuste, sacrilège et malhonnête. De quel droit modifierai-je le caractère de cette plante? Pourquoi, au profit de l'une d'elles, sacrifierai-je tant de belles fleurs? Ne trouves-tu pas inique que je m'insurge contre les justes lois de la nature, que je permette à une unique fleur

d'avoir tout, lumière et beauté, en l'aidant à rejeter les autres au néant. Je ne veux plus m'associer à une œuvre aussi malfaisante. Désormais, toutes mes pauvres fleurs vivront et auront le même droit au soleil !

— Tu n'en auras plus de belles, — objectai-je.

— Je préfère cela. C'est une chose honteuse que ce sacrifice constant de tant de fleurs à une seule, de tant d'êtres à un seul ! Ici, du moins, cela n'arrivera plus !

Elle répétait cela avec une obstination disproportionnée à la circonstance, mais où elle sous-entendait une allusion que je saisissais mal.

Elle quitta ensuite la plate-bande et nous revînmes vers le pavillon. Mais au lieu d'y entrer, elle alla s'asseoir au fond du bosquet, à côté de la fontaine au dauphin. L'eau enchantait le silence. Le ciel était délicatement voilé, et par moment, un léger frisson traversait l'air : feuille dorée et craquante qui tombe d'un arbre, s'accroche à une branche, glisse encore, se faufile entre deux rameaux auxquels elle demeure pendue. Un oiseau chantait éperdument, je ne sais lequel ; non pas chantait, mais répétait un cri obstiné, éperdu, étranglé, comme quelqu'un qui a peur.

— Aujourd'hui, — dit ma mère lentement, — c'est le 15 octobre. Jour d'anniversaire... Mon père est mort à cette date-là, il y a vingt-cinq ans...

Elle se tourna lentement vers moi :

— Raymond, tu es un homme maintenant. Je peux te dire enfin la vérité : ton grand-père s'est tué. J'ai hésité longtemps à te l'avouer : j'avais peur de t'impressionner fâcheusement. Mais il est temps enfin que tu le saches, et puis cela pourra te servir d'avertissement.

Elle se perdit quelques minutes dans la brume de ses souvenirs ; puis :

— Maman avait une amie, plus jeune qu'elle, dont elle ne se méfiait guère, qui semblait une enfant, et qu'elle aimait beaucoup. Mon père est devenu amoureux d'elle, je crois qu'elle était coquette, terriblement coquette et qu'elle a voulu se faire aimer de lui. Seulement il s'est pris au feu. Ce qui s'est passé ensuite, je ne l'ai jamais su, mais il paraît que cette femme avait un amant et que cette intrigue lui servait d'écran.

Quand mon père l'a appris, il s'est tué. Il s'est tué à force d'amour, de déception, de désespoir...

Elle se tut encore :

— On l'a trouvé dans un bois, la tempe traversée par une balle. Jamais ma mère ne s'est consolée, et ce deuil a mis un voile noir sur toute ma jeunesse... Tu comprends maintenant, Raymond, pourquoi je me méfie si fort des entraînements de la jeunesse, de tout ce qui a rapport à la passion et à l'amour. Je t'ai mis souvent en garde contre leurs désastreux égarements. Tu as dû croire que seule ma piété et le respect de notre religion m'inspiraient ces sages paroles, tu vois qu'il y avait derrière elles autre chose qu'un enseignement sans expérience. Je ne sais que trop pourquoi ma mère a ramassé sous un arbre mon père ensanglanté.

Cette histoire me mettait mal à l'aise, comme si j'avais eu une part de responsabilité dans cet événement survenu bien avant ma naissance. Pourquoi?

Il faisait humide ; je me sentais transi de froid. De la brume venait dans le jardin, opaque et fondante à la fois. La mort tragique de mon grand-père empêchait-elle l'amour d'être une belle chose? Qui peut répondre des accidents survenus sur une grande route, par la plus radieuse journée?

Je n'osais répondre cela à ma mère. Je comprenais mieux à présent sa peur de la vie, son horreur de l'amour, son rigorisme, son mépris de femme vertueuse pour les personnes plus faibles qui se laissent aller à des écarts de conduite. Où une moraliste aussi sévère qu'elle n'eût conçu que des idées, elle voyait, elle, cadavre, épouse en deuil, famille détruite. La coquetterie, la galanterie, la tendresse ne lui apparaissaient pas dans le romanesque doré de la légende, — Antoine chez Cléopâtre, Cressida jouant de Troïlus, et la molle et fuyante Salomé dansant avec langueur en ondulant ses hanches, — mais avec le laconisme brutal et vulgaire d'un fait divers précis. Ce coup de revolver avait séparé pour elle l'amour de sa poésie, la mort de son mystère. Au fond de cette exaltée sentimentale un esprit réaliste se retrouvait, qui connaissait l'envers des choses, la caricature des romans !

Je la comprenais mieux maintenant :

— Il faut rentrer, — lui dis-je, — il fait froid.

Nous rentrâmes sans rien dire. Nous prîmes le thé en silence.

— Comme tu as dû souffrir, ma pauvre maman ! — lui dis-je enfin.

Elle me regarda douloureusement, fixement.

— Sais-je bien si c'est fini? Ne sais-je pas d'où me peuvent venir de nouvelles blessures? Nous sommes si exposés !

Décidément ce malaise augmentait. Pourtant les flammes brillaient, le feu était clair.

— Où est Maurice? — demandai-je.

— Je l'ignore. Il ne peut vivre que dehors ! Ne te marie jamais, Raymond, si tu ne peux rendre une femme heureuse.

— Maman, — fis-je, — tu es injuste pour Maurice.

— Injuste, oui... Et ennuyeuse aussi, comme l'était Cassandre ! Que veux-tu? J'ai peur de l'avenir !

— Moi, pas, — dis-je en riant.

— Tu y viendras, — dit-elle, avec un léger frisson. — La peur, c'est encore une éducation. On apprend à avoir peur.

Il y avait sur la cheminée un chrysanthème magnifique, une grosse fleur aux pétales veloutés comme des plumes, exubérante, triomphante.

Ma mère le considéra longtemps, puis le saisit et le jeta au feu.

— Pourquoi le brûles-tu? Il n'est pas fané.

Elle me lança un regard indéfinissable :

— Il était injustement beau. Il a volé toute sa beauté à des fleurs plus humbles, qui sans lui auraient pu fleurir...

Plus tard, je me souvins de cette scène. A ce moment-là, j'en jurerais, ma mère ne savait rien de précis, mais que soupçonnait-elle? Je l'ignore. Sa sensibilité trop fine la mettait en garde, mais contre quoi? Elle flairait dans l'air de cette maison, un malaise, elle soupçonnait un mensonge.

Je la reverrai toujours dans sa robe noire, jetant la fleur au feu.

XI

Le printemps fut anormalement précoce et glissa dans l'air une sorte de pointe acide qui me fit mal. La langueur qu'il

répandait me troubla plus que de coutume ; j'aspirais à un état que j'ignorais, tout en le pressentant, à une sorte de fusion intime avec un être ou avec la nature. Troublé, incertain de mes désirs, j'avais des attendrissements subits et sans cause ; pour un rien, les larmes me venaient aux yeux, pour une histoire touchante racontée devant moi, pour un beau vers, moins encore, pour l'orgue de Barbarie que promène un vieillard. Lorsque, dans le jardin, je cherchais des violettes, lorsque je me penchais vers cette terre noire et comme renouvelée d'où montaient les langues innombrables de l'herbe, il me venait, avec l'odeur douce et légère qui flottait à sa surface, une envie étrange de me coucher contre cette glèbe qui s'échauffait lentement, de perdre ma conscience, en contemplant le ciel bleu, pris comme une grande pêche d'azur, entre les mailles inégales des rameaux et de mourir ainsi, voluptueusement.

Un certain jour, Calixte fit devant moi, j'ignore dans quel but, mille agaceries à Peyroncelly. J'en fus toute la soirée malade de jalousie et d'irritation, et le lendemain, la trouvant seule, je ne pus me retenir de lui montrer quelque maussaderie.

— Eh quoi? — me dit-elle, — quelle mouche vous a piqué?

— Je suis furieux contre vous, Calixte, et indigné. Je vous en veux beaucoup d'avoir fait devant moi tant de coquetteries à Peyroncelly. Rien ne m'irrite davantage que de vous voir prendre des attitudes qui ne sont pas dignes de vous, dire des choses que vous devriez taire. Vous avez une assez jolie nature et assez de qualités naturelles pour ne pas vous abaisser ainsi à des grimaces.

— Moi, une coquette? — s'écria Calixte, avec la merveilleuse mauvaise foi féminine. — Mais vous perdez la tête, mon pauvre ami. Je ne fais de coquetteries à personne, et hier, vous avez dû boire un verre ou deux de trop.

— Au surplus, — ajouta-t-elle, avec un sourire qui me prouva sur-le-champ combien sa coquetterie était consciente, — qu'est-ce que cela peut vous faire, que je sois coquette ou non?

— Comment? vous me demandez ce que cela peut me faire?

— Dame ! vous n'êtes pas amoureux de moi !

— Vous vous trompez, Calixte, je le suis.

Malgré la gravité de mon accent, mademoiselle Aigrefeuille crut à une plaisanterie et leva la tête, mais mon visage tout entier criait maintenant que j'avais dit vrai.

— Vous êtes amoureux de moi, Raymond? Ah ! il ne manquait plus que cela !

Elle avait quitté le divan avec une hâte étrange, toute pâle, et s'avançait vers moi, les mains tendues :

— Vous vous moquez de moi, n'est-ce pas? Ce n'est pas vrai. Dites-moi que ce n'est pas vrai !

J'étais tout décontenancé par la manière dont elle prenait la chose, et je dois le dire, fort désappointé.

— Ai-je l'air de plaisanter? répondis-je, en prenant une physionomie farouche et torturée qui devait m'aller très mal. — N'ai-je pas assez souffert pour avoir le droit d'être pris au sérieux?

— Il ne faut pas être amoureux de moi, — reprit Calixte, avec obstination et une grande vivacité. — Dieu nous préserve d'un tel malheur ! Mais, mon pauvre ami, vous perdez la tête? Être amoureux de moi ! A quoi cela peut-il vous avancer? Vous n'imaginez pas que nous allons nous marier ensemble, n'est-ce pas? J'ai cinq ans de plus que vous, et vous ne croyez pas non plus, j'espère, que je vais tomber dans vos bras ?

Je ne me posais pas tant de questions; j'étais amoureux comme on l'est à vingt ans, où l'on respire l'amour comme l'air même de la vie et où l'on s'admire d'aimer sans se demander si ses sentiments peuvent avoir une issue sur la réalité.

Elle en eut l'intuition, elle me dit :

— Mais vous ne m'aimez pas, Raymond, vous me voyez tous les jours et vous avez jugé bon de vous offrir un gentil sentiment amoureux pour occuper votre désœuvrement. Mais ce n'est pas de l'amour, ce que vous éprouvez pour moi, mon pauvre ami ! Vous verrez plus tard ce que c'est que l'amour ! Vous comprendrez alors que vous ne m'avez jamais aimée !

— Calixte, — dis-je avec colère, — pourquoi me traitez-vous en gamin ?

— Mais je ne veux pas vous faire de peine, mon petit Raymond. Seulement, je m'attendais si peu à une déclaration de ce genre ! M'aimez-vous depuis longtemps?

— Depuis que je viens chez vous... Il est impossible, Calixte, que vous ne vous en soyez jamais doutée !

— Je ne sais pas. Peut-être. Je me disais que vous m'aimiez bien. Cela me faisait plaisir... Mais l'amour, l'amour, Raymond, c'est une autre affaire !

De nouveau, elle me prit les mains :

— Mon ami, je vous parle sérieusement. Laissons-là ces folies. Il ne faut pas être amoureux de moi. Je ne le serai jamais de vous, et toutes ces histoires risquent de tourner très mal pour vous. Je vous serai une très bonne amie, témoignez-moi de l'affection, mais rien de plus...

— Et si je continue à vous aimer sans vous le dire?

— Non, non ! Pas d'héroïsme inutile ! Prenez une décision énergique. Je ne veux pas que vous ayez le moindre chagrin à cause de moi. Allons, c'est promis, vous ne serez plus amoureux?

Je ne promis rien. J'étais assis sur une chaise, les yeux pleins de larmes. Légère, Calixte se pencha sur moi ; d'une main douce, elle écarta mes cheveux et, maternellement, elle me baisa le front, comme l'on fait à un enfant.

Je rentrai chez moi, dans un grand abattement et je passai une fort mauvaise nuit.

Peut-être ai-je eu des passions plus violentes et moins imaginatives, et je suis porté à croire qu'en ces temps aujourd'hui lointains, j'exagérais mes souffrances. Mais, pour exagérées qu'elles fussent, les ressentais-je moins vivement ? Et si depuis j'ai souffert plus profondément, — et encore est-ce bien sûr ? — j'étais capable aussi de résister davantage au mal, je savais sur quelles réactions je pouvais compter pour me défendre ; et, même plus torturé, je n'éprouvais pas un désenchantement aussi noir.

Je me trouvai si las, le lendemain, si mélancolique et si déprimé que je voulus faire une longue promenade pour essayer de me distraire de mon chagrin. Ciel, lumière, arbres des chemins, tout était en fête, et tout en marchant, j'en voulais à la vie de ce que, faisant tant de promesses, elle fût si impuissante à les tenir.

Je sortis d'Aix, je m'aventurai dans la campagne, dans la direction de la Calade. Il venait sur la brise des odeurs

de miel, mêlées aux parfums plus rudes de l'herbe jeune, aux émanations des pins. Le soleil me grisait un peu, et ce demi-vertige augmentait ma tristesse et la gonflait jusqu'au plus profond désespoir. Il me semblait que j'étais seul dans la vie, abandonné de tous, qu'aucune femme ne m'aimerait jamais et que je ne connaîtrais pas cette passion partagée qui seule donne le plaisir et vous fait éprouver le bonheur. Je n'insiste pas là-dessus, vous connaissez l'antienne. J'en souris aujourd'hui. Je n'en riais pas ce jour : c'est un de ceux où j'ai été le plus véritablement malheureux.

Le hasard de la promenade m'avait mené tout près de la Valette. Je pris machinalement le chemin qui y conduisait. En passant devant la propriété de mon beau-père, j'aperçus le portail entr'ouvert, je poussai le battant. Je marchai sous ces arbres énormes, robustes, jamais taillés, qui faisaient un si bel ombrage.

En tournant dans l'allée centrale, je vis que les fenêtres du rez-de-chaussée étaient ouvertes.

« Tiens, me dis-je, Maurice est là ! »

Depuis une quinzaine, il passait toutes ses journées au dehors, travaillant au grand air, disait-il, au-dessus du barrage Zola. Il en revenait dans un grand état d'animation et de plaisir. Je fus content de le retrouver, car la solitude où je me débattais en ce moment me pesait fort.

La porte de la maison était ouverte, j'entrai sans réfléchir, j'entendis la voix de Maurice, puis un silence... Je poussai la porte de la salle à manger et voici ce que je vis...

Sur la table, un goûter servi étalait ses pâtisseries, les premiers fruits de la saison, ses verres à demi pleins de muscat. Une serviette roulée gisait à terre, et Calixte, en jupon court et en corset, les bras et la gorge nus, assise sur les genoux de Maurice, l'embrassait à pleine bouche.

Je demeurai interdit sur le seuil de la porte, éprouvant une douleur confuse, à peine sensible, comme ceux dont un boulet vient d'emporter la jambe et qui ne souffrent presque pas.

Calixte était pourpre, Maurice, pâle. Ils se levèrent tous deux. Ce fut Calixte qui, la première, reprit son sang-froid.

— Eh bien ! Raymond, — dit-elle avec une fausse gaieté, —

entrez donc ! Ne restez pas immobile devant nous comme la statue du commandeur.

— Je vous demande pardon, — balbutiai-je. — Je te croyais seul, Maurice. Je me promenais au hasard, j'ai vu la maison ouverte, je suis entré...

— Bah ! — dit Maurice, — tu nous as vus maintenant ! Ça n'a pas grande importance.

Pour lui, non, évidemment, mais pour moi ! Je retenais sur mes lèvres le cri de détresse que je sentais y venir.

— Tu n'as pas faim, — me dit Maurice, — tu ne veux pas un gâteau, un fruit?

Nous avions ces propos incohérents, ces façons de nous rattacher aux choses de la vie quotidienne que l'on a après un deuil, après une catastrophe.

— Non, je n'ai pas faim, mais j'ai grand'soif.

— Il n'y a que deux verres, — fit Calixte.

— Oh ! il y en a un qui n'a pas servi, — dit Maurice.

Ce fut une image physique si vive qu'elle entra en moi comme une flèche.

— Au fait, non, — répliquai-je, — je n'ai pas soif.

Et nous restâmes silencieux.

Soudain, Calixte éclata de rire.

— Vrai, c'est trop drôle de nous voir ainsi. Nous avons l'air de veiller un mort. Est-ce si tragique, ce qui vient de se passer?

— Pour vous, peut-être pas, — dis-je en me levant.

Alors elle vit combien sa gaieté était déplacée et elle se tut.

— Je m'en vais. A tantôt, Maurice.

Et sans regarder Calixte, je sortis et rentrai à Aix.

Le plus curieux, ce fut que j'étais moins triste au retour qu'à l'aller. Je venais d'éprouver une manière d'opération radicale après quoi je réagissais. Sans le vouloir, je luttais contre le mal, et j'éprouvais peut-être moins de tristesse que de fatigue, mêlée au dégoût et à une certaine nausée morale que toutes mes pensées me donnaient. Je m'efforçais de n'en suivre aucune et de regarder les choses de la terre, sans réfléchir à la bizarrerie des circonstances et aux dangers qu'à notre tendresse offrent tous ceux que nous aimons.

XII

Vous imaginez ce que fut le dîner : Maurice rentrant tard, couvert de poussière, prétextant la migraine pour ne point parler, ne me regardant pas ; moi, sans appétit, l'air absorbé et morose ; ma mère sentant dans l'atmosphère de la maison je ne sais quel mystère, un orage latent et nous examinant tous deux avec une inquiétude qu'elle dissimulait mal.

Nous prîmes le café en silence.

Soudain, Maurice se leva :

— J'ai trop mal à la tête, — dit-il, — j'ai besoin de marcher. Viens-tu avec moi, Raymond?

Nous sortîmes. Il faisait une nuit très douce. La lune se levait ; pas encore dans son plein, mais déjà mollement arrondie, elle répandait une lumière extrêmement pâle. Nous nous dirigeâmes sans nous concerter vers la maison à demi ruinée, établie au fond du jardin et dont l'ancien propriétaire avait voulu faire une sorte de « fabrique », comme l'on en voit sur les tableaux de paysages à la fin du dix-huitième siècle.

— Viens là-haut, — dit Maurice. — Nous serons mieux pour causer.

Nous connaissions assez bien l'escalier pour y grimper dans l'obscurité. Nous arrivâmes ainsi au second étage, dont mon beau-père avait fait une manière d'atelier ; on voyait de là le mont Sainte-Victoire et à ses pieds la ville d'Aix avec tous ses clochers. La cité endormie émergeait doucement et confusément d'une sorte de cendre lumineuse. On se sentait très loin de tout, presque hors de la vie, et Maurice et moi, nous avions l'air de deux ombres qui viennent causer au delà du Styx, sur les rives mêmes des Champs-Élysées.

Dans l'atelier, il y avait un grand divan, des bouts d'étoffes pendues, une vieille table de cuisine sur laquelle s'entassaient divers objets hétéroclites.

Nous nous étions assis, assez loin l'un de l'autre ; il y eut un pesant silence entre nous.

— Tu me méprises? Tu m'en veux? — me dit soudain

Maurice. — Je suis un misérable, n'est-ce pas, de tromper ta mère comme je le fais.

Je m'efforce de ne pas te juger, — lui répondis-je.

— Je donnerais dix ans de ma vie pour que la scène de cet après-midi n'eût pas eu lieu !

— Moi aussi, — m'écriai-je, avec désespoir et sans trop savoir en ce moment ce qui m'était le plus pénible, de la trahison de Maurice ou de la douleur que me causait la conduite de Calixte.

Mon beau-père avait mis sa tête dans ses mains. Assis sur le canapé, il respirait bruyamment. La pièce était obscure. On ne voyait que ses deux grandes fenêtres, sans volets, sans cadre, ouvertes sur le ciel léger où n'apparaissait aucune étoile, sur les collines lointaines, revêtues d'une tranquille majesté, sur des centaines et des centaines de toits sous lesquels écrasés de fatigue, harcelés de soucis, les humains cherchaient le sommeil. Ah ! qu'à leur exemple j'eusse avec joie quêté le repos ! Mais je savais que du jour où, à cause de l'erreur de deux êtres, on est embarqué dans la terrible aventure de vivre, aventure redoutable et dont les conséquences sont illimitées, il n'y a plus de paix possible, ni en ce monde, ni dans l'autre !

— Pourquoi m'as-tu mené chez Calixte? — murmura mon beau-père, d'une voix désolée. — Rien ne serait arrivé sans cela !

— Elle tenait tant à te voir ! Mais, au moins, Maurice, l'aimes-tu?

— A la folie !

Ce fut pour moi un soulagement de penser que Maurice n'avait pas fait la cour à mademoiselle Aigrefeuille, par caprice et par désœuvrement, mais qu'il éprouvait pour elle un sentiment véritable.

— Et cependant, — ajouta-t-il, — j'aime aussi ta mère, et j'ai pour elle une grande estime, un profond respect et une tendresse infinie. Seulement, que veux-tu?

Il hésita quelques secondes avant d'aller plus outre.

— J'ai peut-être tort de te dire cela, mais enfin il faut vider son cœur une fois pour toutes. Ta mère est excellente, mais je m'ennuie avec elle... Voilà, c'est une chose terrible :

je m'ennuie ! Je suis jeune, extrêmement jeune, j'ai envie de rire, de jouer, d'avoir des plaisirs. Or, tu sais aussi bien que moi comment elle est, notre maison; elle n'est pas gaie, hein? Si nous avions vu beaucoup de monde, si nous avions beaucoup reçu, j'aurais été un mari fidèle !

— Non, — dis-je. — Pas davantage.

Il réfléchit, comme s'il était profondément troublé par ma remarque :

— Tu crois? Au fait, peut-être as-tu raison. Mais enfin, cette vie à trois me pèse, je ne peux te le dissimuler. Toujours des conversations sérieuses. Pas moyen de plaisanter ! Et l'air sévère de ta mère quand je refuse de l'accompagner à l'église !... Non, que veux-tu, Raymond, tout cela est plus fort que moi !

— Maurice, ce n'est pas bien ce que tu fais. Tu essaies de rendre maman responsable de cet état de choses. C'est lâche de ta part. Avoue plutôt que tu n'aurais pas dû te marier et surtout avec elle. C'est vrai que tu es étrangement jeune pour ton âge et que tu aimes l'amour et le plaisir, comme un collégien ! Non, Maurice, tu n'es pas capable d'être fidèle !

— J'ai peur que tu aies raison. Au fond, peut-être y a-t-il en moi quelque chose de très bas, un amour immodéré de l'étourdissement, du plaisir facile, de la noce. En un mot comme en cent, j'aime la guinguette...

— Et tu as épousé maman, qui a mis dans l'amour la noblesse et la sainteté d'une religion !

— Qu'y puis-je, Raymond? Je ne suis qu'humain !

— Et ta femme n'a jamais voulu se résigner à n'être qu'humaine, et pour elle toute la dignité de la vie consiste à n'accepter que des idées assez hautes pour nous ennoblir, nous élever et nous rendre dignes de la vie future !

— C'est un malheur que nous nous soyons rencontrés !

— Est-ce bien certain? Maman aurait-elle été plus heureuse avec un autre homme? Tu es inconstant, c'est vrai, mais tu es aussi bon, facile à vivre, gai, charmant...

— Alors, — dit Maurice, avec humilité, — tu as toujours de l'affection pour moi, Raymond?

— Il faut qu'elle soit bien solide pour avoir résisté à cette épreuve.

Et il ne soupçonnait rien de la cruauté qu'elle avait eu pour moi, en me révélant l'amour de Calixte. Je frémissais à l'idée que si je n'avais pas eu une nature aussi peu communicative, j'aurais pu lui avouer le sentiment que je nourrissais pour notre amie. Dans quelles complications nouvelles un tel aveu aurait-il pu nous entraîner !

— Oui, — repris-je, c'est étrange. — Nous sommes là tous les deux et nous causons tranquillement, et pourtant il vient de se passer entre nous une chose dramatique, affreuse inattendue, j'apprends en même temps que ma mère est trahie et qu'une jeune fille que je chérissais et que je respectais infiniment est ta maîtresse. Tu es coupable de tout cela, et nous pouvons en parler, simplement, sincèrement, dans cette nuit calme, comme si je n'avais pas le cœur déchiré.

— Notre amitié est au-dessus de cela, Raymond. Notre amitié est au-dessus de tout. Cette épreuve, comme tu dis, est lamentable, mais elle était peut-être nécessaire. Nous connaissons maintenant combien nous tenons l'un à l'autre. Notre affection avait jusqu'ici quelque chose d'inéprouvé ; nous ne savions pas quelle serait sa force de résistance, en face des embûches de la vie. Maintenant nous le savons. Quelles que soient les circonstances où nous serons placés, nous pouvons dire que nous tenons à notre amitié plus qu'à tout le reste. Et c'est juste. Tu es mon meilleur ami. L'erreur que j'ai commise pourrait-elle m'empêcher de t'aimer, et toi de me le rendre?

Et cependant, tandis que Maurice de Cordouan parlait, je revoyais Calixte assise sur ses genoux, je revoyais ses cheveux à demi dénoués, la souplesse de ses bras frais et nus. Et ma pensée était pleine de trouble et d'affreuses images. Mais de quel droit étais-je jaloux de lui? Calixte m'aimait-elle? Au surplus, ne préférais-je pas que son amour, à elle, allât à l'homme qui m'était le plus cher, plutôt qu'à l'un de nos camarades?

Le caractère de Maurice, l'estime que je ressentais pour lui, mon désir qu'il fût heureux, rendaient impossible toute idée de rivalité entre nous, de concurrence, de lutte. D'ailleurs, comment n'avais-je pas prévu que Calixte s'éprendrait de mon beau-père? Qui donc, à ma connaissance, possédait

autant d'esprit que lui, autant de charme, de séduction, d'intelligence? Qu'étais-je à côté de lui?

Et ce que ces pensées, plus rapides à se former dans ma tête qu'elles ne le sont à exprimer, excitaient, éperonnaient maintenant en moi, c'était cet héroïsme qui aiguillonne les jeunes gens, comme s'ils avaient, non moins que de pain et de viande, besoin de ces sentiments élevés qui donnent de la grandeur à la vie. Je croyais presque sacrifier mon amour pour Calixte à mon affection pour Maurice, et je le faisais avec joie, sans trop réfléchir que ce que je croyais ainsi céder à autrui ne m'appartenait en rien.

— Vois-tu, — me dit enfin Maurice, après un nouveau silence, plus long encore que le premier, — je n'aurais jamais cru que cette chose-là pût arriver. Calixte, certes, m'avait beaucoup plu, le premier jour où tu me menas chez elle, mais de là à penser... Tu t'en souviens, j'y suis retourné assez souvent, et puis, un soir, je l'ai rencontrée dans la rue Mérindol, et elle m'a dit sur un ton bizarre : « Venez me voir demain matin. Jamais je ne vous rencontre seul. Je voudrais tant causer avec vous... » C'est ainsi que cela a commencé. J'étais déjà amoureux d'elle, très amoureux... Mais une jeune fille ! Et puis, il n'est pas dans ma nature de faire les premiers pas. Un jour, elle m'a demandé de venir à la Valette ; nous y sommes allés ensemble. Elle était nerveuse, taquine. Nous nous sommes assis sur l'aire, sous les pins. Et puis, elle s'est mise à pleurer.

Maurice se tut. Il évoquait maintenant la scène, et de l'évoquer ainsi avec lui me faisait infiniment mal.

La nuit était de plus en plus tranquille, si bien que je sursautai quand la voix de Cordouan rompit de nouveau le silence.

— J'ai quarante-cinq ans, — disait-il. — C'est l'âge où l'on est sans défense contre ces émotions-là...

J'approuvai muettement.

— Il y a un an que ça dure. Je l'aime beaucoup. Elle est si gaie, si vive, si animée! Et elle m'aime tant ! Avec cela, tant de fantaisie, une nature libre, joyeuse, toujours de bonne humeur, toujours reconnaissante de ce qu'on fait pour elle. C'est tout à fait la femme qu'il m'aurait fallu...

Je répondis, avec un rien d'humeur :

— Parce que tu ne l'as pas épousée, Maurice. Si tu l'avais épousée, penses-tu qu'elle aurait été, dans son intérieur, telle que tu la vois, au cours d'une vie libre et isolée? Mais ce serait la même chose qu'avec maman ! Au fond, tu n'étais créé, Maurice, que pour la bohème de l'amour !

D'un clocher dix coups tombèrent, puis d'un autre, plus éloigné, et d'un troisième, l'heure sonna aussi. Un chien réveillé aboya et des abois lui répondirent. Je m'approchai d'une fenêtre. Tout dormait. Quelques toits luisaient doucement. D'impalpables cendres bleues glissaient toujours de la coupe de la lune. On voyait de grandes ombres mystérieuses accroupies entre les murs blancs, si vivantes que leur immobilité étonnait l'imagination. Cette nuit avait une transparence de cristal. Les murs, les arbres, les églises ne semblaient point, comme le jour, participer à une vie qui évolue, qui se transforme, va plus outre ; ils semblaient participer maintenant à une sorte d'immobilité définitive, à un arrêt total, comme si la lune eût été un Vésuve qui, sous ces cendres bleues, métamorphosât toute la ville en une aérienne Pompéi. Une odeur d'acacias en fleurs montait des jardins, et l'on ne savait pas si c'était un parfum végétal ou l'odeur même des rayons. On sentait l'heure aussi belle qu'elle l'était aux premières nuits du monde et on se disait que dans dix mille années, elle ne serait pas moins magnifique.

Mon Dieu, pourquoi faut-il que, devant cette nature éternellement sereine, nous apportions les secousses, les convulsions de nos cœurs déchirés, qu'elle ne sait soulager, et aux tourments de qui elle ne répond qu'en opposant à la désolation de ce qui passe l'égale tranquillité de ce qui ne passe point !

— Allons-nous-en, — me dit Maurice. — Ta mère ne comprendra pas pourquoi nous sommes partis.

Au moment de descendre l'escalier, il se retourna vivement et, me saisissant dans ses bras, il me serra contre lui, avec passion, avec fièvre, mais presque furtivement...

Je ne lui rendis pas sa rapide étreinte, car je venais de revoir devant moi Calixte, demi-nue, assise sur ses genoux et leurs bouches unies.

XIII

Et la vie quotidienne recommença.

Elle recommença, comme s'il n'y avait pas eu entre nous cette sorte de drame.

Le calme se rétablit de même à la surface d'un étang quand les eaux, un instant troublées par sa chute, se sont refermées sur un cadavre.

Le lendemain fut pareil aux autres jours de l'année, et les jours qui suivirent n'en différèrent également pas non plus. Je ne reparlai pas à Maurice de ce qui s'était passé à la Valette, ni de notre conversation, et nous retrouvâmes tout de suite notre intimité coutumière.

Et cependant, sitôt seul, je pensais de nouveau à ces événements récents et j'en éprouvais une grande gêne et un vif sentiment de chagrin. Vis-à-vis de ma mère, surtout, je ressentais un vague malaise, comme si je portais un secret honteux, flairant en moi quelque chose qui ressemblait à l'hypocrisie ou à la trahison. Pourquoi donc? Était-ce moi le coupable? Pouvais-je avertir ma mère de l'infidélité de son mari? Puisque je devais me taire, où prenais-je ma part de remords?

Pendant quinze jours, je boudai la maison de mademoiselle Aigrefeuille. La revoir me semblait au-dessus de mes forces. Si j'avais excusé Maurice, je ne me sentais point la force d'innocenter Calixte. Mais quand cinq heures sonnaient, ramenant le moment où j'allais d'habitude chez elle, j'éprouvais une douleur confuse.

Aussi certain jour, vers quatre heures, étant sur le cours Mirabeau, je me dirigeai tout soudain vers la rue de l'Opéra. Le trottoir était glissant, je faillis tomber par deux fois, et quand je me trouvai devant l'hôtel de l'Estang-Parade, je vis mes souliers si crottés que je faillis retourner sur mes pas. Je me souviens que je sortis machinalement mon mouchoir et que je les essuyais minutieusement, puis, honteux de ce mouchoir, j'allais le jeter dans le ruisseau. Je ne sais trop si le souci de la coquetterie me guidait ou si j'agissais ainsi sans

y penser. Quelle coquetterie pourtant pouvais-je conserver vis-à-vis de Calixte? De quel œil indifférent me voyait-elle avec ce grand amour au cœur? Et cependant, avant d'entrer, j'assurai mon nœud de cravate ! Je voulais reparaître irréprochable devant Calixte, peut-être pour lui montrer à quel point je conservais ma présence d'esprit, combien j'étais peu malheureux et peu troublé, tout autre enfin que je n'étais !

Lorsque je sonnai à la porte, le cœur me battit comme si j'avais longtemps couru. La bonne ne venant pas tout de suite, je faillis m'enfuir, subitement intimidé. Enfin, on m'ouvrit.

— Mademoiselle est là ?

— Je ne sais pas, monsieur. Je vais voir si mademoiselle n'est pas sortie.

— Dites-lui que c'est monsieur de Bruys.

Je murmurai cette phrase d'une voix étranglée. Déjà je ne pouvais plus supporter la pensée que je ne trouverais pas Calixte, après avoir failli m'en aller pour ne pas la voir.

La bonne reparut :

— Mademoiselle va venir. Si monsieur veut se donner la peine d'entrer...

Et je pénétrai dans ce grand salon où j'avais passé des heures si agréables. Je me mordais les lèvres avec rage : ainsi c'était Maurice qui régnait dans cette maison, il en était le maître occulte et souverain, tout y était à lui, tout y était pour lui !

Et il me sembla qu'on me retournait le cœur, comme un bourreau chinois vous retourne l'ongle, en le faisant pivoter sur l'un de ses bords pour l'arracher à la chair qui le tient prisonnier.

La porte du fond s'ouvrit enfin, cette porte que je croyais bien ne revoir jamais ; et Calixte m'apparut, un peu pâle, mais très belle et très décolletée dans sa robe d'intérieur, exhalant cette fraîcheur que donnent le bain et aussi des parfums mêlés.

— Excusez-moi, Raymond, de vous avoir fait attendre. J'achève ma toilette, car je me lève.

— A quatre heures? — répondis-je simplement, comme si c'était la chose la plus naturelle à dire à une personne dont on s'est séparé dans les conditions que l'on sait.

— J'ai eu la migraine, toute la nuit. Je n'ai pu dormir que ce matin.

Un rayon de soleil, glissant par la haute fenêtre, luisait sur le carrelage couleur de miel, dont les dalles étaient inégalement hautes, tant elles étaient usées. Le ciel dur et cru avait l'éclat de l'émail, et tout y semblait incrusté. Les larges feuilles commençaient de poindre aux rameaux gris. Je regardais la poulie rouillée du vieux puisard pendre à sa potence verte. Cela, ces humbles aspects, composaient à mes yeux un paysage unique. Quand je songeais à Calixte, le soir, chez moi, devant ces photographies de fresques que je ne parvenais pas à comprendre. je voyais derrière son image ce grand carré d'azur inaltérable, et ce figuier aux branches serpentantes et ce puits, et la couleur aussi de ces carreaux cirés et jaune Et cet ensemble que je croyais perdu, je le retrouvais avec joie, comme un groupe d'amis que l'on croyait à l'étranger et que l'on reverrait soudain dans une maison pleine d'indifférents.

Je restais debout au milieu du salon ; je n'avais pas tendu la main à Calixte ; elle ne s'avançait pas vers moi. Soudain, elle fixa dans mes yeux son regard brillant.

— Vous êtes revenu, Raymond, vous êtes revenu !

Je baissai la tête :

— Dans quelle disposition d'esprit? Pourquoi revenez-vous? Qu'avez-vous à me dire?

J'allai vers elle, je pris ses deux mains, je les baisai longuement l'une après l'autre.

— Je n'ai rien à vous dire, Calixte, je ne vous parlerai de rien... Après tout, votre vie est à vous-même... Et la mienne n'est à personne, — ajoutai-je, en faisant sur mon destin un cruel retour.

Elle s'assit sur le divan et je pris place à son côté. Je jouais avec un gland de sa robe, machinalement, et soudain, je revis la scène, là-bas : cette femme, bras nus, serrée contre la poitrine de Maurice, et mon pauvre amour me parut alors si vain, si inutile ! Je jugeai ma misère, d'un coup, et mon ridicule. J'avais supporté cela, cette douleur et cette humiliation, et c'était moi qui étais revenu comme si j'avais eu à me repentir, c'était moi, qui, lâche, soumis, mendiais un sourire, un mot de tendresse de celle dont un autre possédait tout le cœur !

Alors je souffris soudain de cette situation avec une telle acuité que j'éclatai en sanglots, comme l'enfant qu'hier j'étais encore et qu'aujourd'hui, je n'avais plus le droit de laisser paraître.

Mademoiselle Aigrefeuille me regardait, je le vis bien, avec ironie et avec pitié : elle était flattée que je l'aimasse à ce point, et en même temps elle estimait puérile cette douleur.

Mais au fond elle avait une grande bonté ; elle prit mon cou avec son bras tiède, et m'attira tout contre elle. Je laissai tomber ma tête sur son épaule, et déjà je pleurais avec moins de désespoir et plus de douceur parce que je le faisais sur son sein, et cela déjà me consolait presque !

— C'est votre premier chagrin, — me dit-elle. — On vous a fait de la peine, mon pauvre ami ! Mais vous en verrez d'autres, et moi aussi ! Et le jour où nous ne souffrirons plus ni l'un ni l'autre, nous serons vraiment à plaindre, mais pas avant !

Elle se détacha de mon étreinte et me repoussa sans brusquerie. Son visage prit soudain une expression grave et profonde, que je ne lui avais jamais vue à ce point.

— Oui, un jour viendra où nous serons trop vieux pour sentir, et un jour viendra où nous serons morts... Il n'y a pas une seconde qui ne nous pousse par les épaules vers la fosse que le temps nous creuse. Nous croyons respirer, dormir, aimer, sentir, nous croyons vivre ! Quelle erreur ! Nous avançons l'heure de notre mort. Il n'y a pas une de nos actions qui ne nous y entraîne. Nous regardons les jours qui passent avec joie ou avec tristesse ; ils n'ont pourtant qu'un seul but. Crime ou charité, vertu ou vice ne ralentissent pas notre course d'un quart d'heure. Il n'y a que cela devant nous, cette puanteur qui nous souffle au visage ; nous parlons de notre avenir, comme s'il était autre chose qu'un trou noir et grouillant de bêtes immondes. Quelle trahison de la nature ! Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux souffler tout de suite sur le flambeau, afin que ce fût plus vite fini? Le meilleur serait de n'être jamais né ! n'avoir jamais été ! J'ai une telle épouvante de la mort que je n'ai jamais eu une joie, quelque grande qu'elle fût, sans me dire aussitôt : « Et cependant, il serait préférable que je ne fusse jamais née ! »

Je regardai Calixte : son visage exprimait une sorte d'hor-

reur sacrée, celle, sans doute, que revêtait la figure de Cassandre quand elle voyait courir à soi l'avenir. Je considérais le modelé délicat du visage de la jeune fille, la sorte de lumière d'argent qui caressait ses joues encore duveteuses, son cou mince et qui devenait si vite puissant, sa peau couleur d'ambre, le léger gonflement de cette gorge dont je pouvais suivre de l'œil la presque indiscernable naissance, la courbe de ses bras dont la peau soyeuse et transparente accusait si délicatement le relief des veines, et je ne pouvais comprendre qu'un être ainsi fait pour la vie, pour la volupté, pour le bonheur, eût un sens si redoutable de ce qui termine bonheur et volupté. Je sentis que mon chagrin était peu de chose auprès d'un tel désespoir; mais d'où venait ce désespoir? des circonstances, d'une déception passagère? Ou bien, était-il la sécrétion pour ainsi dire naturelle, de cette âme obscure, étrange et torturée?

— Qu'est-ce donc qui vous rend aussi malheureuse?

— Tout... Justement, tout ce qui fait croire aux autres que je suis heureuse. Ne cherchez pas, Raymond, vous ne comprendriez pas ! Vous ne pensez jamais à la mort, vous?

— Jamais, — repartis-je, innocemment.

— Eh bien ! tant mieux. Ne perdez pas cette belle insouciance. Moi, j'y pense nuit et jour. Et quand je ne dors pas je fais la réflexion que je peux vivre encore en 1950, par exemple, mais qu'en 1960 je serai morte.

— Voudriez-vous donc que ce fût déjà fait?

— Ma foi oui, pour que ce ne fût plus à refaire ! Et pensez donc à tout ce qui se passera sur terre quand nous n'y serons plus !

Le rayon de soleil s'était lentement retiré du salon, qui me semblait froid tout à coup. Le ciel avait pris des tons de pêche, mi-pourpres, mi-verts, au-dessus du petit jardin. Je regardais la poulie immobile, le puits obscur. Je me rappelais que ma mère, causant avec moi seul, avait tenu sur la mort des propos analogues. Je m'apercevais tout à coup que, par bien des points de caractère, Calixte et ma mère se ressemblaient. En tout cas, elles avaient entre elles plus d'affinités secrètes qu'il n'y en avait entre leur nature, à l'une et à l'autre, et celle de Maurice. Et ces êtres qui, s'ils s'étaient rencontrés, n'eussent pu que se haïr, adoraient pareillement l'homme le moins fait pour les

comprendre et les rendre heureuses, le plus vain, le plus léger, le plus superficiel des amants ! Et je connus alors que Calixte devait souffrir du caractère étourdi, inconstant de Maurice, de la manière dont maman en souffrait !

— Oubliez tout ce que je vous ai dit, Raymond, — fit enfin mademoiselle Aigrefeuille, en passant sa douce main sur mon front. — Ne vous attristez pas encore, vous avez toute la vie pour cela. Et si vous n'avez pas l'occasion de vous attrister, tant mieux ! Vous ferez peut-être souffrir autrui ; mais vous ne souffrirez pas vous-même !

Là-dessus elle retomba dans sa songerie, et je n'osai pas l'interrompre. D'un grand quart d'heure nous ne soufflâmes mot, ni l'un ni l'autre.

Un coup de sonnette interrompit notre muette méditation. Jacques Arion entra aussitôt après.

— Tiens, — dit-il, — Bruys est là? On te croyait perdu, mon vieux! On parlait d'annoncer ta disparition à la quatrième page du *Mémorial d'Aix*. Où étais-tu? Dans la lune, au Spitzberg? Avais-tu un ami au Monomotapa? Te livrais-tu en Australie à la destruction des lapins?

— Non, il ne faisait rien de tout cela, — répliqua Calixte. — Il écrivait une tragédie.

— Ah ! mon Dieu, et sur quel sujet?

— Sur le roi Mark, qui a surpris Tristan et Isolde et qui ne peut s'en consoler.

— C'est un beau sujet, — dit Arion. — On sacrifie toujours le roi Mark. Au fond, Wagner ne l'aimait pas beaucoup plus que le vieux Thomas. Et dans la tragédie de Bruys, que fait le roi Mark?

— Le roi Mark prend le ciel à témoin qu'il est le plus malheureux des hommes, mais au fond, il ne souffre pas beaucoup, et il se dit : « Je croyais cependant aimer Isolde plus que cela. On ne souffre jamais autant qu'on le croit. »

— Le roi Mark ne pense pas cela, ce n'est pas vrai, — déclarai-je.

— Et Tristan ?

— Tristan aime bien Isolde, mais au fond, ce grand amour l'ennuie. Il est si souvent avec elle !

J'entendais la voix de Cordouan me faire cet aveu brutal,

dans son atelier, la nuit de notre explication : « En un mot omme en cent, j'aime la guinguette ! »

— Et Isolde? — demanda encore Arion.

— Isolde préfère Tristan à tout, mais je crois qu'elle préférerait cependant la mort à Tristan.

— Et que pense-t-elle du roi Mark? — demandai-je à mon tour.

— Le roi Mark est bon et gentil, mais il est tendre, il est faible, il ne sait ni prendre, ni donner. Les femmes l'aimeront toujours, elles l'aimeront infiniment, — jusqu'à l'arrivée de Tristan !

— Et ce jour-là?

— Ce jour-là elles souffriront, et Tristan seul existera, car il sait les faire souffrir, et c'est ce qui fait sa force sur elles. Pauvre roi Mark ! — ajouta-t-elle pitoyablement, en tournant ses yeux vers moi, — il ignore qu'il faut faire pleurer une femme. Il ne sait que pleurer lui-même !

Elle vira brusquement sur ses talons et, affectant un tutoiement gamin :

— Jacques, mon vieux, sers-nous du porto !

Arion se dirigea vers la cheminée; je regardai Calixte. Mais elle aussi avait des larmes dans les yeux !

Et soudain elle éclata de rire :

— Savez-vous que Sénéguier, ce cachottier, vient de demander la main de mademoiselle Roux-Fleurian? Est-ce farce, hein? Comme je vous le dis, mes enfants! Il lui fait la cour depuis trois mois.

— Elle est jolie, — dis-je, songeant à mon ancienne passionnette avec elle.

— Oui, jolie, si on veut. Elle est vive et elle a l'air malsain, on dirait une grive qui ne mangerait que des raisins sulfatés. Vous savez si Sénéguier a du cœur : une vraie planche d'anatomie ! Mais il a des dettes, et elle est riche.

— Qu'a-t-on répondu?

— Rien encore. La réponse est pour aujourd'hui. Je l'attends.

Elle riait. Elle semblait s'amuser de ses propres paroles. Jamais je ne l'avais vue si gaie. Et c'était la même femme qui, tantôt... Ce qu'elle disait la distrayait-elle vraiment? Ou

bien parlait-elle au hasard, étourdissant à force de bruit son désespoir?

Un moment après, Edwin de Sénéguier entrait à son tour; nous le regardâmes.

— Eh bien, Edwin, beau ténébreux, — demanda Calixte, — quelle nouvelle?

Il parut interloqué.

— Est-ce oui? Est-ce non?

Il devint pourpre.

— Je ne sais vraiment pas, Calixte, à quoi vous prétendez faire allusion.

— Comment tu ne sais pas? Mais nous sommes tous au courant ici. Alors, c'est non?

Sénéguier tiraillait rageusement ses petites moustaches courtes et brunes.

— Cette plaisanterie est-elle drôle? — grommela-t-il. — Si je dois rire, dites-le moi.

— Ah! zut! — s'écria Calixte, — j'ai mal aux nerfs aujourd'hui! Je ne me demande pas si mes facéties sont spirituelles ou non, je les fais, et voilà tout! Alors tu nous restes? Pauvre Edwin! Ce n'est donc pas encore maintenant que tu me lâcheras et que tu diras à ta femme : « Vois-tu, ma chère, cette mademoiselle Aigrefeuille, ce n'est pas une relation pour toi! »

— Calixte, — fit Edwin, de plus en plus irrité, — je ne comprends pas à quoi rime cette sortie ridicule!

— Mais si, tu le comprends! D'ailleurs, qu'importe? Je ne t'en veux pas de ta lâcheté. Au fond, tu es snob et sans cœur, et demain, tu auras honte de moi. As-tu des amis? En garderas-tu jamais? Il faut être autre chose qu'un Edwin de Sénéguier pour avoir le culte des sentiments désintéressés. Ça ne fait rien. Bois. Jacques, mon vieux, donne-lui du porto!

Sénéguier se demandait s'il fallait rire ou se fâcher. Il eut du mérite, je l'avoue, à conserver son sang-froid, d'autant plus (nous l'apprîmes par la suite) qu'il venait en effet d'être refusé par les Roux-Fleurian. Mais il se rendit compte que mademoiselle Aigrefeuille n'était point dans son état normal, et pour ne point brusquer les choses, il affecta de plaisanter.

— Les sentiments désintéressés! — s'écria Arion. — Il faut

venir chez une jeune fille pour entendre des expressions aussi ridicules. On y croit encore !

— Pas vous, Jacques, certainement, — répondit impétueusement Calixte. — Aussi je ne compte pas plus sur vous que sur Sénéguier. Vous aussi, vous me lâcherez... D'ailleurs, tout le monde m'oubliera ; Edwin est tout calcul, vous, tout orgueil. Pas un de vous ne daignera me reconnaître dans dix ans ! Cependant, si, j'ai un ami...

— Qui ça? — firent en ricanant les deux compères.

— Le roi Mark ! Le roi Mark, personne de vous ne le connaît, mais il est tendre et dévoué, et plus tard, quand vous m'aurez tous lâchée, tous, tous, même ceux à qui j'ai le plus donné, j'irai frapper à la porte du roi Mark et je lui dirai : « Je suis vieille, je suis laide. Bon roi Mark, voulez-vous de moi ! » Je sais ce qu'il me répondra.

— Je le sais aussi, — murmurai-je.

— Le roi Mark me dira : « Vous avez été une des passions de ma jeunesse. Je vous ai aimée quand j'avais vingt ans. Entrez, mon amie. Vous trouverez encore ici un peu de feu... » Mais c'est que le roi Mark, moi, je ne l'aurais jamais aimé !

J'étais si ému, si traversé par des sentiments contradictoires que je me levai pour cacher mon trouble et que je me dirigeai vers la porte. Calixte m'y accompagna.

— Pourquoi partez-vous?

— J'ai à travailler, ce soir.

Dans le corridor, je lui dis :

— Pourquoi en vouliez-vous ainsi, tout à l'heure à Sénéguier et Arion?

— Ce sont des hommes, — me dit-elle sombrement. — Ils se ressemblent tous.

Derrière eux deux, j'en voyais un troisième. Et je souffrais !

— Pourtant, vous avez fait une exception ! Calixte, est-ce vraiment pour moi que tantôt vous parliez ainsi? M'avez-vous jugé digne d'être pour vous ce roi Mark? En ce cas, merci, merci, Calixte ! Venez quand vous voudrez, le feu sera toujours allumé pour vous dans ma maison et dans mon cœur !

Elle me regarda avec pitié, et gravement :

— Je demande à la vie, Raymond, de ne pas vous abîmer, de ne pas vous gâcher comme les autres, car les êtres comme

vous, on ne les rencontre pas deux fois, et pour ce que la société en fait, ah ! pouah !

Elle se tourna avec rage et gagna le salon.

En même temps soulagé et angoissé, je refermai la porte, traversai l'énorme antichambre qui avait si grand air, froide et vide comme elle l'était, avec son départ d'escalier de fonte aux dessins lourdement ouvragés.

Mais, dans la cour, je tombai sur Maurice.

— Tu viens de chez... Calixte?

— Tu le vois bien.

— Tu y retournes donc?

— Dame !... Et toi-même?

— Moi aussi. Je n'y allais plus depuis longtemps, à cause de toi, pour ne pas éveiller tes soupçons, mais puisque tu sais tout... Et puis, la vérité, c'est que Calixte veut que je revienne, que je me montre de nouveau chez elle. Moi, tu sais, je m'en dispenserais bien. Tout ça, ce sont encore des ennuis en perspective. Mais Calixte est jalouse ; elle est tyrannique. Alors je reviens ! Ce n'est pas drôle tous les jours d'avoir une liaison. Personne ne respecte notre liberté. J'ai promis de venir aujourd'hui, et il faut que je vienne aujourd'hui, et on me fera jurer de revenir demain, et j'aurai une scène si je ne reviens pas. Fichue existence !

Ainsi il avait tout, il avait l'amour de Calixte, le corps rayonnant de Calixte, et il se plaignait ! Il osait se plaindre de trop la voir ! Moi, j'aurais sacrifié la moitié de mon existence pour posséder ce qui appartenait à Maurice. Mais c'était lui qu'elle aimait !

— Allons, — grommela Cordouan, — du courage !

Et il sonna à la porte de l'hôtel.

Je m'en allai, je rentrai directement au pavillon de Suffren. Je montai dans ma chambre, je m'accoudai au balcon. Avec des cris aigus, les hirondelles déchiraient l'air d'un vol rapide comme un coup de faux, une paix dorée flottait sur le jardin. De légers lilas tendaient leurs quenouilles violettes, si fraîches que leur parfum se mêlait à celui de l'herbe mouillée et ne s'en distinguait plus. Les nuances vertes des feuilles semblaient neuves du matin. Des boules-de-neige, comme de grosses

houppes, poudraient des buissons, le soir retentissait du croassement mêlé d'innombrables grenouilles, et une étoile qui venait de pointer semblait la première déchirure dans l'azur, comme si tout le ciel, allait se déchirer et montrer derrière sa doublure bleuâtre un lumineux univers couleur d'argent !

Pour un peu, j'eusse cru, ce soir, à la bonté de la vie, à la facilité du bonheur, et cependant je savais bien maintenant que le monde est la réalisation continuelle d'une impitoyable injustice !

XIV

A quelque temps de là, comme je m'étais remis à l'étude du droit, en vue de mes examens, mais surtout pour émousser une sorte de tristesse qui se mêlait à toutes mes pensées, je passai plusieurs jours sans sortir, sinon dans le jardin du pavillon. Le printemps est capricieux, en Provence. A des périodes de voluptueuse tiédeur succèdent d'aigres bourrasques et un vent plus froid, venu des sommets, interrompt brusquement les promesses de l'âge d'or. Nous traversions une de ces périodes. Les bourgeons déjà gonflés semblaient grelotter à l'air froid, les lilas secoués montraient le désarroi de danseuses surprises par une tempête et bousculées sous les tarlatanes et les paillons de leurs jupes. Tout le jardin se rebroussait d'horreur en face de ce retour de l'hiver.

Je promenais chaque soir dans les allées du jardin ma maussaderie et mes réflexions mélancoliques.

Tout au fond, une sorte de clôture séparait le jardin à la française du potager, que parcouraient de courtes allées droites, bordées de légumes. Un jour que j'errais ainsi, je vis s'avancer ma mère, sous une treille encore sans feuilles. Elle était tout en noir, comme d'habitude, et je fus frappé de son air préoccupé, de la gravité de sa physionomie. Elle leva les yeux sur moi, — des yeux si tristes, si visiblement avivés par les larmes que leur vue m'effraya et me fit presque mal.

Je remarquai qu'elle disait son chapelet.

Elle distingua sans doute sur mon visage un certain étonnement que cela me causait, car elle avait une extrême pudeur de ses sentiments pieux et s'enfermait pour accomplir ses dévotions.

— Tu vois, — me dit-elle, — je prie, car j'ai besoin d'être éclairée.

— Pourquoi ?

— Je ne peux te répondre, Raymond. Laisse-moi...

Elle retourna sur ses pas, et j'entendis le cliquetis régulier du chapelet qu'elle égrenait entre ses doigts.

Indécis, je gagnai les « fabriques ». Je montai jusqu'à la salle où nous avions eu, au clair de lune, Maurice et moi, une conversation si décisive. Des nuages de couleur chaudron boursouflaient leurs formes arrondies au-dessus du mont de Sainte-Victoire. A mes pieds, les arbres nus se détachaient. Quelques chauves-souris qui semblaient des pelotons de soie pas encore complètement dévidés roulaient en tournant au-dessus des toits rougeâtres, usés par le temps et par le soleil.

Les cloches sonnaient sur la ville : vieilles voix de toujours qui avaient bercé tant de sommeils et tant de consciences, et à ceux qui meurent comme à ceux qui veillent la nuit sans trouver le repos ouvrent au-delà de l'azur un royaume sans limites où la mort prend la figure de la paix. Vieilles voix douces, voix enchanteresses, que j' vais toujours entendues, elles planaient au-dessus de moi, et j'ignore pourquoi, de les entendre, je désespérais davantage ! Je songeais à ma mère qui priait, à Calixte, qui souffrait sans le dire, à moi qui aimais sans espoir. Et il me semblait que tout ce qui m'arriverait ensuite serait plus douloureux encore que l'idée déjà pénible que je m'en faisais.

Maurice rentra fort tard. Il semblait excédé. Dès le potage, il commença ses lamentations ; il déclara qu'il ne pouvait plus supporter Aix, que la vie qu'il y menait aurait usé n'importe quel artiste.

— Ah ! bien, — dit ma mère, — je croyais au contraire que vous aviez toutes les raisons du monde d'y être attaché.

Je tressaillis, tant cet accent sardonique et glacial me sem-

bla redoutable. Mais Maurice était si absorbé qu'il ne le remarqua même pas.

— C'est possible, mais je n'en puis plus. Je gâche ma vie ici, je perds mon talent. Je ne travaille même plus !

— A qui la faute?

— Pas à moi, bien sûr. Mais à l'ennui que je respire dans cette ville. Je suis fini si je ne m'en vais pas. J'ai reçu le prospectus d'une croisière scientifique en Égypte, je crois que je l'accompagnerai.

— Seul? — dit ma mère.

— Oui, oui, seul ! J'ai envie d'être seul. J'ai besoin de me reprendre, de réfléchir. Excusez-moi, Lucie, de vous parler de cette manière. Il n'y a rien dans ce que je dis que vous puissiez prendre pour vous. Vous n'ignorez pas que les neurasthéniques ont un besoin maladif de solitude. Je suis déjà plus qu'à moitié neurasthénique, et je le deviendrai tout à fait si je ne prends pas le large. Il faut que je parte !

Mais la magie des images, mais la magie du verbe agissait déjà sur lui. Maurice ne changeait point. Déjà il se représentait l'Égypte, déjà il voyait les salles, les hypogées, les Pyramides, le Sphinx et sa mémoire retentissait de mots sonores et ténébreux. Il suffisait de cette fumée pour dissiper son malaise, de ce rien pour consolider son incertitude. Il reprenait foi en la vie parce qu'il emplissait, non sa pensée, mais son oreille. Il ajoutait :

— Que de souvenirs à rapporter de là-bas ! Je manque de souvenirs ici, je m'appauvris. Mais là-bas, sous ce soleil, c'est une grande leçon que l'on puise. Quand on a vu les momies des plus grands rois, on vit dans un tel songe que plus rien de mesquin ne vous frappe. A mon retour, Aix me semblera tout différent !

Le miracle était accompli. Il fermait à demi les yeux. Tout le bénéfice du voyage, quatre ou cinq phrases le lui donnaient. Il avait oublié ma mère et Calixte, et moi-même et son ennui ! A l'Égypte il demandait son vertige, au déplacement sa vertu. Imaginatif impénitent, qu'il lui fallait peu pour partir ! Le moindre vent qui lui soufflait à l'esprit, et il mettait une flotte à la mer, la terre était parcourue, César distancé, Cléopâtre conquise !

Demain, de nouveau, sans plus penser à l'Égypte, il travaillerait en paix !

Sitôt le repas terminé, ma mère se leva :

— Maurice, — dit-elle, — voulez-vous monter maintenant? J'ai à vous parler ce soir.

Il avait l'habitude de fumer sa pipe, il la fuma jusqu'au bout. J'avais peu envie de parler, lui pas davantage. Sans doute, rêvait-il de l'Égypte. Et j'allai me coucher. Tandis que je procédais à ma toilette, j'entendis un bruit de voix. Mon cabinet n'était séparé de la chambre de ma mère que par un étroit boudoir.

J'entendis Maurice, il criait :

— Qui a pu vous dire cela?

Puis :

— C'est faux ! c'est faux !

Mais sa voix était violente, exaspérée. Et soudain, j'eus un grand froid au cœur : ma mère savait tout.

Comment avions-nous pu nous bercer si longtemps de l'espérance qu'elle l'ignorât toujours? Nous avions agi en enfants qui croient à une impunité indéfinie !

Maurice criait toujours !

— Vous me faites espionner ! C'est honteux ! Eh bien ! je partirai, je ne reviendrai jamais, jamais.

J'étais en proie à une angoisse sans nom. Mon cœur battait. A qui se donnait-il en cette minute suprême ! Écartelé entre ces êtres, il éprouvait chacun de leurs soubresauts, chacun de leurs frémissements. Quelle misère !

Hélas ! je ne pouvais rien pour eux ! je me couchai, mais comment dormir? Je me relevai, pris de fièvre, on criait toujours. Je n'entendais jamais la voix de ma mère, mais les cris furieux de Maurice, ses invectives. Je comprenais qu'exaspéré déjà par Calixte, il allait s'en prendre à ma mère de tout ce qui lui arrivait de pénible, faire retomber sur elle tout son ressentiment. Vingt fois, j'eus envie de courir à eux, de les supplier de se taire, de ne plus se faire mal ainsi. Vingt fois, je m'arrêtai. De quel droit allais-je m'interposer? Quel titre avais-je à me mêler à leur vie privée? Je me couchai, me relevai pour courir au cabinet de toilette. La scène affreuse dura deux heures. La dernière fois que je quittai mon lit, je n'entendis plus rien.

Jamais je n'avais ressenti comme cette nuit-là la misère du monde, l'impuissance des hommes à se rendre mutuellement heureux, ce don de se déchirer qu'ils possèdent et dont ils abusent. Et je criai comme Calixte l'avait crié un jour devant moi, je criai dans la nuit aveugle : « Pourquoi suis-je né ? Puisque ce n'est pas pour être heureux, ni pour empêcher d'être malheureux ceux qui sont le plus près de mon cœur ! »

Je dormis très mal. Dès l'aube, je me promenai dans le jardin. Le petit jour était violet et gris, une fumée montait au-dessus des arbres, qui prenait dans ses linéaments légers une lueur à moitié détruite et la voilait rêveusement.

J'attendis Maurice dans la salle à manger. Maman prenait dans sa chambre son premier déjeuner.

Enfin il parut : il avait les yeux enfoncés, la mine défaite et l'air fort attrapé.

— Eh bien? — lui dis-je, à peine entré.

— Eh bien ! quoi?

— J'ai entendu un grand bruit hier soir. Que s'est-il passé?

Mais Maurice beurrait une tartine de pain ; il étalait le beurre sur sa tranche avec une visible satisfaction.

La femme de chambre entra ; je ne poussai pas plus loin mon interrogation.

Nous déjeunâmes en silence, puis nous sortîmes.

— Eh bien ! — dit posément Maurice, — tu as, je pense, compris ce qui se passe : ta mère sait tout !

— Cela, je l'ai compris. Mais qu'a-t-elle dit? Parle ! Parle !

— Elle a dit... le diable sait quoi ! Tout ce qu'elle pouvait dire ! Que je suis un misérable, un menteur, enfin, n'est-ce pas? des injures... Elle me méprise, je l'ai trompée tout le temps, on ne se marie pas quand on est incapable d'assurer le bonheur d'une femme. Enfin tout ce qu'on dit en pareil cas !

— Et toi, qu'as-tu répondu? Tu n'as pas été trop dur, au moins.

Cordouan parut gêné :

— Hum! je ne sais trop. J'étais exaspéré. Je me suis défendu. J'ai peut-être laissé échapper quelques mots un peu vifs.

— Et comment a-t-elle su?

Maurice éclata :

— Ça, par exemple, je l'ignore ! Quelque punaise de sacristie, quelqu'une de ces espionnes bien pensantes dont elle fait sa société, puisqu'elle ne peut se décider à fréquenter personne de possible !

— Comment t'es-tu défendu?

— J'ai tout nié.

— Mais t'a-t-elle cru?

— Je crois bien que non. Je lui ai donné cependant ma parole d'honneur !

— Tu as eu le courage de lui donner ta parole d'honneur? Maurice !

— Dame, mon petit, il y a des circonstances où c'est encore ce qu'il y a de moins pénible à donner !

— Mais elle ne t'a pas cru?

— Non... Je ne crois pas, du moins. Elle sait que je vais souvent rue de l'Opéra et on lui a affirmé que Calixte a un amant et que c'est moi... Elle n'ignore d'ailleurs pas que tu es aussi un familier de l'hôtel de l'Estang-Parade, mais elle ne te croit pas au courant de ce qui s'est passé entre Calixte et moi.

— Mais comment tout cela a-t-il fini?

— Rien ne finit, Raymond ! Ta mère a exigé une rupture entre mademoiselle Aigrefeuille et moi, ou sinon, c'est elle qui s'en ira. Elle parle d'entrer dans une maison de retraite. Enfin, la dévotion l'égare. Je lui ai répondu que je ne l'empêcherai jamais d'agir selon son bon plaisir, mais qu'il m'était impossible de rompre avec une personne dont je ne suis pas l'amant.

— En réalité, que comptes-tu faire?

— Aller en Égypte !

— Sois sérieux, Maurice !

— Je ne l'ai jamais été davantage. Calixte se plaint amèrement que je ne l'aime pas et me fait scènes sur scènes, ta mère me soupçonne et ne me laissera pas une minute de repos. Je n'ai qu'une idée, moi : fuir, fuir, fuir ! J'en ai assez de tous ces ennuis ! Je voudrais vous planter là tous et aller demander au Sphinx la clef de l'univers !

— Il ne l'a pas! C'est celui de Thèbes qui l'avait. Celui-ci ne sait rien.

— Il ne connaît pas son bonheur ! Crois-tu que tout cela va pouvoir s'arranger?

— J'ai bien peur que non. Il faudrait que maman fût persuadée de l'innocence de tes rapports avec Calixte.

— Cela me semble vraiment difficile, — dit Maurice avec légèreté. — Écoute, mon vieux, toute cette histoire m'assomme décidément. Je vais aller passer quelques jours à Marseille chez monsieur Lavalduc qui m'invite depuis plusieurs mois. Tu diras à Calixte qu'un ami m'a appelé en toute hâte, tu diras à ta mère tout ce que tu voudras. Moi, je vais voir la mer. Cela me donnera de bonnes idées. Et puis Lavalduc a une très jolie femme. Cela me distraira un peu.

— Tu t'en vas comme ça! — fis-je, un peu révolté de son égoïsme.

— Oui, mon petit, je m'en vais. Moi, tu sais, toutes ces scènes me font mal... Et je n'ai pas une santé robuste !

Je le regardai, il venait de tremper un croissant dans son chocolat ; son aspect était merveilleux, il avait l'œil vif, le teint fleuri, mais les ressources de son égoïsme étaient infinies. Dès qu'une chose l'ennuyait, il la jugeait contraire à sa digestion ou à son équilibre, et sitôt qu'une question se faisait épineuse, il demandait du sucre et de l'eau de mélisse. Puis il disait avec soulagement :

— Je vais mieux, j'en avais vraiment besoin.

Je le lui rappelai, non sans malice :

— As-tu bu de l'eau de mélisse, cette nuit?

— Bien sûr ! — s'écria-t-il. — Sans quoi, eussé-je jamais pu dormir?

Dormir ! Il avait pu dormir après une scène aussi douloureuse! Je savais bien que, de toute la maison, lui seul en avait été capable!

(La fin prochainement.)

EDMOND JALOUX

ENZO VALENTINI

LETTRES D'UN VOLONTAIRE ITALIEN

(JUILLET-OCTOBRE 1915)

La correspondance d'Enzo Valentini (ou plutôt le nombre restreint de lettres dont j'ai fait choix dans le volume qui a paru après sa mort) reflète trop vivement sa jeune âme pour qu'il me soit nécessaire d'en faire ici un commentaire très détaillé.

Je fis la connaissance de ce jeune homme quelques jours après que l'Italie eut déclaré la guerre ; mais depuis plusieurs années déjà j'étais liée avec sa mère et sa famille. Un lien très doux, bien que triste, avait resserré notre amitié : la perte d'une amie chère, la poétesse Vittoria Aganoor, mariée à M. Guido Pompilj, qui habitait depuis plusieurs années à Pérouse et chez qui je faisais de fréquents séjours. Elle m'avait souvent menée chez son amie, la comtesse Luciana Faina, petite-fille de Lucien Bonaparte par sa mère [1]. La comtesse Faina et son mari avaient la joie de vivre entourés de plusieurs de leurs filles, mariées à Pérouse et de nombreux petits-enfants. L'un d'eux, Enzo, le fils cadet de la comtesse Valentini, exprima à ses parents son grand désir de partir comme volontaire. Son frère aîné, Antonio, était déjà soldat. Je venais d'arriver à Pérouse. J'allai voir la comtesse Valentini.

1. Lucien Bonaparte, prince de Canino, avait épousé en secondes noces Alexandrine de Beauchamps, parente de Lamartine. Une de leurs filles, Marie, mariée au comte Valentini de Canino, eut à son tour une fille, Lucienne, femme du comte Zeffirino Faina. Celui-ci fut un ardent patriote italien pendant la guerre de l'indépendance.

Depuis la mort d'un de ses fils, âgé de quatorze ans, son visage avait gardé une grave mélancolie ; je fus frappée par le calme avec lequel elle me dit en m'accueillant : « Voici mon second fils qui compte bientôt partir. Je ne crois pas avoir le droit de l'en empêcher. »

Au début du mois de novembre, j'appris qu'Enzo Valentini était mort au Marmolada, frappé d'une balle au cœur.

Quelques mois plus tard, sa mère m'envoya le petit recueil de ses lettres intitulé : *Journal de Guerre*[1]. Dans une préface, mise à ces lettres, M. Romeo Gallenga Stuart rend hommage à cette âme forte et pleine de délicatesse, et termine par ces mots : « Ceux qui méditeront ce bréviaire exquis de vaillance se sentiront devenir meilleurs et plus forts. »

A travers ses lettres, le jeune soldat nous apparaît sous différents aspects, souvent joyeux et enfantin, s'égayant avec toute l'ardeur de son âge avec des camarades ; mais une singulière maturité y domine. Les consolations qu'il adresse à celle qu'il a quittée, semblent d'un homme qui a l'expérience de la vie, tout en gardant la fraîcheur exquise d'un cœur tout neuf.

JEANNE BARRÈRE

15 juillet 1915.

Mammina bella,

Je t'écris dans le train, assis à la fenêtre, sur mon sac, en traversant la campagne toscane, doucement et petit à petit envahie par la grâce divine de la soirée du haut de la voûte céleste, vivante et sacrée comme la voûte d'une cathédrale. Je t'ai envoyé là-haut un bonjour hâtif d'Arezzo, tandis qu'on sonnait le rappel.

Ce matin, on nous a chargés de munitions et de provisions de bouche, puis en route pour la gare, à travers la ville pavoisée et noire de monde, sous une continuelle pluie de fleurs. Tous me saluaient, m'étreignaient et me couvraient de fleurs, les inconnus comme les amis et les connaissances, avec un élan affectueux qui m'a ému.

Quand je t'ai aperçue sur la loggia, debout près du drapeau, je te jure, Mammina, que j'ai senti mon cœur se gonfler de toutes les larmes que je n'avais pas versées. Je craignais que tu ne puisses pas me voir au milieu de la foule immense. Mais

1. *Lettere et Disegni*, par Enzo Valentini. Tipografia Donnini, Pérouse, 1916. Une seconde édition est publiée chez Paravia, à Rome, Turin et Milan.

ton cœur de mère a guidé ton regard et j'ai eu ainsi la joie de te contempler longtemps, tant que cela m'a été possible.

Je ne te dirai pas ce que j'ai éprouvé parce que j'ai senti ton cœur trop près du mien. Ils battaient à l'unisson et je ne puis trouver de mots pour exprimer ce que nous nous sommes dit dans l'infini et dans l'éternité. A la gare j'ai été l'objet d'une foule d'attentions de la part de tous. La crosse de mon fusil est couverte de signatures et de bons souhaits. Le major Amoretti m'a fait remettre le drapeau par mademoiselle Gavotti et m'a embrassé.

Nous sommes au complet dans notre compartiment et très gais, et à chaque gare, nous sommes l'objet de manifestations de sympathie. Le drapeau est à côté de moi. Je sens la présence de l'auguste symbole enveloppé dans une toile, comme on sent la divinité de l'hostie sous l'enveloppe du calice, et mon cœur est plein de fierté, de joie et d'amour pour cette Patrie dont tu étais la vivante image, debout sur la loggia, grande, pâle, les yeux secs.

Comme j'apprécie à présent ton courage ! Chaque kilomètre qui nous éloigne et m'emporte loin de toi, de papa et de mes frères, est semblable à un battement d'aile de mon âme vers la tienne.

Je traverse en ce moment un tunnel, et voici le soleil. Des ténèbres à la lumière ! Telle est la Vie et telle est la Mort ! Songes-y et ne pleure pas.

Embrasse papa, Carlo [1] et mes grands-parents et mes souvenirs à Toto [2] à qui j'écrirai. Un baiser pour toi et sois bénie de

Ton fils.

ENZO

P.-S. — Les volontaires te saluent.

18 juillet au matin.

Chère maman,

J'ai tant de choses à te dire qu'il vaut mieux commencer par le commencement. Depuis la lettre que j'ai fait mettre à la poste le 15, à Montevarchi, par l'entremise d'une demoi-

1. Son plus jeune frère.
2. Son frère aîné.

selle qui s'y est aimablement prêtée, tu n'as eu d'autres nouvelles que par quelques cartes envoyées des gares où j'ai passé. Je reprends mon récit à partir de ce moment. Arrivé la nuit à Pistoia, le train s'est arrêté et a fait des manœuvres jusqu'à l'aube. Pendant ce temps dans mon compartiment rempli d'hommes morts de fatigue et endormis dans les poses les plus abandonnées, à la faible lumière de deux chandelles, j'ai peu dormi ; mais je me suis amusé à regarder ceux qui dormaient, ceux qui s'éveillaient et ceux qui parlaient en dormant. Je pourrais te conter des anecdotes réjouissantes si j'en avais le temps.

La route de Pistoia à Bologne est enchanteresse, à travers la douce Toscane, sur les flancs boisés des montagnes parsemées de villas, de cyprès, de châtaigniers, de champs fertiles baignés par la brume azurée dans la lumière de l'aube matinale. A Bologne, longue halte très ennuyeuse. La route de Bologne à Padoue est aussi très belle ; la plaine se déroule à l'infini, avec ses vignes, ses interminables rangées d'arbres, ses étendues de chanvre, ses larges talus d'herbe qu'entrecoupent les champs et les peupliers clairsemés qui se perdent dans le lointain bleu de l'horizon que ne borde pas même une colline ; les étangs mélancoliques où fleurissent les nénuphars, et les saules gris dont les racines baignent dans l'eau verte et algueuse des fossés.

Ferrare, sombre sous le soleil de midi et le Pô blond qui roule dans ses flots paresseux l'herbe et la terre que le dégel a ravies aux flancs des Alpes lointaines. Tout passe rapidement, tandis que le train court, tout passe et s'évanouit dans l'heure ensoleillée et se perd dans la lumière d'azur de l'horizon lointain.

A chaque grande gare, des bandes de jeunes filles assiègent le train, offrant du vin, des cigares, des cartes postales, de l'eau minérale et des remèdes, avec un élan admirable. Le service de la Croix-Rouge est parfaitement organisé partout. A Monte Belluno, on commence à sentir l'atmosphère de la guerre comme on sent l'oppression avant l'orage à l'ombre d'un nuage.

Un train plein de blessés et de malades passe. Ils sont couchés sur des lits de camp ; les blessés sont aux fenêtres ;

c'est un train-ambulance de l'Ordre de Malte ; sur les portières, près de la croix sanglante brille la croix hérissée de huit pointes. Vers le soir, nous nous sommes avancés vers les Alpes qui s'élèvent toutes bleues devant nous ; j'ai presque dormi, je me réveille à Belluno, j'ai mon sac sur les épaules, il est cinq heures et demie du matin et je me dirige vers les grandes Alpes avec ma compagnie.

Je suis heureux, heureux, sous mon fardeau écrasant. Couronnée de nuages lumineux, gris comme le fer, blonds comme le miel, la montagne qui surgit dans le ciel avec ses bois de sapins et ses cascades, remplit mon âme de joie, et tu sais que quand l'âme est en joie, elle communique sa force aux membres fatigués.

Je me trouve maintenant à vingt-huit kilomètres de Belluno, toujours au milieu des montagnes, toujours le long du C... impétueux qui roule sans trêve dans ses flots limpides les troncs d'arbres coupés et les emporte de la forêt où ils ont vécu et où ils sont morts, vers la vallée...

Nous avons marché jusqu'à sept heures du soir, faisant de temps en temps des haltes pour nous rafraîchir avec l'eau pure de la montagne. « *Laudato sie, mio Signore, per suor Acqua.* » (Soit loué, Seigneur, pour notre sœur l'Eau.) Jamais je n'avais aussi bien compris la louange franciscaine.

Tout le long de la route on rencontre des automobiles, des camions, des motocyclettes, des bicyclettes, des chariots tirés par des mulets, seuls ou formant un long cortège, allant, venant, roulant et tapageurs, éveillant les échos solitaires de la montagne et remplissant de vie la vallée à travers laquelle serpente la route.

J'ai mangé et dormi dans une jolie cabane de montagne avec Betti, Caccia et Cacciamani ; et ce matin je me suis réveillé tout dispos et je suis sorti. Le petit village blanc repose parmi les prés et les bois verdoyants illuminés par le soleil et dominés par les calmes cimes couronnées de nuages et tachées de neige. Quelle paix dans cette guerre ! Combien les Alpes éternelles sont indifférentes à nos luttes ! Mammina bella, sois tranquille et ne me plains pas, si je n'étais pas si loin de toi, je serais heureux !

19 juillet 1915. 9 heures du matin.

Durant une halte dans un délicieux pays. Dans une demi-heure je me remettrai en marche pour me rendre sur un point où j'aurai peut-être le plaisir d'entendre le canon. Hourra ! Mes chefs sont d'une bonté extraordinaire pour moi. La montagne est toujours plus belle à mesure que nous avançons. Souviens-toi : *Ultra et ultra !*

Un baiser de ton fils.

21 juillet.

Ma chère maman,

La journée d'hier a été très fatigante et très mouvementée ainsi que je te l'ai écrit rapidement hier et elle mérite de t'être racontée avec quelques détails.

Je me suis éveillé avec l'aube sous ma tente après une nuit très froide. J'ai fait une petite promenade sur le pré humide de rosée, à travers le bois de sapins qui s'étend au pied de la montagne illuminée par le soleil et se dressant hors de l'ombre dans laquelle est plongée la vallée, puis je suis revenu au camp où je me suis réchauffé à un falot. Vers six heures le colonel et un capitaine à cheval sont arrivés. Nous étions en rang, moi en tête avec le drapeau. Le capitaine, droit en selle, a commencé à faire l'appel d'une voix métallique et a indiqué à chacun sa compagnie. C'était une cérémonie un peu triste parce que pour chacun, ce capitaine personnifiait le Destin inflexible et tous redoutaient l'ordre verbal. Puis les compagnies ainsi formées se sont mises en marche les unes après les autres, vers la montagne, accompagnées par un sergent. Une marche très fatigante, toujours en montant, nous a conduits à travers de magnifiques bois de sapins, à des prés fleuris et nous sommes arrivés au Quartier Général composé de trois ou quatre cabanes en bois (Suisse ou Norvège?). Là, j'ai remis au colonel le drapeau que j'avais toujours porté sur mon épaule depuis Belluno. De là, nous avons commencé une très longue ascension qui s'est terminée au haut d'une montagne de deux mille cinq cents mètres d'où l'on voit les tranchées ennemies à moins de cent mètres de distance.

Pendant la montée qui s'est faite à travers des pâturages en

pente presque verticale, beaucoup de shrapnells autrichiens qui de la gorge au mont que nous escaladions traversaient la vallée en sifflant au-dessus de nos têtes, pleuvaient sur nous et éclataient en bas dans l'autre vallée du côté du Quartier Général.

Je mentirais si je te disais que j'en ai été très impressionné. Je suis prêt à tout et rien ne m'étonne. Quand je suis arrivé au camp de la 5e compagnie, j'étais si las que je n'aurais pas été capable de faire un pas. J'ai trouvé ici Sante-Biribicchi qui est cuisinier et Bondi. Tous deux m'ont fait fête. Le sous-lieutenant Fagiuoli, le lieutenant Pascucci et le colonel Ferrari m'ont appelé successivement et m'ont comblé de bontés. Tandis que je mangeais mon dîner (excellent), j'ai reçu l'ordre de charger mon sac et d'aller rejoindre la 8e compagnie où j'ai été transféré. Sans me le faire dire deux fois, je me suis précipité en courant vers le camp de la 8e compagnie qui se trouve presque sur les cimes de la montagne, plus bas que celui de la 5e. Je me suis présenté dans la cabane des officiers qu'habitent le capitaine Colagé, Sante Garibaldi et Lellé [1]. J'ai d'abord rencontré Colagé, puis Lellé ; ils m'ont fait entrer dans la cabane, m'ont donné à boire et à manger et m'ont comblé de bontés. Vers le soir, j'ai planté ma tente avec Betti et deux autres bons garçons.

Au coucher du soleil, les Autrichiens ont lancé quelques grenades et quelques shrapnells du côté de la sentinelle du passage, sans aucun résultat, sauf le bruit et la distraction qu'ils nous ont procurée en tirant ainsi au hasard ; s'ils savaient le sort de leurs grenades, ils s'abstiendraient de tirer. Cette nuit j'ai très bien dormi et je n'ai pas eu froid du tout. Grâce à tes chers soins, je suis le soldat le mieux équipé de l'univers. Pourrais-tu m'envoyer aussi un bon béret bien chaud pour le brave Betti dont la tête chauve a besoin d'un couvre-chef? Caccia est avec la 6e compagnie près de la mienne. Nous nous rendons souvent visite. Si je voulais te décrire la beauté de la montagne fleurie que j'habite, je commencerais, mais je ne sais pas où je m'arrêterais. La beauté majestueuse du glacier suffit pour imposer silence à ma plume loquace.

Mille baisers de ton fils soldat.

1. Son cousin Lelio Torelli, prisonnier en Autriche depuis un an.

22 juillet 1915.

Si tu voyais les fleurs merveilleuses qui poussent dans ces prés ! Les orchidées, les anémones, les saxifrages jaunes, les gentianes d'azur et les campanules violettes, les immortelles, les myosotis, les pensées jaunes, les muguets cachent l'herbe sous leurs corolles. Les rochers couverts de mousse sont couronnés de massifs de rhododendrons épais et touffus, chargés de touffes de fleurs du plus beau rose qu'on puisse voir. J'en cueille des brassées et j'en garnis l'intérieur de ma tente. Si je pouvais, je voudrais t'en envoyer, car peu de plantes de serre peuvent rivaliser de grâce avec les rhododendrons de nos Alpes. Si c'est possible, envoie-moi un carnet, je voudrais prendre des notes et sécher des fleurs des Alpes. Aujourd'hui j'ai travaillé pendant une heure à creuser avec mon pic dans les flancs de la montagne l'emplacement de la baraque où bientôt nous serons très bien. Les grenades autrichiennes continuent à pleuvoir sur le col sans résultat. Aujourd'hui un de nos canons a ouvert le feu contre le poste d'observation autrichien ; chaque détonation résonne dans la montagne et dans le glacier comme un orgue à mille voix.

Ton fils t'embrasse et te prie de le bénir.

23 juillet.

Cette nuit j'ai monté la garde au col. Je me suis rendu à neuf heures au poste de garde avec ma compagnie et j'ai dormi dans la caverne d'un rocher gigantesque jusqu'au moment de mon tour. J'ai passé ces deux heures avec un camarade sous un petit abri couvert de terre gazonnée, la baïonnette prête, les yeux toujours fixés sur le col qui s'étendait à ma droite. Dans le silence de la nuit on n'entendait que la chute de l'eau, ou plutôt de la neige fondue qui se précipite dans la vallée en formant un petit lac. L'aube est venue. Les étoiles qui brillaient comme des diamants au-dessus du mystère infini de la montagne silencieuse ont disparu dans la lumière sans que ma première veillée fut troublée par aucune alarme, sauf par quelques coups de fusils au loin.

Un baiser.

Depuis la pluie d'hier, le temps s'est complètement remis et l'air est très doux. Cette nuit, j'ai monté la garde sur la côte de la montagne de dix heures et demie à minuit et demie et je n'ai pas eu froid du tout ; le court été de la montagne a commencé, c'est une saison merveilleuse qui a toute la douceur et la mélancolie de notre septembre, tempérée par je ne sais quelle noblesse et fierté qui se dégage des lignes tourmentées des montagnes qui dessinent dans le ciel l'image de la Pensée éternelle.

25 juillet.

Journée merveilleuse, pure et calme. Aucun coup ennemi ; peut-être la dignité sobre de notre canon leur a imposé silence. Profitant de ce moment de calme, quelques oiseaux aux longues ailes mouchetées de gris, le ventre blanc, la poitrine rayée d'une bande noire se sont mis à voler agilement le long des flancs de la montagne en rasant les prés ; c'est un spectacle très beau et très intéressant.

Vers le soir, je suis allé dans la baraque des autres officiers de service et le capitaine Colagé m'a donné l'hospitalité. Nous avons bu de l'Astï spumante, puis un soldat est venu chanter des « canzonette ». Comme tu vois, la vie est très gaie ici.

Minuit. L'éveil.

Je me suis levé tout de suite de ma couchette, j'ai pris mon sac et mon manteau, mon fusil et ma baïonnette. Dans un coin de la baraque, à la lueur rouge et vacillante d'une bougie, d'autres soldats en font autant. Ce sont ceux qui ont été choisis comme moi pour aller cette nuit en reconnaissance avec le lieutenant Torelli, qui ne tarde pas à paraître. La patrouille est formée : huit soldats, le sergent-major et le lieutenant, tous armés de fusils et de baïonnettes, s'enveloppant dans leurs manteaux et silencieux. Nous nous dirigeons en file indienne vers la montagne, vers le poste de garde que j'ai déjà occupé. Un brouillard très épais couvre les cimes, s'étend le long des flancs de la montagne et stationne dans la vallée. Mais au ciel lointain, la lune invisible éclaire la brume et la pénètre de sa

lumière, de sorte que la nuit n'est pas noire. Tenant nos fusils, nous poursuivons notre route dans le défilé en restant toujours dans le haut de la vallée et prenant en travers l'immense talus d'herbe qui disparaît à nos pieds et au-dessus de nous, recouvert par le brouillard. Tous nos sens en éveil sont tendus vers la nuit silencieuse; les arbres et les rochers prennent des formes humaines qu'ils perdent aussitôt; on sent vivre et veiller dans la nuit noire une puissance hostile. Les tranchées ennemies sont à présent tout près en avant, mais pas un bruit, pas une lueur ne révèlent leur présence. Il n'est pas prudent de continuer par ce brouillard et Lellé se décide à descendre dans la vallée et à y faire une reconnaissance. Nous dégringolons une immense pente qui se perd dans le brouillard autour de nous et qui est si escarpée que pour ne pas rouler sur l'herbe humide, il faut nous servir de nos baïonnettes comme d'une pique ; en les enfonçant dans le sol à chaque pas, nous évitons une chute périlleuse. Arrivés au bout du village qui s'étend tout en longueur entre les deux montagnes, nous passons près d'un amoncellement de débris de ce qui fut un poste d'observation que notre artillerie a réduit à cet état. L'un de nous a le toupet de prendre une porte parmi ces débris et de la charger sur ses épaules. Après quoi nous retournons au camp, côtoyant le petit lac que le brouillard fait paraître immense. Cette première aventure de guerre m'a beaucoup amusé. Arrivés à la baraque, nous avons déposé la porte volée, nous avons changé d'habits et nous avons été nous coucher (trois heures). Je suis enthousiasmé de cette reconnaissance. On vit! Adieu, chère petite maman, embrasse Carlo et papa qui, mieux que toi, comprendra ma satisfaction et mon contentement

30 juillet.

La nuit du 27, de onze heures à trois heures, je suis sorti avec la patrouille, pas en service d'avant-garde, mais seulement pour stationner sur un point éloigné et y rester toute la nuit en sentinelle. En effet, après avoir dépassé beaucoup notre *reticolato* [1] le plus lointain, nous nous sommes assis sur l'herbe

1. Fil de fer barbelé.

en face des positions ennemies et nous y sommes restés veillant jusqu'à trois heures du matin. Les prés qui se détachent sombres et immenses sur le ciel pâle, voilé de brume au clair de lune, descendent en serpentant vers la vallée, au fond de laquelle on entend la chute continuelle de la cascade. Dans la vallée, les nuages pâles et taciturnes passent, tantôt épais, tantôt plus rares, tantôt sombres, tantôt illuminés par la lune qui se montre à travers avec sa lumière verdâtre.

De temps en temps, noire, immense, solennelle dans le ciel serein, couronné d'étoiles semblables à des diamants, la montagne apparaît à travers les traînées de nuées déchirées, puis elle est immédiatement voilée par d'autres nuages; ainsi dans notre conscience obscurcie par le doute, quelquefois l'idée paraît, nous exhortant et nous consolant.

25 juillet.

Après le premier déjeuner, Betti (qui est mon compagnon inséparable) et moi nous sommes allés laver notre linge. La journée est splendide, ensoleillée, chaude comme une journée d'avril.

Un frémissement de vie plus intense passe dans le vent et effleure les prés sur lesquels vole un essaim de tout petits papillons des Alpes, vifs avec je ne sais quoi de nerveux et de fébrile dans leur vol et dans la manière dont ils boivent dans le calice des fleurs; ils semblent craindre de ne pouvoir se rassasier avant que le brouillard qui monte des vallées n'envahisse les pentes. Le ruisseau court en chantant entre le pré et les bosquets et la montagne sereine et majestueuse veille sur cet essaim de petites vies qui toutes brillent sur le même fond obscur et mystérieux qu'elle domine. Tout en faisant ma lessive, ma pensée s'élève vers Dieu. Vers le soir la brume s'est élevée dans la vallée et il s'est engagé entre notre artillerie et l'artillerie ennemie une vive lutte. Les shrapnells ennemis ont éclaté tout près, mais nos tentes sont bien protégées par les rochers et nous pouvons impunément manger des chocolats pendant la canonnade.

29 juillet. Ciel gris.

Aujourd'hui il a plu. J'ai passé la journée sous la tente, au sec avec mes amis, entre autres Caccia qui est venu me trouver et t'a écrit une carte.

Ciel doré.

Vers le soir, les nuages sombres se déchirent à l'occident au-dessus de la grisaille terne des rochers. Peu à peu la montagne se couvre d'or et de teintes cuivrées et flamboie comme un brasier à travers l'ombre qui plane sur la vallée, seule contre le ciel pâle couleur d'opale. Le glacier brille sur l'arête rouge de la montagne, sillonné de légères ombres d'un bleu très doux ; autour de la cime, un nuage couleur de safran erre mollement. Enfin tout le panorama de cimes lointaines s'incendie, s'embrase, se dore, se couvre de teintes cuivrées sur l'immense étendue des collines couvertes de bois. Puis, tandis que le soleil disparaît, quelques traînées de gris se répandent sur le ciel embrasé, elles deviennent plus épaisses et finissent par gagner toutes les côtes et toutes les cimes. La roche flamboie encore comme une rose de fer sur le ciel terne, puis se voile de gris.

Ciel azur.

Alors la couleur de la nuit commence à se répandre dans le ciel violet qui perd ses teintes roses et devient de plus en plus bleu jusqu'à l'apparition des étoiles, jusqu'au lever de la lune ; et de la vallée l'azur monte des prés d'émeraude vers les rochers gris, jusqu'à ce que l'immense panorama de montagnes détache contre les étoiles qui brillent au ciel d'outre-mer ses massifs de lapis-lazuli, ses glaciers de nacre et ses nuages d'opale.

La vallée d'émeraude repose calme et froide, azurée sous la lumière fixe de la pleine lune. Ceci pour te donner une faible idée de la couleur sur la montagne.

6 août.

Je reçois aujourd'hui ta lettre du 2. Quand tu as beaucoup à faire, je te prie de ne pas te préoccuper pour m'écrire. Tes

occupations si utiles te dispensent de le faire et si quelquefois le signe extérieur de ton affection, la lettre, me manque, malgré tout, quand le canon se tait, je sens ta pensée constante comme une invisible présence spirituelle qui vient à moi ; je ne sais si c'est à travers l'espace ou à travers l'âme. Tous ceux qui ont eu le bonheur de te connaître se souviennent de toi avec une affection respectueuse, comme il est dû à ta bonté. Cela aussi est une des joies que je te dois.

8 août.

L'idée de relire un jour avec toi mes lettres et les tiennes et d'en faire réciproquement le commentaire oral m'est très précieuse, ce sera une joie très douce. A présent, le soleil de l'âme (voilà déjà plusieurs jours que nous l'avons et j'espère que d'autres les suivront) ne brille plus seul au ciel des Alpes ; la journée est longue et tiède, la nuit n'est pas froide et le ciel nocturne est d'une sérénité un peu transparente qu'on ne peut voir en plaine, parce que l'air est trop épais. Ici, il est si léger qu'il est presque immatériel ; peut-être est-ce pour cela que les rêves vivent avec tant d'intensité à ces hauteurs. Peut-être là-haut, l'âme respire aussi. L'été de la montagne est à son point culminant.

9 août.

Ce matin, pour la première fois depuis que je suis ici, un ciel très pur absolument sans nuages ; tous les volontaires, armés, par compagnie, sont allés au Quartier Général du régiment prêter serment solennel. C'était un moment inoubliable, plein de poésie et de vie, que j'essaierai de peindre par quelques traits rapides. Dans la verte vallée, semée de groupes de sapins postés en ligne par deux rangées le long du torrent qui faisait entendre dans le grand silence sa chanson éternelle, nous avons longtemps attendu. Je sentais derrière moi notre Mère, la terre, vivre d'une vie intense, et en elle toutes les mères, et surtout la mienne, toi en présence de l'auguste montagne que j'avais derrière moi, sereine dans la lumière radieuse du soleil ; jamais comme aujourd'hui, la terre ne s'est révélée

à moi aussi nettement comme une Mère immortelle et jamais la montagne ne m'était apparue aussi sacrée.

Nous avons juré avec joie et foi, au son de la marche royale, en présence des forces calmes de notre terre, devant le drapeau glorieux et déchiré de notre régiment et sous la bénédiction du soleil. Quand la musique s'arrêtait, on entendait la voix du torrent voisin et du canon lointain. Tu comprendras qu'avec un ensemble pareil la cérémonie a été très émouvante et imposante. Comme je te l'ai dit, je ne puis te dire ce que j'ai éprouvé. J'ai seulement voulu te donner quelques détails.

19 août.

Chère maman,

Cette nuit j'étais de garde avec Zaganelli; nous nous sommes avancés dans le passage jusqu'au delà des maisons démolies où je suis allé avec Lellé pendant la première nuit de garde; nous nous sommes arrêtés là, attentifs au plus léger bruit. Aucune alarme n'est venue interrompre notre attente sous le ciel lumineux sillonné d'étoiles filantes et vers le matin, nous sommes rentrés au camp. Je n'ai presque plus rien à te dire. La saison a changé et de temps en temps il pleuvote ou il tombe un peu de brume, lente et rare. Quand le ciel est clair, une douceur de septembre, faite d'atmosphère légère et de silence lumineux, envahit le fond encore vert de la vallée; la voix des oiseaux dispersés accompagne ce silence sans le troubler, comme lorsque dans nos campagnes, envahie par la langueur de l'été mourant passe la joyeuse chanson des oiseaux migrateurs. Sur ces rochers le bécasseau se pavane, faisant briller de temps en temps la blancheur de sa queue, et le rossignol des murailles, follement joyeux vient voltiger, levant et baissant son éventail de rubis et gonflant avec orgueil sa gorge noire et luisante comme du charbon. De temps à autre de grandes bandes de corneilles au vol agile, couleur d'ébène, brillantes comme des corbeaux mais se distinguant d'eux par leur bec d'ivoire blanc, descendent en tournoyant sur les débris d'os sous les cuisines, au flanc de la montagne. Et parfois, semblable à une fusée agile, lancée par une main invisible, le martinet des Alpes traverse rapidement l'air du soir.

Rarement et timidement à cause de l'altitude à laquelle elle n'est pas accoutumée, l'hirondelle nous apporte la grâce familière de son vol et de ses trilles, puis retourne dans la vallée. Le merle se souvient des vignes riantes sur les collines lointaines, et le pinson des montagnes aux ailes blanches représente brillamment ici sa modeste famille. Lis ces notes à papa et dis-lui qu'en chassant le porc autrichien, je désire le sanglier de la Maremme (bon sang ne peut mentir) et que je sens naître en moi la vocation du chasseur.

21 août.

Chaque jour qui passe me persuade que la guerre ne consiste pas seulement à tirer des coups de fusil et que le courage éphémère et impulsif de l'attaque ne suffit pas, mais qu'il faut encore avoir l'autre courage qui nous coûte plus, parce que nous avons le temps d'y penser : le courage quotidien de supporter la fatigue et les incommodités avec calme.

27 août.

Ce matin j'ai monté la garde et j'ai tiré sur un Allemand qui portait un sac de pain et qui s'est immédiatement caché derrière un rocher pour ne plus en sortir. Vers le soir, spectacle grandiose et très amusant. J'ai assisté à un duel d'artillerie engagé entre nos canons et une batterie ennemie placée sur la côte d'une montagne où sont creusées les tranchées. Nos grenades, admirablement placées, ont fait taire deux canons et bouleversé une tranchée en envoyant une grêle épaisse et continuelle de projectiles et en soulevant des nuages de fumée, de terre et de débris de rochers. On aurait dit un volcan subitement en éruption qui lançait sur la montagne ses vapeurs et ses pierres.

1er septembre.

Journée délicieuse hier. Parti de là-haut le matin à sept heures et demie, je suis revenu dans ma tente à dix heures du soir. En descendant de la montagne jusqu'à la Malga (où

j'ai campé, tu t'en souviens, le jour où je suis arrivé), j'ai revu les belles forêts qui m'avaient allégé le sac et facilité la montée. La lumière matinale triomphait dans le ciel clair, les prés d'une splendeur d'émeraude brillaient doucement, parsemés par la flamme rose des colchiques d'automne qui reportaient mon âme à Laviano et à notre doux mois de septembre. J'ai vu le cimetière avec ses croix et ses couronnes flétries, plongé dans la grande lumière, silencieux et austère, fleuri de colchiques roses parmi les grands sapins qui élèvent au-dessus de la montagne leurs branches légères, pareilles à des arabesques de lumière sombre ! J'ai revu la gorge sauvage de Sottoguda où le fleuve frais et limpide, bleu dans l'ombre, irisé au soleil, s'enfonce en serpentant bruyamment parmi les pierres couvertes de mousse odorante, enfermé dans les murailles sublimes que les bois couronnent de verdure. C'est un spectacle féerique.

J'ai revu Sottoguda avec son campanile noir, avec ses toits en écorce de bois brillant comme l'antimoine ; j'ai revu la vallée calme et les bois profonds, le fleuve parmi les cailloux lumineux, les champs blonds, les femmes courbées qui fauchent, les chiens, les hirondelles et les enfants, pâles et blonds, jouant ou couchés sur les prés. Et au milieu de ces calmes images de paix, le va-et-vient guerrier des munitions, les camions, les mulets, les soldats de toute espèce, les canons, les chariots qui vont, viennent, s'arrêtent avec un désordre apparent et un ordre parfait. Puis, sur la route de Rocca Piettore, nous nous sommes enfoncés dans les bois profonds où le soleil et l'ombre brodent avec de l'or et de l'azur parmi les sapins verts. Arrivés à Caprile, nous avons été trouver le capitaine Colagé et la rencontre a été très tendre. C'est un cœur d'or ! Nous avons déjeuné à l'osteria sous la cheminée où flambait un bon feu ; au fond (si tu avais pu voir comme elle était jolie!), une longue et étroite fenêtre fleurie de géraniums et d'œillets donnait sur un des prés verdoyants. Vers la fin du déjeuner, l'aubergiste (les yeux lui sortaient de la tête d'épouvante) est venu nous supplier de nous sauver parce que les grenades pleuvaient sur le village. Riant de lui et de sa terreur, nous sommes sortis pour boire et manger sur la piazza avec le « fiasco » et les fruits. Des femmes pas-

saient en courant avec leurs hottes caractéristiques, pleines d'ustensiles qu'elles voulaient mettre en sûreté, ainsi que des hommes effrayés et des enfants à demi hébétés, tandis que sur les toits en bois les balles imitaient la grêle et quelques shrapnells éclataient dans le ciel pur. Nous ne nous en sommes pas émus, mais la canonnade avait fait perdre la tête aux bons Caprilesi, si bien que l'aubergiste ne nous a pas même fait payer dans sa hâte de nous renvoyer. Une grenade a fait explosion dans le parc des mulets et en a blessé plusieurs gravement. L'un d'eux a la joue fracassée et ruisselante et un regard si désespéré que pour cela seulement je déteste toute la race maudite des Autrichiens.

Nous sommes revenus au pas, chargés de provisions et toujours plus heureux. A la Malga les gardes nous ont invités à dîner sur l'herbe, tandis que le cercle des monts s'allumait des feux rosés dans l'opale azurée de la soirée. Il n'y a pas de gens plus simples et meilleurs que ces rudes soldats des Alpes. La montagne imprègne leur âme de son austère sérénité qui se répand en bonté délicate. Figure-toi que l'un d'eux, au nom de notre amitié qui date de ce soir, m'a donné un bouquet d'étoiles des Alpes fraîches, d'une richesse incroyable. C'est un maréchal-ferrant vénitien. Un autre, un caporal-major de Montepulciano, qui a tué un alpin autrichien et l'a porté sur ses épaules jusqu'au camp, m'a fait cadeau de la plume de faisan qui garnissait le chapeau du mort. C'est un très beau souvenir de guerre. Au coucher du soleil, tandis que les feux s'allument dans le vaste ciel d'azur près des baraques en bois, nous nous remettons en chemin et nous arrivons à dix heures à notre tente, morts de fatigue et heureux, et convaincus que la vie est belle !

3 septembre.

J'ai construit une baraque de planches avec mes camarades ; c'est un travail varié et intéressant, mais un peu long et fatigant. La raison de cette installation improvisée est qu'hier il a commencé à neiger tout à coup. Tu peux croire que la tente sous la neige n'est pas une habitation très confortable. Il a neigé longtemps et beaucoup, et vers le soir, la montagne était toute blanche.

6 septembre.

Aujourd'hui, journée assez calme quoique froide et la neige est toute fondue sur les prés des montagnes ; seule sur les rochers, une fine arabesque de dentelle blanche se détache encore sur la grisaille. La nuit, on est bien ici, car la baraque est commode et bien close.

Notre vie s'est modifiée depuis la chute de la première neige. Les tentes ont disparu, les baraques sont construites ; notre camp ressemble à un paisible village de montagne, et les soldats, à des montagnards que le froid fait rester dans leurs cabanes. Le soir, quand les étoiles paraissent et que la montagne se dresse toute blanche au milieu du grand silence du ciel mystérieux, une multitude de petits feux rouges s'allument : nous chauffons nos mains, nos souliers et nos cœurs en même temps que nos croûtes de pain. C'est l'heure des bavardages. On échange des visites d'une baraque à l'autre et on veille jusqu'à la nuit, comme nos paysans pendant les nuits d'hiver. Les uns jouent aux cartes (nous avons des jeux de cartes primitifs dessinés au crayon copiatif et découpés dans le carton de vieilles boîtes) ; d'autres écrivent leurs lettres à leurs parents ou à leur « ragazza [1] » ; il y en a qui racontent des histoires auprès du feu et d'autres qui se chauffent en silence en regardant la flamme et en l'attisant de temps en temps avec un geste paresseux d'animal heureux ! « Loué sois-tu, Seigneur, pour notre frère le feu ! » Le feu est notre compagnie, souvenir vivant des foyers lointains, symbole de toutes nos affections, image de notre sacrifice. Il est tout pour nous. J'ai trouvé un excellent compagnon, le frère de celui qui t'a une fois apporté une lettre de moi, Domenico Capalbi, un jeune homme de Piombino, très sympathique, gai et optimiste comme moi. Nous échangeons des visites de ma baraque à la sienne, et à la lumière de la chandelle nous passons de longues heures à d'agréables causeries. Tu le vois, cette nouvelle vie d'hiver a son agrément et n'a d'autre inconvénient que le froid.

1. Leur fiancée.

8 septembre.

Comme tu vois, je t'écris avec de l'encre violette comme à la maison, dans un confortable petit hôtel de montagne ; l'encre est un agrément que je me suis procuré en diluant mes crayons copiatifs dans l'eau ; la plume que m'a donnée un camarade est attachée à une baguette rustique en genièvre, que j'ai taillée moi-même ; la table sur laquelle j'écris est une console faite également par moi, très large et commode; mais ce qui vaut mieux et ce qui est plus utile que tout cela (c'est aussi le travail de cette matinée laborieuse), c'est le plancher en bois de sapin odorant qui nous élève de plusieurs centimètres au-dessus de la terre humide sur laquelle nous dormions jusqu'ici. Tous ces travaux nous ont fatigués et nous ont pris du temps; mais à présent, on est vraiment bien dans notre maisonnette en bois et nous sommes tout à fait chez nous. Le bon Capalbi est toujours un visiteur plus assidu, et le soir nous brûlons nos bougies très tard pendant que nous bavardons comme des chasseurs de la Maremme, autour du feu des bivouacs. Dans l'obscurité de la porte ouverte par laquelle pénètre l'air frais de la nuit calme, animée par les récits de Piombinate, et par mes souvenirs, la Maremme désolée s'étend jusqu'à l'horizon lointain traversée par les chevaux ardents et invisibles que la tramontane arrête dans la plaine; et dans la petite cabane on parle de chasse, de tombeaux anciens, de trésors cachés et les heures s'envolent les unes après les autres, et le sommeil ne vient que tard et il est tenace et profond jusqu'à l'aube, ou même après.

10 septembre.

Je rentre à ma baraque après une promenade que j'ai faite seul avec le major Lorenzini, un très bon ami, le fusil sur l'épaule, à la chasse des Autrichiens. Nous sommes partis vers deux heures et nous avons marché tranquillement dans le beau sentier de montagne tracé pendant nos nuits laborieuses et dans les prés accidentés en face du petit lac d'azur qui se trouve en face des glaciers d'argent.

Le bonheur de pouvoir aller ainsi en plein jour nous promener en dehors du camp est si grand qu'il me semble être chez nous, chassant à la campagne, plutôt qu'à la guerre ; le soleil est tiède et la joie folle des rossignols de muraille égaye la mélancolie des prés jaunis par l'automne.

Nous nous plaçons dans la tranchée la plus avancée : à nos pieds, dans la vallée profonde, comme un triste ossuaire, les ruines du refuge bombardé blanchissent. Le sergent-major commence à inspecter la montagne et surtout l'observatoire autrichien. Nous ne tardons pas à découvrir un ruban blanc parmi les sapins, peut-être le tracé d'une route que l'on construit, et le long de ce ruban, des soldats qui travaillent. Nous ouvrons le feu. Après les avoir un peu ennuyés nous rentrons tranquillement comme des chasseurs qui ont déniché une compagnie de perdrix. Et maintenant, j'entends les canons tirer en chœur. Pauvres Autrichiens du ruban blanc !

Depuis quelques jours je lis sans cesse *la Sagesse et la Destinée* que je viens de recevoir. C'est un de ces livres qui laissent leur empreinte au lecteur; tu ne peux te figurer à quel point cette lecture console, et que de raisons d'aimer, d'espérer, de croire, d'admirer et d'être bon elle suggère à l'âme. C'est une ronde continuelle, un cercle continuel de ces douces idées harmonieuses que seule la prose exquise et chantante de Maeterlinck sait tirer de l'obscurité où elles dorment au fond de nos âmes, sans pouvoir s'en échapper, étouffées par notre matérialité. Si je le peux, je t'enverrai le volume quand je l'aurai achevé, car ton âme, mieux que la mienne, est digne de sentir la beauté et la grandeur des idées développées dans ce livre ; ton âme, plus libre et plus pure que la mienne, par la vertu vivifiante du sacrifice.

Embrasse papa et mes frères et bénis le fils qui ne t'oublie pas un instant.

13 septembre.

L'hiver est heureusement en retard. Aujourd'hui, la journée est délicieuse et tout est si plein de lumière que la montagne et les nuages dans le soir, le rayon du soleil et l'aile du faucon paraissent des objets différents d'une même essence

divine, lumière et sérénité. Et hier, c'était ainsi. Le brouillard ne forme plus que quelques flocons qui errent avec le mouvement lent et ondoyant des méduses dans l'air harmonieux ; ils s'arrêtent comme des auréoles sur les rochers, glissant en silence sur la splendeur immaculée des glaciers, et remontent le long d'un talus gazonné, puis s'évanouissent dans la vallée profonde. La nuit est calme et sereine, moins froide que le jour, parce que pendant la journée le vent souffle. Ce n'est plus une peine ou un devoir pénible de monter la garde, car la beauté silencieuse de la montagne à la lueur des étoiles suffit à occuper l'esprit pendant tout le temps qu'on passe à veiller.

Je m'aperçois que j'aime la montagne de plus en plus. C'est un charme plus lent que celui qui se dégage de la mer, mais plus profond et plus durable.

20 septembre.

Je t'ai envoyé un petit croquis d'une des chaînes les plus belles et les plus gigantesques des Dolomites, le Monte Civetta. Ce modeste dessin te donnera peut-être une idée de leur caractère imposant ; il représente les rochers éclairés par le soleil quand leur beauté et leur violence se révèlent le mieux. Le matin, au contraire, les rochers semblent moins sévères et prennent des teintes douces et veloutées quand le soleil se lève, parfois rosé, dans la brume bleue, semblable à une énorme hostie surmontant un autel. Le soir, les rochers semblent s'évanouir, disparaissant graduellement dans le ciel violacé, comme de grandes rosaces immatérielles ; et pendant les nuits de clair de lune, ils ont quelque chose d'austère et de paisible comme un bloc de lapis-lazuli plongé dans le ciel vert sombre où languissent les étoiles dans la douceur de l'automne. Les heures qui s'écoulent, les nuages, les brumes revêtent la montagne d'une beauté nouvelle, si bien que même les plus grossiers de nos bons soldats paysans s'arrêtent quelquefois un moment pour regarder ; ce n'est qu'un moment, mais cela suffit pour prouver que l'âme n'oublie pas sa noblesse céleste, même quand elle est emprisonnée dans une rude écorce. Les journées se succèdent, calmes et sereines sans jamais être troublées ; on dirait que l'automne ne finira plus jamais.

Les nuits sont infiniment solennelles et divines, surtout à présent que la lune les enveloppe d'un charme très doux. Il y a des heures de la journée où toutes les choses sont si pénétrées de lumière, où règne un silence si profond, qu'on dirait que la lumière se tait et que le silence brille dans l'harmonie universelle.

Il y a deux mois aujourd'hui que je suis arrivé ici, mort de fatigue et enivré par la beauté. Il me semble que c'était hier. En faisant mon examen de conscience, je vois que je n'ai rien perdu, sauf quelques misères et quelques lâchetés, et que j'ai acquis d'incomparables trésors de pensée. Si la guerre n'a servi qu'à me faire sentir combien je t'aimais sans le savoir, j'ai des raisons de la bénir et de la remercier.

7 octobre.

Je reviens ce matin à huit heures et demie d'une longue course, pleine d'incidents, que nous avons commencée hier. Je suis parti vers huit heures avec un caporal et Capalbi, envoyé à Rocca Piettore pour faire des achats. Nous avons marché à travers la neige, où nous avons trouvé les traces récentes du passage du lièvre des Alpes (peut-être ai-je passé près de cette belle bête, blanche sur la blanche neige, sans la voir) jusque vers le Quartier Général. A mesure que nous descendions, l'air devenait plus doux, et l'épaisseur de la neige diminuait jusqu'à ce que nous ayons atteint un endroit où des touffes d'herbe se dressaient parmi la neige ; et enfin nous sommes arrivés au Quartier Général, où il n'y avait plus trace de neige.

Ici, dans l'air très doux, les sapins revêtent les buttes de leur verdure sombre et les mélèzes élèvent leurs rameaux légers et triomphants que l'automne colore d'ocre d'or. Plus loin, on traverse la gorge sauvage que je t'ai déjà décrite, on arrive à Sottoguda et on continue par Rocca Piettore.

Dans ce petit pays je me suis amusé à passer en revue une des collections les plus comiques, les plus variées de gamins qu'on puisse voir : les minois les plus malins et les plus futés du monde, coiffés de bérets que les soldats avaient retirés. A partir de Rocca Piettore, nous sommes entrés dans des bois merveilleux où la route construite par nos soldats (un pro-

dige d'audace et de patience) s'étend en longs festons comme à regret de quitter de si beaux lieux, et nous sommes arrivés à Ronc, un petit hameau niché sur la cime, surmonté d'une grande tour de rochers à laquelle la pourpre et l'or des bois de frênes donnent une beauté mélancolique. A Ronc, nous avons été surpris par la pluie, mais nous étions presque contents, parce que sur notre âpre cime, qui n'est pas moins chère à notre cœur, il ne pleut jamais.

De Ronc nous sommes allés à travers les mélèzes dorés vers Malghe Laste, où le caporal devait aller voir un parent, et le long de la route, nous avons admiré le Col di Lana avec nos tranchées qui s'échelonnent partout et ont presque atteint le sommet de la montagne. La route commence à Malghe Laste à travers des montagnes tout à fait inconnues. On marche on marche à travers les bois de plus en plus rares, les prés de plus en plus escarpés, et les champs de neige toujours plus vastes, vers un lieu de destination toujours plus éloigné, tandis que la journée passe lentement et que le brouillard devient graduellement plus épais. Nous ne rencontrons âme qui vive, il pleut et il neige, mes pieds me font mal, et nous ne sommes pas encore stimulés par l'approche des lieux familiers. A un moment donné, nous entrons dans une boue épaisse qui recouvre entièrement nos chaussures, et la lumière disparaît de plus en plus dans la mélancolie de la soirée brumeuse.

Nous entrons dans la neige intacte, la soirée avance et il neige toujours plus fort. A partir de ce moment, nous commençons à errer longtemps dans la neige immaculée qui ne permet même pas de soupçonner où nous nous trouvons ni où nous allons. La faim, le froid, la fatigue nous découragent. Le caporal jure, Capalbi grogne, je marche en silence, aussi vite que je peux, parce que sans savoir pourquoi, je suis sûr que nous ne sommes plus loin d'une de nos positions et que nous ne sommes pas perdus.

En effet, au moment où Capalbi découragé se jette dans la neige, nous apercevons une lueur à travers le brouillard et l'ombre d'un rocher qui sort de la neige : le Monte Padon.

Nous faisons appel à toute notre énergie, nous arrivons. C'est une baraque de l'artillerie. Nous mangeons du pain et du fromage. Il est sept heures du soir.

A la Forcella Padon commencent nos campements ; nous décidons de les atteindre sans connaître la route. Mais la neige tombe toujours plus abondante et il n'y a plus de trace de sentier.

Après avoir vainement tenté de continuer, en enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, nous nous sommes décidés à passer la nuit sur la montagne et nous somme retournés sur nos pas. Le capitaine d'artillerie nous a fait accompagner jusqu'aux baraques de l'infanterie qui monte la garde sur ce sommet. C'est une grande bâtisse en bois où brûle un feu dans un bidon vide d'essence. Nous avons été reçus charitablement et puis nous avons pu nous sécher auprès du feu. Puis, nous nous sommes enveloppés dans les couvertures que nos hôtes nous ont aimablement prêtées, dans un coin près du feu, et nous avons attendu le jour, moitié dormant, moitié veillant.

Quand nous nous sommes remis en route, le soleil rouge qui perçait les nuages de l'autre côté du Pelmo, colorait la neige d'un or rosé et nos ombres légères étaient vertes du vert tendre des eaux d'un lac paisible.

Au bout de deux heures de marche dans la neige, me voici de retour dans ma chère petite baraque et je te raconte mon aventure de haute montagne qui par bonheur s'est bien passée.

Fragment d'une lettre du 8 octobre.

La vie s'éclaire et nous sourit, l'âme est heureuse et les images sombres dont sa terreur et sa faiblesse avaient fait des forces menaçantes et hostiles, descendent de leur trône d'ombre et disparaissent, cédant la place usurpée à la vérité ; et le mystère enveloppe l'horizon mais n'obscurcit pas le ciel.

Ainsi que je te l'ai écrit, la force que donnent de semblables pensées à l'âme est très grande et mon âme n'est jamais seule, mais entourée d'une troupe d'anges purs et fidèles créés par sa force et sa lumière, dans l'ombre qui m'entoure.

16 octobre.

Chère mammina,

Depuis trois jours je ne recevais plus rien de toi : j'ai été heureux de tes lettres du 11 et du 12. L'aventure du 6 a certai-

nement été fatigante et aurait pu devenir dangereuse ; mais puisqu'elle s'est si bien terminée, elle reste gravée dans mon souvenir avec des images belles et variées.

J'ai vu aujourd'hui les trous faits par les obus autrichiens qui sont tombés l'autre jour. Ce sont des cratères de quatre mètres de diamètre et de deux mètres de profondeur. Ce calibre est de 240, non de 210 comme je te l'ai écrit en me trompant. Autour du trou la terre est brûlée et couverte de débris d'acier et de pierres, de terre retournée, de terrain arraché qui témoigent dans leur immobilité silencieuse du formidable choc. Aujourd'hui, la journée est splendide. Depuis hier, l'azur avait commencé à sourire dans le ciel nuageux et vers le soir une folle brise s'est élevée soudain et a couvert la Civetta de nuages floconneux, laissant le ciel à découvert. Quand la lune a argenté le glacier, il n'y avait plus de trace de nuages dans le ciel sombre. Vers l'aube, en montant la garde, j'ai vu une innombrable multitude d'étoiles brillant au ciel. Il a gelé cette nuit ; je voudrais si cela était possible qu'il gelât toujours, si le ciel pouvait être aussi pur qu'aujourd'hui où dans la lumière infinie il n'y a d'autre ombre que le spectre immobile du glacier ; mais c'est une ombre lumineuse.

21 octobre.

Je suis dans les tranchées depuis la nuit du 17. Je ne suis pas en danger et je vais très bien. Les vêtements de laine que tu m'as envoyés me protègent contre le froid, notre ennemi le plus implacable, et tes lettres qui me parviennent jusqu'ici me donnent tous les jours un accès de joie qui suffit à mon bonheur de fantassin.

Sois toujours bénie ! ENZO

On trouva sur le corps du jeune héros les notes suivantes prises à la hâte pendant les six derniers jours de combats et destinées à de nouvelles lettres pour sa mère.

Le 17 au soir. — Ordre de nous tenir prêts.

Le 18 au matin, deux heures. — Réveil. Déjeuner. Calme. Nous sommes dans les tranchées. Attente inutile. L'aube. Journée calme. Fusillades. Retour. Dîner. Retour aux tranchées à dix heures.

Le 19 au matin. — Sommeil agité. Nous changeons nos positions. Je suis de garde jusqu'à cinq heures. (L'attaque du Sasso. Les échecs. La tristesse.) Heure du courrier. Travail aux tranchées. Feu.

Le 20. — Le brouillard ; la bruine. Le *rifugio* (refuge). Venezia. Calme. Température froide. Ennui. Nouvelles incertaines. L'attente de la nuit et l'attente du jour.

Le 21. — On est rasséréné. Fusillade et canonnade. Nuit calme.

Le 22 à quatre heures. — Nous sommes dans les tranchées près du Sasso de Mezzodi. Caractère imposant de la neige au clair de lune. Les glaciers. Gaîté dans les tranchées.

On trouva aussi ce testament :

Le 27 juin 1915, avant de partir pour le front, je laisse à ma mère, le jour de ma mort corporelle [1], mes dernières volontés.

Mammina mia,

Dans quelques jours, je partirai pour le front. Je veux écrire pour toi cet adieu que tu ne liras que si je meurs. Il est aussi pour papa, pour mes frères et pour tous ceux qui m'ont aimé. Puisque pendant ma vie, mon cœur t'a toujours donné ce qu'il possédait de meilleur, par amour et par reconnaissance, je veux te laisser mes dernières volontés.

Premièrement. — Tu sais que trois choses surtout m'ont procuré de la joie pendant ma vie : la poésie, l'art et la science.

Dans sa solitude active, mon âme a cherché sa voie dans la nature et dans l'art. Je veux que tes mains fidèles gardent quelques souvenirs, quelques traces de ces aspirations ; quelques preuves matérielles de ce que fut mon âme pendant

1. Cette expression « mort corporelle » employée par le jeune Enzo est un souvenir du Cantique de saint François d'Assise, qui saluait toutes les manifestations de la nature, les éléments et les oiseaux du nom de « frère » ou de « sœur ». Dans quelques-unes des lettres, le « Frère le Feu », ou « Sœur l'Eau » ont déjà été nommés, mais cette forme de fraternité gracieuse et naïve qui recherche les êtres vivants et la vie sous tous ses aspects pour s'adresser enfin à notre « Sœur la Mort », libératrice et symbole de nos souffrances et de notre faiblesse terrestre, est particulièrement touchante prononcée par le jeune homme, à la veille de son départ ; car même avant de voir le danger de près, il voulut, avec une sérénité au-dessus de son âge, tendre la main à la mort et à l'immortalité.

qu'elle était prisonnière de mon corps. Voici donc la liste des objets que je te laisse :

1° Tous les livres que j'ai aimés ; ceux qui donnent à nos cœurs l'harmonie, ceux qui font chercher notre esprit ou qui révèlent l'univers à notre âme.

2° Ma collection d'insectes qui m'a procuré tant de joie pure. Soigne-la bien pour que les mites ne la détruisent pas ; les mites seraient pour elle ce que le ver est pour le corps humain : la fin. Je te laisse aussi mon catalogue sans lequel la collection n'aurait pas tout son prix.

3° Mes esquisses, mes dessins, mes aquarelles, mes pastels et mes petits tableaux à l'huile, ainsi que mes eaux-fortes et les plaques qui m'ont servi ; et aussi les eaux-fortes et les dessins originaux faits par d'autres artistes que je possède. Souviens-toi que l'art a été une de mes plus grandes joies.

4° Tous les bibelots qui sont dans ma chambre et dans mes tiroirs ; mes coupe-papiers, mes liseuses, mes vases de fleurs et mes classeurs, ainsi que les étoffes qui recouvraient mes meubles et mes vêtements ; enfin tout ce qui m'a appartenu et les petits ustensiles du métier, mon microscope, mes couleurs, mon petit filet et mes petites pinces. Je voudrais que tu transportes toutes ces choses à Laviano et que tu les arranges selon ton goût.

Ensuite. — Beaucoup de personnes m'ont aimé. Tu donneras à chacune d'elles un petit objet en souvenir de moi, parmi ceux qui te sont le moins précieux. Mes amis aussi doivent garder quelque chose de leur ami, disparu pour s'élever toujours comme la flamme au-dessus des nuages (*et ultra*, tu te souviens de ma devise?) vers le soleil jusqu'à l'Infini qui est à tous. J'ajoute donc ici une liste de noms.

Enfin, si tu le peux, tâche de ne pas trop me pleurer. Si je ne reviens pas, songe que je ne meurs pas. Le corps, ce qu'il y a de moindre en nous, souffre, s'épuise et meurt, mais non pas moi. L'âme est immortelle ; je viens de Dieu et je dois retourner vers lui ; j'ai été créé pour la joie et je retournerai à la béatitude éternelle à travers la joie qui fait partie de toutes les douleurs. Si pendant quelque temps, mon âme est restée prisonnière de mon corps, je n'en suis pas moins immor-

tel. Ma mort est une délivrance, c'est le commencement de la vraie vie et le retour à l'infini. Ne me pleure donc pas. En pensant à la beauté immortelle des idées auxquelles mon âme a voulu sacrifier mon corps, tu ne pleureras pas. Et si ton tendre cœur de mère se plaint malgré tout, laisse couler tes larmes : elles seront sacrées. Que Dieu les recueille, elles seront les étoiles de la couronne.

Sois forte, Mammina; de l'au-delà, ton fils te dit adieu ainsi qu'à papa, à mes frères et à tous ceux qui m'ont aimé ; ton fils qui a donné son corps pour combattre ceux qui veulent étouffer la lumière.

ENZO

27 juin 1915.

Il tomba à l'assaut du Sasso de Mezzodi. Un lieutenant du 51e fit à sa mère le récit de ses derniers instants.

« ... On nous avait vus, raconte le lieutenant Mayo, et nous nous couchâmes par terre. Je rejoignis avec le sergent Guaticchi une partie de tranchée de seconde ligne sous laquelle nous nous trouvions. Valentini et les autres s'avancèrent vers le côté extérieur. Le canon lança deux shrapnells devant la tranchée, l'un à droite, l'autre à gauche. J'étais étendu, le visage contre un talus. « Mayo ! Mayo ! appelait-on, si nous nous montrons, ils tireront encore. Mayo ! Mayo ! » Je glisse par terre. Valentini était assis, blessé à la poitrine.

» Nous défaisons sa chemise. Il ne criait pas, il gémissait doucement : « C'est fini ! » Presque brusquement, je l'encourageais, mais je voyais que tout en m'écoutant, il sentait que sa blessure était grave. Le lieutenant avait appelé un soldat.

» On décide de l'emporter sur une couverture. Péniblement, nous descendons la pente, traînant la couverture par terre, puis nous continuons plus lentement jusqu'au poste de l'ambulance. Plusieurs soldats de Pérouse viennent nous aider et nous relayer. Il se plaint toujours doucement et nous dit qu'il est blessé aux reins aussi. Nous le disposons à terre sur une civière, à un endroit situé parmi de grands rochers devant une grotte, sous la voûte sombre du ciel étoilé. Il a un peu d'oppression. Il demande à boire et après avoir bu, il s'assoupit doucement. Un soldat, qui a une balle dans la jambe se plaint. Dans la grotte, il y a deux officiers morts et deux ou trois blessés. On l'emporte dans la salle de pansement, et je ne devais plus le revoir.

» On m'a raconté qu'après avoir été pansé et transporté sur sa civière depuis l'emplacement des baraques de la 6e compagnie jusqu'à mi-côte du Mesola, du côté de son petit lac aimé, il a passé comme en un rêve de l'abattement à la mort.

» Je crois que, bien que se sachant plus gravement blessé que nous l'avions supposé, il ne croyait pas mourir.

» Et il est toujours vivant pour nous, dans la gloire de sa jeunesse, là-haut dans les Alpes, agitant en courant son béret fleuri de l'edelweiss et criant : « *Savoia!* »

» Et il vous attend là, dans ces Alpes, Madame, pour vous donner ce baiser, le dernier qu'il ait eu ce jour-là sur les lèvres pour vous. »

(TRADUCTION PAR JEANNE BARRÈRE)

LETTRES INÉDITES

DE

CHARLES BAUDELAIRE[1]

25 décembre 1857, jour de Noël.

Ma chère mère, je vais ce soir ou cette nuit (hélas! si j'en ai le temps) vous écrire une longue lettre et vous expédier un paquet préparé pour vous depuis longtemps. Je dis : *si j'en ai le temps*, car je suis tombé depuis *plusieurs mois* dans une de ces affreuses langueurs qui interrompent tout ; ma table est depuis le commencement du mois chargée d'épreuves auxquelles je n'avais pas le courage de mettre la main, et il vient toujours un moment où il faut, avec une grande douleur, sortir de ces abîmes d'indolence.

Ces maudites fêtes ont le privilège de nous rappeler cruellement la fuite du temps, et comme il est mal rempli, et comme il est plein de douleurs ! Je vous expliquerai ce soir comment j'ai été conduit, après avoir pris la résolution de m'occuper sans cesse de vous, à fermer brusquement toute confidence,

1. Œuvres posthumes. — Voir la *Revue de Paris* du 15 août et du 1er septembre 1917.

et si je ne suis pas tout à fait compris, au moins avouerez-vous que j'étais en quelque sorte excusable.

La solitude, sans affections et sans travail, est certainement quelque chose d'horrible, mais je suis sûr, car vous avez plus de courage que moi, que vous supportez la vôtre mieux que je ne supporte la mienne. Je suis dans un état assez pitoyable d'esprit et de corps, à ce point que j'envie le sort de tout le monde.

Le paquet que je vous réservais est composé d'abord de quelques articles de moi qui ont paru dans la seconde partie de l'année (j'ai encore été appelé au parquet, et j'ai failli être poursuivi pour l'article sur *Madame Bovary*, livre poursuivi mais acquitté), ensuite de quelques-uns des articles publiés à propos des *Fleurs du mal* ; par ces *quelques-uns* (car il y en a tant qu'à la fin, fatigué autant des éloges que des injures stupides, je ne daignais plus les lire), vous pourrez juger de l'éclat sinistre qu'a jeté le livre où j'ai voulu mettre quelques-unes de mes colères et de mes mélancolies. Enfin du *livre lui-même* que vous avez si singulièrement repoussé, quand vous avez jugé bon de joindre vos reproches aux outrages dont j'étais accablé de tous les côtés.

J'aurais voulu, pour la Noël, vous offrir le troisième volume d'*Edgar Poë* ; mais, comme je viens de vous l'avouer, les épreuves traînent sur une table depuis un mois, sans que je puisse secouer ma douloureuse lâcheté.

Cet exemplaire des *Fleurs* est le mien ; je vous le dois, puisque j'ai donné le vôtre à M. Fould ; c'étaient les deux derniers sur papier de Hollande. Je saurai m'en procurer un vulgaire. Je frissonne de paresse en pensant qu'il faudra, pour que ce livre puisse se vendre légalement, le réimprimer tout entier, et composer six poèmes nouveaux pour remplacer les six condamnés.

J'expédierai donc, avec une lettre plus détaillée, les paquets ce soir ou demain matin au plus tard.

Je vous embrasse et je vous supplie d'être désormais pleine d'indulgence ; car j'en ai, je vous le jure, le plus grand besoin. Si jamais homme fut malade, sans que cela puisse concerner la médecine, c'est bien moi.

CHARLES

30 décembre 1857.

Certainement j'ai beaucoup à me plaindre de moi-même, et je suis tout étonné et charmé de cet état. Ai-je besoin d'un déplacement, je n'en sais rien. Est-ce le physique malade qui diminue l'esprit et la volonté, ou est-ce la lâcheté spirituelle qui me fatigue le corps, je n'en sais rien. Mais ce que je sens, c'est un immense découragement, une sensation d'isolement, insupportable, une peur perpétuelle d'un malheur vague, une défiance complète de mes forces, une absence totale de désirs, une impossibilité de trouver un amusement quelconque. Le succès bizarre de mon livre, et les haines qu'il a soulevées m'ont intéressé un peu de temps, et puis après je suis retombé. Vous voyez, ma chère mère, que voilà une situation d'esprit passablement grave pour un homme dont la profession est de produire et d'habiller des fictions. Je me demande sans cesse : A quoi bon ceci? A quoi bon cela? C'est là le véritable esprit du spleen. — Sans doute, en me rappelant que j'ai dejà subi des états analogues, et que je me suis relevé, je serais porté à ne pas trop m'alarmer ; mais aussi je ne me rappelle pas être tombé jamais si bas, et m'être traîné si longtemps dans l'ennui. Ajoutez à cela le désespoir permanent de ma pauvreté, des tiraillements, et les interruptions de travail causées par les vieilles dettes (*soyez tranquille, ceci n'est pas un appel alarmant à votre faiblesse. Il n'est pas encore temps, pour* PLUSIEURS RAISONS, dont la principale est cette faiblesse et cette paresse que j'avoue moi-même), le contraste offensant, répugnant de mon honorabilité spirituelle avec cette vie précaire et misérable, et enfin, pour tout dire, de singuliers étouffements et des troubles d'intestins et d'estomac qui durent depuis un mois. Tout ce que je mange m'étouffe et me donne la colique. Si le moral peut guérir le physique, un violent travail continu me guérira, mais il faut vouloir avec une volonté affaiblie. — Cercle vicieux.

En supposant que tout janvier bien employé me suffise à finir tout ce qui ne peut se finir qu'à Paris, et que j'aille en février travailler auprès de vous à des choses nouvelles, pourrais-je trouver, sinon à Honfleur, du moins au Havre, un professeur d'escrime?

En me remettant aux armes, je satisferai à la nécessité d'exercices physiques. Et puis aussi trouverais-je, non pas à Honfleur mais au Havre, une maison de bains où l'on puisse prendre des douches et des affusions froides?

Je vais vous dire d'une manière très abrégée ce qui m'a empêché, non pas d'aller vous trouver là-bas (je ne le pouvais pas), mais de vous répondre. Je craignais à la fois de vous affliger, et de n'être pas compris. Le lendemain de la mort de mon beau-père, vous me disiez que je vous déshonorais, et vous me défendiez (avant que j'eusse songé à vous faire une demande à ce sujet) de jamais projeter de vivre auprès de vous. Puis vous me contraigniez à faire d'humiliantes avances d'amitié à M. Emon. Rendez-moi cette justice, ma chère mère, que j'ai supporté cela avec l'humilité et la douceur que me commandait votre lamentable situation. — Mais, plus tard, quand après m'avoir écrit des lettres où il n'y avait que gronderie et amertume, après m'avoir reproché ce maudit livre qui, après tout, n'est qu'une œuvre d'art, fort défendable, vous m'avez invité à vous venir voir, en me faisant comprendre que l'absence de M. Emon me permettait le séjour de Honfleur, comme si *M. Emon avait qualité pour me fermer ou pour m'ouvrir la porte de ma mère*, enfin en me recommandant soigneusement de ne pas faire de dettes à Honfleur, — alors, ma foi, j'ai été si dérouté, si étonné qu'il est présumable que je serais devenu injuste. — Voyez quelle trace durable cette lettre a laissée dans ma mémoire. Je ne savais que résoudre ni que répondre ; je suis entré, après l'avoir lue, dans une agitation inexprimable, et enfin, au bout d'une quinzaine, ne sachant quel parti prendre, je résolus de n'en pas prendre du tout.

Je crois vraiment, ma chère mère, que vous n'avez jamais connu mon insupportable sensibilité.

Nous sommes actuellement bien seuls et bien faibles, car je crois que mon frère ne peut compter pour rien, si nous essayions une bonne fois d'être heureux l'un pour l'autre?

J'ai une petite chose désagréable à vous apprendre, et je vous l'aurais volontiers cachée, si elle n'était pas l'indice que d'autres erreurs semblables ont pu être commises. Sans doute l'honneur en revient à M. Emon. Il y a quelques mois, j'ai

découvert chez un marchand du passage des Panoramas un tableau de mon père (une figure nue, une femme couchée voyant deux figures nues en rêve). Je n'avais pas du tout d'argent, pas même pour donner des arrhes, et le torrent insupportable des futilités journalières m'a depuis fait négliger cela. Croyez-vous que plusieurs bévues de ce genre aient été commises? Mon père était un détestable artiste ; mais toutes ces vieilleries-là ont une valeur morale.

Adieu, ma chère mère, dites-moi ce que vous augurez de votre santé, si ce séjour là-bas vous convient, et que vous vous considérez comme intéressée à vivre longtemps pour moi.

Je vous embrasse, et je me figure que vous m'embrassez.

CHARLES

Lundi, 11 janvier 1858.

Ma chère mère, vous avez deviné, je suis criblé d'affaires et d'ennuis. Je ne vous en parle jamais, parce que cela vous affligerait inutilement.

De plus, et comme pour augmenter mes embarras, je ne peux plus marcher qu'avec la plus grande difficulté, j'ai la jambe droite enflée, non flexible et prise d'une douleur des plus singulières ; les uns disent que c'est une crampe, les autres une névralgie.

Je vous remercie beaucoup de vos recettes pharmaceutiques : je les ai soigneusement mises de côté, et je m'en servirai. Du reste, l'estomac, pour le présent, va mieux, grâce à l'éther, et les coliques sont supprimées par l'opium. Mais l'opium a de terribles inconvénients.

Aller là-bas tout de suite, dites-vous? Mais vous ne songez pas à tous les manuscrits que j'ai à finir auparavant, et à tout ce que j'ai à payer. Il y a d'ailleurs, comme je vous l'ai dit, des manuscrits qui ne peuvent pas être terminés là-bas. Si je vous donnais les explications là-dessus, ce serait excessivement long et inutile.

J'ai, je vous le répète, la très ferme résolution d'aller m'installer à Honfleur ; j'ai l'espérance que ce sera dans le commencement de février. Dès la fin de janvier je commencerai

à vous expédier un à un des paquets et des caisses contenant mes petites affaires.

Il faut que je gagne beaucoup d'argent pour me délivrer de Paris. Vous ne sauriez croire ce que je paye d'intérêts, de frais d'huissier, etc. Je n'ai pas le courage, je n'ai pas le génie de Balzac, et j'ai tous les embarras qui l'ont rendu si malheureux.

Je ne paierai que l'indispensable, et au dernier moment je compte que le directeur de la *Gaîté* me fera prêter une somme de mille ou de quinze cents francs, sur mon drame commencé. Elle servira à résoudre les dernières questions.

J'ai fait part à quelques amis du projet que j'ai de m'installer à Honfleur. Tout le monde me dit que c'est un trait de génie. En effet, par ce moyen, suppression de l'agitation et des courses stériles, et enfin cette solitude que j'aime tant. De plus, je dois espérer que si je gagne à Paris, au milieu des tourments sans nombre et sans nom, cinq ou six mille francs en travaillant très peu, j'en gagnerai beaucoup plus dans de bonnes conditions de tranquillité.

Restent encore deux questions assez difficiles à résoudre. Il me faudra venir fréquemment à Paris, voir des directeurs de journaux, de revues et de théâtres, régler une foule de petites affaires ; forte dépense, fréquemment répétée, et je crois malheureusement que les administrations de chemins de fer sont extrêmement chiches de cartes de faveur.

Secondement, je vous causerai au moins une dépense, celle de la table, et il faudra que nous réglions cette indemnité.

Vous n'avez donc pas remarqué qu'il y avait dans les *Fleurs du mal* deux pièces vous concernant, ou du moins allusionnelles à des détails intimes de notre ancienne vie, de cette époque de veuvage qui m'a laissé de singuliers et tristes souvenirs — l'une. *Je n'ai pas oublié voisine de la ville* (Neuilly), et l'autre qui suit : *La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse* (Mariette)? J'ai laissé ces pièces sans titres et sans indications claires, parce que j'ai horreur de prostituer les choses intimes de famille.

Je gribouille affreusement. J'ai écrit sans y voir.

A bientôt.

CHARLES

Vendredi, 19 février 1858.

Chère mère, tu m'as écrit une lettre bien charmante (la seule de ce ton depuis bien des années) il y a déjà vingt jours, et je ne t'ai pas encore répondu. Tu as dû être bien douloureusement étonnée. Pour moi, quand j'ai lu cette lettre, j'ai compris que j'étais encore aimé, plus que je ne l'avais cru, et que bien des choses pouvaient être réparées, et que bien du bonheur était encore permis.

Dans les différentes manières dont tu as sans doute cherché à expliquer mon silence, tu as peut-être manqué d'indulgence. La vérité est que cette lettre si parfaitement bonne et maternelle m'a fait presque du mal. J'ai souffert en voyant combien tu me désirais sincèrement près de toi, et en pensant que j'allais être obligé de t'affliger, puisque je n'étais pas encore prêt.

D'abord, je n'ose pas quitter Paris en laissant derrière moi un livre en train. Tu connais l'effroyable soin que je mets à toutes choses. Je serais inquiet et j'aurais raison de l'être. (Le livre a huit feuilles, j'en suis à la cinquième, et le reste, en travaillant vivement, peut être fait dans dix jours.)

Ensuite pense donc à l'horrible existence que je mène, et qui me laisse si peu de temps pour le travail, à la multiplicité de questions à résoudre avant mon départ (ainsi au commencement du mois, il m'a fallu prendre six jours à me cacher, de peur d'être arrêté. Or j'avais laissé mes livres et les manuscrits en train chez moi. Ceci n'est qu'un des mille détails de ma vie).

Avoir le bonheur à deux pas, presque sous la main, et ne pas pouvoir s'en emparer ! Et savoir que non seulement on va être heureux, mais qu'encore on va porter le bonheur à quelqu'un à qui on le doit !

Ajoute encore à cette souffrance celle-ci que peut-être tu ne comprendras pas : quand les nerfs d'un homme sont très affaiblis par une foule d'inquiétudes et de souffrances, le diable, en dépit de toutes les résolutions, se glisse tous les matins dans son cerveau sous la forme de cette pensée. Pourquoi ne pas me reposer une journée dans l'oubli de toutes choses? Je ferai cette nuit, et d'un seul coup, toutes les

choses urgentes. Et puis la nuit arrive, l'esprit est épouvanté par la multitude des choses arriérées ; une tristesse écrasante amène l'impuissance, et le lendemain la même comédie se joue de bonne foi, avec la même confiance et la même conscience...

Vendredi, 5 mars 1858.

Ma chère mère, je te demande pardon de te parler brièvement et catégoriquement. Je sors de chez M. Jaquotot, et ma lettre actuelle peut être considérée comme l'abrégé de ma conversation avec lui.

M. Jaquotot m'a fait plusieurs questions intéressantes :

— Comment avez-vous vécu depuis quatorze ans?

— J'ai vécu de l'argent que me devait Ancelle, et, dans de grands embarras, des permissions que me donnait ma mère de dépasser le chiffre du revenu, générosité qui d'ailleurs ne servait à rien, vu la manière dont l'argent m'était donné ; — depuis quelques années seulement j'ai pu augmenter mon revenu par mon travail.

— Combien devez-vous?

— Au moins trente mille francs.

— Au moment de la réunion de famille, combien deviez-vous?

— Quinze ou vingt mille francs.

— Puisque vos dettes sont de deux natures, pourquoi les dettes faites avant la réunion de famille n'ont-elles pas été payées, et pourquoi, pour compenser cette perte, Ancelle n'a-t-il pas fait fructifier le reliquat de votre fortune?

— Je n'en sais rien ; j'ai trop accusé Ancelle, je ne veux plus l'accuser. D'ailleurs, je n'ai jamais accusé que son esprit.

— Avez-vous quelquefois pensé à la nécessité de convoquer un nouveau conseil de famille, et d'intercéder pour obtenir un autre conseil?

— Oui. J'en ai moi-même menacé quelquefois Ancelle ; mais mon indolence et l'horreur des affaires ont pris le dessus. D'ailleurs, *pour le moment présent*, et c'est l'avis de ma mère comme le mien, je dois . . . . . .

. . . . . .

tout faire pour éviter ce conflit.

13 juin 1858.

Mais, chère petite mère, vous êtes folle ; c'est moi qui ai quarante mille excuses à vous faire pour ma bizarre conduite, que moi seul, je puis comprendre, et mille remerciements pour votre indulgence. — Seulement si j'ai des torts, avoue que tu écris toujours comme une personne heureuse, sans soucis, et qui a tout son temps à consacrer à ses amis. Tu sais cependant bien que ma destinée est mauvaise. Il faut des miracles et je les ferai.

Comment n'as-tu pas deviné que depuis trois mois je m'étais laissé circonvenir par de nouveaux embarras d'argent? — Seulement, admire-moi ! Cette fois-ci je m'en tirerai à moi tout seul, sans emprunter un sol.

Tout ce que je t'ai dit relativement aux traités futurs, aux offres qui me sont faites, est littéralement vrai. Si mon premier morceau à la *Revue contemporaine* a été retardé, c'est uniquement parce que j'ai voulu; j'ai voulu revoir, relire, recommencer et corriger.

Pour de bon, sérieusement, tu vas, dans peu de jours, recevoir le commencement de mon déménagement, attendu que j'ai horreur de porter avec moi une simple malle. Ce seront d'abord des livres — tu les rangeras proprement dans la chambre que tu me destines.

Je t'écrirai de nouveau et je t'embrasse.

CHARLES

Laisse donc les Jaquotot tranquilles, d'ailleurs ils sont absents.

Dimanche, 22 août 1858.

Chère mère, je te prie de ne pas prendre ma lettre pour une chose ridicule ou exagérée, prends-la simplement pour une faiblesse d'esprit, si tu veux et en tout cas, elle est la preuve que je pense souvent à toi. — Depuis quelques jours je rêve de toi, et, pour tout dire, ces rêves sont d'une nature désagréable. Mais la dernière fois, je t'ai vue malade, et je me suis vu moi-même te soignant. Il en est finalement résulté pour

moi une véritable inquiétude. Écris-moi donc demain lundi (pour que j'aie la lettre mardi) si tu te portes bien.

Maintenant, si tu as à me gronder, renvoie tes gronderies à plus tard. Elles tomberaient maintenant bien mal.

Je t'écrirai une autre fois pour te dire ce que j'ai fait, et ce que je fais.

Voilà donc le 15 août passé sans que la décoration soit venue. Je ne sais pas si je t'ai jamais dit qu'il en avait été question déjà l'an passé, mais que le procès des *Fleurs du mal*[1] avait fait renvoyer la question à plus tard. Du reste, pour parler avec une entière franchise, les nominations récente, sont pour moi d'une nature si déplaisante, que je suis enchanté de n'avoir pas été jeté dans une fournée et surtout dans celle-là.

Adieu, je t'aime bien.

CHARLES

11 décembre 1858.

Ma chère mère, je t'expédie un nouveau paquet, car tous mes retards ne disent pas que j'aie lâché mon but.

Ne m'écris pas, ou si tu m'écris, que ce soit 22, rue Beau-

1. Voici la copie du jugement auquel ce procès a abouti :

En ce qui touche le délit d'offense à la morale religieuse :

Attendu que la prévention n'est pas établie, renvoie le prévenu des fins des poursuites ;

En ce qui concerne la prévention d'offenses à la morale publique et aux bonnes mœurs :

Attendu que l'intention du poète, dans le but qu'il voulait atteindre et dans la route qu'il a suivie, quelque effort de style qu'il ait pu faire, quel que soit le blâme qui précède ou qui suit ses peintures, ne saurait détruire l'effet funeste des tableaux qu'il présente au lecteur, et qui, dans les pièces incriminées, conduisent nécessairement à l'excitation des sens par un réalisme grossier et offensant pour la pudeur ;

Attendu que Baudelaire, Poulet-Malassis, et de Broise, en publiant, vendant et mettant en vente à Paris et à Alençon, l'ouvrage intitulé : *les Fleurs du mal*, lequel contient des passages et des expressions obscènes et immorales ;

Que lesdits passages sont contenus dans les pièces portant les numéros 20, 30, 39, 80, 81 et 87 du recueil ;

Vu l'article 8 de la loi du 17 mai 1819, l'article 26 de la loi du 26 mai 1819 ;

Vu également l'article 463 du Code pénal ;

Condamne Baudelaire à trois cents francs d'amende ;

Poulet-Malassis et de Broise, chacun à cent francs d'amende ;

Ordonne la suppression des pièces portant les numéros 20, 30, 39, 80, 81 et 87 du recueil, et condamne les prévenus solidairement aux frais.

treillis. Seulement il est possible que je sois à Alençon, pendant que ta lettre arrivera.

J'enlève demain mes dernières affaires de l'hôtel Voltaire.

J'ai encore quatre envois à te faire, dont je ferai les caisses ou les enveloppes après un très court séjour à Alençon.

Mon *quiam* me cause beaucoup d'inquiétudes ; j'ai dans l'idée que j'ai fait quelque chose de détesable. C'est bien la peine d'apprendre à connaître les poisons, pour n'en pas savoir tirer plus de talent.

Tu as reçu *l'Amour* de Michelet, immense succès, succès de femmes ; je ne l'ai pas lu, et je crois pouvoir deviner que c'est un livre répugnant.

Fanny, immense succès, livre répugnant, archi-répugnant.

Quant aux *sonnets humoristiques,* c'est un livre charmant.

S'il me reste un peu d'argent, je t'apporterai des étrennes.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

CHARLES

10 octobre 1859.

Ceci peut t'intéresser.

Conserve-le, comme *tout ce que je t'envoie.*

La fin du *Salon* que tu as reçue n'est qu'une épreuve, et n'a pas paru. La petite Revue est morte.

J'ai roulé dans d'immenses embarras.

Actuellement je suis en bon train, malgré de grandes tristesses.

Le théâtre est un métier tout nouveau pour moi. Les deux premiers actes vont bien ; mais je n'ai jamais pu aller plus loin.

Crois, si tu le peux, que si je ne t'écris pas, c'est seulement quand je ne suis pas *content de moi.*

Tu aurais bien pu m'adresser un petit merci pour les pauvres preuves que je t'ai envoyées de ma sollicitude pour diminuer ton ennui.

Tu as voulu la *Revue contemporaine.* L'as-tu reçue? Elle paraît le 1er et le 15. Si par hasard, il y avait un oubli, écris-moi pour te plaindre (si elle est adressée à mon nom au lieu de l'être au tien, c'est que, par ce procédé, je ne paie comme auteur que la moitié du prix). As-tu reçu *la Légende des siècles,*

un beau livre qui vient de paraître? Ce Victor Hugo est infatigable.

Les Païens innocents?

Le Balzac de Théophile Gautier?

Le Mormont?

Un livre critique de Montégut (?)?

Et mon épreuve?

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton idée de prier Dieu pour mes affaires de théâtre est très comique ; mais tout ce qui vient de toi est toujours bien.

C. B.

Excepté *Machiavel et Condorcet*, qui n'est même pas commencé, et que je ferai à Honfleur, tous les ouvrages annoncés au dos de ma brochure sont finis, et paraîtront l'année prochaine de mois en mois, un volume par mois.

Les *notices littéraires* sont finies. *Eurêka* est fini.

Etc., etc.

Je ne t'ai pas envoyé les numéros de la *Revue de Genève*, parce que l'ouvrage que j'y fais imprimer (*Eurêka*) est pour toi d'une nature inintelligible, et ensuite est devenu plus obscur encore par les abominables fautes d'impression commises par ces imbéciles.

Les remue-ménage que tu as faits dans mes deux chambres m'inquiètent beaucoup. Enfin je verrai cela prochainement.

Je me suis trompé, je le crains bien, pour le thé que je t'ai envoyé. J'ai dans l'idée que c'était un autre que j'avais en vue.

Es-tu contente de la brochure? Je ne parle pas de moi. Je parle de la forme que Malassis a donnée à la chose, caractère et papier?

(Cette dette Malassis finira. Ainsi, sur cinq ouvrages annoncés ici, il y en a quatre qui lui appartiennent pour un tirage à onze cents exemplaires, et qui diminueront ma dette d'au moins douze cents francs.)

Je t'embrasse et te supplie de ne plus inventer des monstres.

C. B.

1er novembre 1859.

Sans doute je t'écrirai minutieusement sur mes affaires, et je crois même que j'aurai prochainement des nouvelles heureuses à t'annoncer.

Quant au thé, tu te trompes ; je t'ai envoyé un échantillon, qui est un thé *fort recommandé*, non pas pour le mêler comme assaisonnement à des *thés inférieurs*, mais pour le prendre pur. Alors, d'après ce que tu me diras, je saurai *si ce thé est aussi bon qu'on le dit.*

Sois bien persuadée que je n'aurai pas la cruauté de te laisser passer ton hiver toute seule.

Je te remercie de tout mon cœur de cette ardente curiosité que tu donnes à mes affaires. — Je suis maintenant convaincu que si j'ai été si souvent malheureux, c'était en grande partie par ma faute. — Pourvu que j'aie la santé et la *patience* de prouver ce que je vaux !

Le mot que tu n'avais pas pu lire était *thé*. Il paraît qu'il y en a encore un autre ; mais celui-là est à six cents francs la livre. Que diable cela peut-il être? Peut-être s'est-on amusé à exciter ma curiosité? — Celui que je t'ai envoyé, qui est d'un prix fort modeste (quarante-huit francs le kilogramme, trente francs la livre), et qu'on appelle le thé de caravane, est, à ce que dit un de mes amis, tantôt bon, tantôt mauvais. Le marchand lui-même est peut-être trompé. D'après ce que tu me diras, je verrai s'il faut acheter encore de la même espèce.

Avant de quitter Paris, j'aurai grand soin de prendre l'adresse exacte du marchand de pailles et nattes orientales, et d'aller lui demander ses prix.

Maintenant j'ai quelques recommandations à te faire :

Il faut que mes cartons et paperasses restent dans le même état où je les ai laissés. J'ai une peur affreuse de la bêtise des servantes.

Il n'y a qu'un seul mur (celui de mon cabinet faisant cloison avec la cour) sur lequel rien ne doit jamais reposer, à cause de l'humidité.

Il faut que tu aies bien soin d'accumuler, et non pas de détruire tout ce que je t'envoie ayant trait à la littérature, brochures, revues, journaux, épreuves. Il m'arrive très sou-

vent de n'avoir pas de double. Ainsi je n'ai pas de double de mon *Salon* (les derniers articles sont allés à Honfleur depuis mon départ, les uns en brochures définitives, le dernier en *épreuves*), non plus que de mes vers dans la *Contemporaine*, etc.

Enfin, il faut que tu cherches dans la partie *droite* de mes rayons, à l'endroit où sont accumulés *les livres brochés*, une toute petite *brochure* (*Bertram*, par Mathurin, texte anglais), une autre brochure plus grande (*Bertram*, de Mathurin, traduit en français par Nodier et Taylor).

Tu mettrais (non pas sous enveloppe) mais sous une bande assez large pour couvrir presque toute la couverture, chacune de ces brochures ; cela te coûtera beaucoup moins cher que si tu les affranchissais comme lettres ; et tu me les enverras à l'hôtel de Dieppe. (Aie bien soin de ne pas glisser de lettre dedans. Tu nous ferais faire un procès.) Il faut que la bonne ait l'esprit de faire affranchir COMME IMPRIMÉS.

Maintenant, je t'embrasse de tout mon cœur, et je te remercie.

CHARLES

Malgré ta vue basse, tu remettras gentiment toutes les brochures à leur place sans les friper. Je te demande pardon de cette recommandation.

8 décembre 1859.

Tu es vraiment bien dure, ma chère mère, et tu me tourmentes beaucoup. Ne me disais-tu pas dernièrement que je t'obligeais à *faire face* (c'est ton expression) à des paiements de billets, et que mon ami Malassis (qui m'a prêté quatre mille francs à l'insu de son beau-frère et de sa mère, et qui (a) osé le premier encourir une condamnation pour moi) sentait l'usure? Je ne peux pas toujours t'écrire de longues lettres, avec toutes ces occupations et ces longues courses que je ne fais pas toujours en voiture. Tu me dis que tu es agitée par cette pensée des mille francs que j'ai à payer chez toi. — Juge donc de ce que j'endure depuis dix-huit ans !

Je reste à Paris parce que le drame est mauvais, que le plan est à recommencer, et que je désire ne retourner là-bas qu'après

avoir signé mon traité avec le Cirque, et après avoir emprunté trois mille francs aux gens dont le métier est de faire des avances sur ces sortes d'ouvrages.

Le volume *Notices littéraires* est fini. Le volume *Fleurs du mal* est presque fini. Le volume *Opium et Haschish* sera fini après-demain. Le volume *Curiosités esthétiques* sera fini à la fin du mois. *Eurêka* (quatrième volume de *Poe*) sera fini dans huit jours. Je ferai à Honfleur : *Machiavel et Condorcet*, cela me tiendra un temps infini.

Tu oublies encore que moi, prodigue, je suis transformé en tuteur et en sœur de charité.

Je te récrirai. Je t'embrasse et je te remercie pour tous les soins que tu donnes à mon petit nid.

Tu recevras (chemin de fer ou poste) les mille francs le 11.

Tu vois que je ne perds pas mon temps.

C. B.

15 décembre 1859.

Tu es beaucoup trop généreuse. Je ne sais encore si j'accepte ou si je refuse ; cela dépendra de ma situation d'argent à la fin du mois. J'ai fait faire ici, il y a trois mois, de fort beaux habits ; mais naturellement ils s'usent bien plus vite qu'à Honfleur. D'ailleurs, je dois considérer qu'en dix-sept ans tu m'as donné ou prêté plusieurs milliers de francs, et il est grandement temps non seulement que je ne t'emprunte plus, mais même que je te rende.

Tu oublies de me dire dans ta lettre que tu as reçu (sans doute) cinq cents francs d'Alençon, pour payer le 15. J'espérais cependant qu'aujourd'hui mon esprit si agité pourrait reprendre du calme.

Il y a encore chez de Calonne des vers nouveaux et passablement singuliers, je crois. Mais le 31, ce sera de la prose qui paraîtra ; première partie seulement de l'*Opium*; c'était trop long pour paraître en une fois.

On m'a donné de superbes gravures et de magnifiques aquarelles. Je pourrai orner mon appartement. Il y a dans les aquarelles (qui sont d'un homme très bizarre, ami de Preziosi, mais bien supérieur à lui) des dessins sur la vie turque que

je réserverai pour toi. Je ferai en sorte de rapporter les deux lettres de Greuze.

Adieu, je t'embrasse.

CHARLES

Mercredi, 28 décembre 1959.

Quoique tu ne m'aies rien écrit, je présume que tu as été satisfaite de tes étrennes. Tu es la première personne envers qui j'ai pu, cette année, m'acquitter de ce devoir. Et ce dessin est le seul morceau oriental que j'aie pu arracher à cet homme bizarre, sur qui je vais écrire un grand article (le dernier morceau de ceux qui composent les *Curiosités esthétiques*).

Rien de neuf. Un petit accident qui te sera désagréable : hier et avant-hier, j'ai tant et tant fait de corrections sur l'*Opium*, que les ouvriers n'ont pas eu le temps de les exécuter pour le 30. Ainsi, partie remise au 15. Du reste, je crois que le morceau sera très amusant. M. Malassis est venu à Paris, et nous nous sommes entendus pour la publication d'un volume par mois, à partir de février. Ainsi, nous allons imprimer le premier volume en janvier. Nous imprimerons en même temps que la *Revue* imprimera de son côté. Les fleurons, culs-de-lampe et frontispice pour *les Fleurs* (2e édition) sont commandés. Tout le travail d'épreuves se fera à *Honfleur*. Je suis donc sûr maintenant de la publication de cinq volumes. L'année prochaine, Dieu veuille qu'ils améliorent moralement ma situation ; car pour de l'argent, c'est sur autre chose qu'il faut compter. La difficulté avec Michel Lévy sera résolue plus tard, parce que le volume *Notices littéraires* sera le dernier. Le commis de la librairie Malassis, qui vient de faire un voyage, prétend que tout le monde réclame la deuxième édition de *Fleurs du mal*.

Je n'attends, pour commencer à effectuer mon retour, que la décision du nouveau directeur sur un nouveau plan. J'ai tout lieu d'espérer qu'elle sera bonne. Il y a une grosse somme au bout de cette première décision.

Je suis opprimé par un tas de pensées solennelles et plus que sérieuses. Voilà une année moins bêtement remplie que les autres ; mais ce n'est que le quart de ce que je veux faire

pendant celle qui va commencer. Si j'allais devenir infirme, ou sentir mon cerveau dépérir avant d'avoir fait tout ce qu'il me semble que je dois et puis faire !

Je t'en prie, écris-moi que tu te portes bien, que tu m'aimes bien et que tu as confiance dans ma destinée.

Maintenant, chère mère, un grand service. Les deux cents francs que tu m'as offerts (*et que je te rapporterai avec soixante autres aussitôt que mes derniers arrangements seront faits*), envoie-les moi, je t'en prie, sous lettre cachetée, de cinq cachets, avec déclaration à la poste, et le chiffre énoncé *en toutes lettres* et aussi *en chiffres* sur l'enveloppe. Je recevrai cela le 30, et j'en ferai l'emploi suivant :

La moitié selon ton intention, c'est-à-dire que j'achèterai du linge tout fait, mouchoirs, chaussettes et chemises. *C'est affreusement* pressé ; j'en manque RADICALEMENT, et je ne dois pas compter comme provision sur ce que j'ai laissé à Honfleur; tandis que mes habits, ceux que j'ai fait faire à Paris cet automne, sont encore fort passables. Si, comme je le crois, je reçois encore une bonne somme, soit de Genève, soit par l'intermédiaire du directeur du Cirque, alors j'augmenterai encore ma garde-robe avant de repartir.

L'autre moitié sera employée aux étrennes; domestiques de l'hôtel, et étrennes dans les maisons où je vis familièrement et où je dîne sans cesse. Ainsi je serai aussi fier que tout le monde, et personne ne devinera ma pauvreté.

Quant à tes caoutchoucs, fussé-je même plus riche, jamais, c'est laid et dangereux.

Enfin, chaussures, cravates, etc., les deux cents francs suffiront.

Je t'embrasse de tout mon cœur, et, bien que j'aie quelque espérance de gloire, je suis fort triste.

J'ai fait un tas de vers, et je m'arrête, d'abord, parce que j'ai des choses plus pressées et plus fructueuses qui attendent leur conclusion, ensuite parce que cette fécondité n'aurait jamais de fin, et enfin parce que j'ai laissé trois pièces *commencées à Honfleur*, que je finirai là-bas, en même temps que la préface (grosse affaire) qui doit être faite de manière à ne plus prêter le flanc à la méchanceté de la justice, si bête et si méchante.

Ne te gêne pas pour me dire (si c'est ton opinion) que tu trouves la dame turque très laide, je ne te crois pas très forte en beaux-arts, et cela ne diminue en rien ma tendresse et mon respect pour toi.

CHARLES

Ne t'avise pas de m'envoyer le reste du linge qui est *à Honfleur*. J'ai si peu de temps à rester ici, que ça n'en vaut pas la peine ; et cela me chargerait d'un paquet de plus pour mon retour. D'ailleurs, il faudrait tout de même en acheter, et il y a si peu de choix et c'est si mal fait là-bas. Or, j'aurai tant de choses, moi qui aime tant à voyager sans paquets, que si j'avais trop d'habits, je les vendrais.

Sans compter les cartons de dessins et les tableaux.

Dimanche, 15 janvier 1860.

J'ai subi avant-hier une crise singulière. J'étais hors de chez moi, j'étais presque à jeun. Je crois que j'ai eu quelque chose comme une congestion cérébrale. Une vieille bonne femme m'a tiré d'affaire par des moyens singuliers. Mais quand j'ai été dégagé, une autre crise est arrivée. Des nausées et une faiblesse telle avec vertiges, que je ne pouvais pas monter une marche de l'escalier sans croire que j'allais m'évanouir. Au bout de quelques heures tout était fini. Je suis rentré chez moi hier soir, je suis parfaitement bien, mais fatigué comme si j'avais fait un long voyage.

Je t'embrasse ; je te supplie de croire qu'il n'y a pas absolument de ma faute. Je t'écrirai après-demain.

CHARLES

Un détail assez comique de ma triste aventure, c'est que je n'ai pas perdu un instant la raison, et que j'étais inquiet de l'idée qu'on devait me croire ivre.

4 mars 1860.

Ma chère mère, tu as dû être bien étonnée de ne pas être remerciée tout de suite. Voici pourquoi : il faut d'abord que tu aprennes une chose que probablement tu n'as jamais devi-

née, c'est que tu m'inspires une très grande crainte. Or, je t'avais priée de te conduire de manière que tout retombât ici à Paris sur moi, dans mon hôtel ; ensuite de ne m'écrire pour me gronder que dans quelques jours, quand mes affaires seraient meilleures. Juge de mon étonnement et de mon inquiétude, quand j'ai reçu coup sur coup deux lettres. Elles ont longtemps brûlé ma poche, et ce n'est que fort tard que j'ai trouvé le courage de les lire. Ma première sensation a été un immense étonnement, et la seconde une grande honte. La gratitude pour tant de générosité et de dévouement n'est venue qu'après. Cela ne veut pas dire que chez moi l'orgueil maladif dont ma triste existence m'a rempli parle toujours avant le cœur ; cela vient simplement de ce que j'étais tout à fait ahuri.

Voici le compte des sommes que je veux te renvoyer ou te rapporter d'un seul coup ou par lambeaux : soixante, deux cents, trois cent trente-sept, deux cents. Soit en tout sept cent quatre-vingt-dix-sept, sans compter un immense arriéré.

Voilà quatre jours écoulés et rien de ce que j'attends n'est venu. Cela me fait mal aux nerfs, et je ne travaille pas du tout. Je rage, je ne sors pas, et je m'ennuie. Je sais bien que le courage consisterait à supposer que les sommes attendues ne viendront jamais, et à me mettre à travailler toute la journée pour *la Presse*, mais je suis presque malade.

26 mars 1860.

Allons ! ma chère mère, il faut encore que je t'afflige. Demain 27, et le 1er avril, il y aura deux billets nouveaux qui tomberont à Honfleur. (Les derniers. Depuis ta défense je n'en ai pas fait d'autres.) JE NE VEUX PAS, quand même tu le voudrais, que tu te saignes pour moi. C'est une *prière absolument sincère* que je t'adresse. *Je ne veux pas*, je ne puis pas sans un frisson penser à ce que tu m'as écrit récemment : *Charles, malgré que tu sois bon, et que tu puisses gagner de l'argent, j'ai peur que tu ne me ruines.* Tu sais maintenant que quand le retard n'est que de trois ou quatre jours, il ne peut pas y avoir de scandale. *Je te donne ma parole d'honneur que je n'ai touché ni les quatre cents francs ni les cinq cents que*

j'attends depuis deux mois. Mais cette fois l'argent viendra d'un endroit plus sérieux que *la Presse.* Je t'écrirai sans faute après-demain pour te rassurer. Prends soigneusement le nom et l'adresse de l'huissier, ou de la personne qui détient le papier en question. — Il est convenu avec *la Presse* que je serai toujours payé avant l'impression.

Je t'en supplie très ardemment, sois indulgente, songe que je souffre de grandes douleurs, et que mon esprit est malsain. Ne m'envoie pas un de ces torrents de reproches qui me font tant de mal, à moi que tu crois insensible ; et puis je ne veux pas que tu aies des maux d'estomac ni des insomnies. Car cette bourrasque de trois mois va finir. Tu ne peux pas t'imaginer les inquiétudes que tu me causes en me disant ces choses-là. Alors je me mets à trembler, et tantôt par la crainte de tes reproches, tantôt par la peur d'apprendre sur ta santé des nouvelles affligeantes, je n'ose pas décacheter tes lettres. Devant une lettre je ne suis pas brave.

Si tu savais de quelles pensées je me nourris : la peur de mourir avant d'avoir fait ce que j'ai à faire ; la peur de ta mort avant que je t'aie rendue absolument heureuse, toi le seul être avec lequel je puisse vivre doucement, sans ruses, sans mensonge ; l'horreur de mon conseil judiciaire (il faut bien prononcer ce mot) qui me torture jour et nuit; enfin, et ceci est peut-être plus triste que le reste, la peur de ne pouvoir jamais me guérir de mes vices. Voilà mes pensées habituelles. Et mon réveil, le matin, en face de ces tristes réalités : mon nom, ma pauvreté, etc...

J'ai pris une résolution absolue : après la première semaine d'avril, c'est-à-dire à Pâques, ou après Pâques, que j'aie ou que je n'aie pas résolu la question du drame (car je suis entêté), que j'aie ou que je n'aie pas tes huit cents francs dans ma poche, je pars. Et enfin je serai, non pas heureux, c'est impossible, mais assez tranquille pour consacrer toute ma journée au travail, et toute ma soirée à te divertir et à te faire ma cour.

As-tu reçu une lettre (très courte) où je parlais de ton châle et dans la même journée un paquet de thé, qui est, je crois, celui que tu désirerais avoir? Pour ton châle, j'ai été si ému, si touché, que je n'ai jamais pu me résigner à le vendre ; je

l'ai engagé, avec l'espoir de le retrouver plus tard, et avec l'argent qui m'a été prêté (deux cent cinquante francs) je me suis complètement habillé.

Ceci est le commencement d'une série d'articles critiques, *tous finis*, qui entreront plus tard dans mon quatrième volume pour la maison Malassis. Tu recevras successivement huit placards comme celui-ci.

Il y aura sans doute des poésies nouvelles de moi dans la *Revue Contemporaine* le 1er avril. A *la Presse*, il paraîtra successivement neuf ou dix feuilletons sur les beaux-arts.

Adieu. Je ne pourrai pas demain, à neuf heures du matin, penser sans tristesse que tu lis ma lettre.

CHARLES

Les Paradis s'impriment. Et plus tard viendront *les Fleurs*.

Ma chère mère. Il y a quatre jours que je bats les rues de Paris pour trouver cent francs en dehors des trois cents. Si tu les as encore, envoie-les-moi tout de suite sous forme de lettre chargée. Je dis si tu les as encore — parce que pendant que je m'appuyais sur *le Constitutionnel* pour les trois cents francs du 12, il serait possible que le Coussinet ait récrit à Honfleur pour les trois cents francs, — auquel cas tant pis pour moi. Dans le cas contraire, c'est-à-dire si tu n'as pas envoyé les cent francs à Coussinet, je m'en servirai pour moi, et je serai seul à Paris responsable des trois cents francs. Je suis sûr que cette dernière somme va enfin atténuer tant d'embarras.

A la fin de cette semaine, *les Paradis artificiels* vont paraître. Il faudra passer tout de suite au second volume : *les Fleurs*, et alors j'irai pendant trois jours travailler à *Honfleur*, et remuer mes cartons où tu ne pourrais pas toi-même trouver ce qu'il me faut (quelle horrible manière de travailler toujours entre plusieurs inquiétudes ! de ligne en ligne, je m'interromps en pensant à cette horrible destinée).

Il n'y a donc plus de billets à Honfleur. J'ai la note exacte de tout ce que j'ai reçu de toi depuis janvier 1859.

Fais en sorte de ne pas trop mal me recevoir. Tu m'as reçu une fois si durement.

Aussitôt que le manuscrit des *Fleurs* sera en ordre et envoyé

à Alençon (huit jours), je retournerai à Honfleur, et j'y attendrai la décision du théâtre du Cirque.

Je t'embrasse bien, et je te demanderai mille pardons pour avoir troublé trop souvent ton repos.

CHARLES

Je suis très suffisamment habillé.

18 mai 1860.

Je t'avais dit que j'allais partir, parce que j'espérais laisser entre les mains de quelqu'un six mille francs pour des dettes à payer ; mais ne pouvant les payer qu'au fur et à mesure, et ma présence étant nécessaire, je suis resté. Il y a déjà quatre mille francs de payés.

Et puis l'apparition du livre. Tu le savais, puisque tu avais reçu ton exemplaire. Tu sais bien aussi que la distribution d'un livre est chose grave. C'est comme la distribution des billets de faveur pour un spectacle. Juge de mon embarras. Il me fallait cent trente exemplaires, j'en ai reçu soixante.

Je crois que je vais avoir quelques jours de répit. Je te rapporterai un peu d'argent, et un livre *magnifique*, que tu ne connais pas. Moi non plus, je ne le connais pas. C'est (*sic*) *les Pensées et les Lettres de Joubert*, l'ami de Chateaubriand.

Tu as tort de t'inquiéter des trois cents francs. Marin a dû se conduire rigoureusement. D'ailleurs, je le verrai prochainement.

Mon livre est remanié et augmenté.

Te portes-tu bien? Pour moi, la chose suprême, c'est cela, c'est-à-dire : *toi te portant bien*.

Je t'embrasse.

CHARLES

J'ai une horrible peur de faire un *fiasco* avec mon livre. Et quand je pense qu'il en faut encore quatre cette année !

7 août 1860.

Voilà sans doute, chère mère, bien des ennuis et des travaux, coup sur coup. Quant à cette dame dont tu me parles, c'est un

ennui temporaire dont tu tireras encore peut-être quelque plaisir. Mais moi, qui à coup sûr vais aller là-bas le 15 au plus tard, je vais être un embarras de plus dans cette bagarre. Pour l'écroulement des terres, c'est plus grave. Je t'ai mangé un argent fou depuis deux ans et demi, et il serait vraiment navrant que ces accidents se renouvelassent à chaque fois que la saison serait assez mauvaise pour amener des ravages. Alors ta maisonnette, qui est pour toi un amusement, serait un tonneau des Danaïdes pour l'argent.

J'ai lu très attentivement ta lettre, et *je me souviendrai* toujours de cette prédisposition aux crises irrémédiables.

Quant à moi, il ne faut pas être inquiet, *excepté pour la chose que tu sais* ; sans doute, je suis horriblement mécontent de ma santé, mais le corps irait bien, si l'âme allait bien. L'âme n'ira jamais bien. Ces misérables vomissements dont je parle si souvent me sont habituels, même à jeun, même sans colère, sans peurs et sans inquiétudes. Le pire de tout est que je ne puis m'amuser de rien et que je sens ma volonté et mon espérance très affaiblies.

Je ne suis pas du tout débarrassé de mes inquiétudes. Hier matin, au reçu de l'annonce de ma délivrance, mon premier soin a été d'écrire à M. Ancelle une lettre ainsi conçue : « Vous recevrez ce matin une lettre de ma mère qui vous parle d'une nécessité très urgente. J'ai une signature à vous donner, et de plus une lettre avec l'adresse des personnes à qui cet argent est destiné. Nous serons peut-être obligés d'aller ensemble à la Bourse, à la Banque, ou chez un agent de change. Si le plan de votre journée est fait, je n'ai pas le droit de le déranger ; mais je demeure en face du chemin de fer, dont l'autre station est à votre porte, et je resterai pour vous chez moi le 7 et le 8 jusqu'à cinq heures. »

Or, il est une heure de l'après-midi, pas d'Ancelle, et la peur me reprend. Il faut que cet argent soit déposé le 9 et c'est demain le 8.

Il ne peut pas entrer dans mon esprit qu'il veuille résister à une lettre de toi ; mais lui, qui considère que *tout est léger* et peut s'arranger par son éloquence *et avec le temps*, pourrait bien amener une catastrophe. D'un autre côté, je sais que banque ou agent de change, toutes les opérations demandent

vingt-quatre heures. Je voudrais cependant bien travailler un peu avant mon départ. Il y a connexité absolue entre ces deux idées : la réparation de ma faute ou un peu de repos pour le travail.

Je te renouvelle encore une fois toute ma reconnaissance et tous mes regrets. Mais il ne faut pas exagérer ce que j'ai fait ; c'est monstrueux comme étourderie, *mais je l'avais fait plusieurs fois sans malheur*, et il ne m'est pas venu un instant dans l'esprit d'abuser d'abord de cet argent, et de m'abandonner au hasard sur les moyens de le remplacer.

Je t'embrasse mille fois.

CHARLES

Mardi, 7 août 1860, onze heures du soir.

Comme à sept heures je n'avais aucune nouvelle de M. Ancelle, *pas même par lettre*, j'ai couru à Neuilly ; il était sorti après son dîner, et je suis resté dans l'avenue jusqu'à dix heures et demie, pour épier son retour. Puis je suis rentré dans Paris. Demain matin, à sept heures, je retournerai chez lui, et je pense avec ennui qu'il me faudra causer, discuter, résister à sa curiosité, l'enlever, le mettre en voiture, le traîner littéralement.

Et si encore tout cela n'est possible, que vais-je devenir? Le 10, il ne sera pas encore trop tard. Mais pour cela il faudrait que l'affaire se fît demain 8. Et en supposant qu'elle se fasse, ajoutons la fatigue de le surveiller jusqu'à ce qu'il ait déposé l'argent dans l'endroit où cet argent aurait dû être déposé il y a longtemps.

Il est certain que comme je suis précipité moi-même dans un cas très grave, je n'ai pas le droit (devant toi) de parler haut ; mais cependant je ne puis pas m'empêcher de penser, d'abord qu'ayant quelquefois montré quelques qualités, j'ai droit à quelque dévouement, ensuite que nous avons, lui et moi, reçu tes lettres hier matin à huit heures, et que deux journées sont déjà écoulées. Ma vie est toujours suspendue à la fantaisie de cet hurluberlu. Ah ! que je suis dégoûté, depuis bien des années déjà, de cette nécessité de vivre vingt-quatre heures tous les jours ! Quand vivrai-je avec plaisir?

Je t'embrasse bien tendrement, et te remercie de ce que tu as fait pour moi. Mais que faire?

C. B.

Sait-il le chiffre exact?
Sait-il que la date est le 9?

J'avais besoin de trois cent huit francs pour partir, et de Colonne me les a donnés. Un créancier me les a arrachés. J'ai demandé alors les trois cents francs à Malassis, qui est fort pressé aussi de me voir. Il me les a envoyés. Un autre créancier me les a arrachés. Je vais les demander au *Constitutionnel*, où l'on est furieux contre moi. Mais cependant je sais qu'on me les donnera.

Je mourrai sans avoir rien fait de ma vie. Je devais vingt mille francs : j'en dois quarante mille. Si j'ai le malheur de vivre encore longtemps, la dette peut se doubler encore.

Depuis plusieurs mois je suis malade, d'une maladie dont on ne guérit pas, de lâcheté et d'affaiblissement. Physiquement cela se complique de mauvais sommeil et d'angoisses, tantôt la peur, tantôt la colère.

Pour augmenter ma tristesse et mon dégoût, je t'ai rendue malade.

J'aurai fait une visite au *Constitutionnel* dans deux jours.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

CH. BAUDELAIRE

. . . . . .

. . . détruisent jour à jour, et qui annulent le courage, vomissements, insomnies, cauchemars, défaillances. Je t'en ai trop souvent parlé. Mais il est inutile d'avoir de la pudeur avec toi. Tu sais qu'étant très jeune j'ai eu une mauvaise maladie, que plus tard j'ai cru totalement guérie. A Dijon, après 1840, elle a fait une nouvelle explosion. Elle a été de nouveau palliée. Maintenant elle revient et elle prend une nouvelle forme, des taches sur la peau, et une lassitude extraordinaire dans toutes les articulations. Tu peux me croire ; *je m'y connais*. Peut-être dans la tristesse où je suis plongé, ma terreur grossit-elle le mal. Mais il me faut un régime sévère,

et ce n'est pas dans la vie que je mène que je pourrai m'y livrer.

Je laisse tout cela de côté, et je veux reprendre mes rêveries ; avant d'en venir au projet que je veux t'ouvrir, j'y prends un vrai plaisir. Qui sait si je pourrai une fois encore t'ouvrir toute mon âme, *que tu n'as jamais appréciée ni connue !* J'écris cela sans hésitation, tant je crois que c'est vrai.

Il y a eu dans mon enfance une époque d'amour passionné pour toi ; écoute et lis sans peur. Je ne t'en ai jamais tant dit. Je me souviens d'une promenade en fiacre ; tu sortais d'une maison de santé où tu avais été reléguée, et tu me montras, pour me prouver que tu avais pensé à ton fils, des dessins à la plume que tu avais faits pour moi. Crois-tu que j'aie une mémoire terrible? Plus tard, la place Saint-André-des-Arts et Neuilly. De longues promenades, des tendresses perpétuelles ! Je me souviens des quais qui étaient si tristes le soir. Ah ! ç'a été pour moi le bon temps des tendresses maternelles. Je te demande pardon d'appeler *bon temps* celui qui a été sans doute mauvais pour toi. Mais j'étais toujours vivant en toi ; tu étais uniquement à moi. Tu étais à la fois mon idole et un camarade. Tu seras peut-être étonnée. C'est peut-être parce que j'ai conçu une fois encore le désir de la mort, que les choses anciennes se peignent si vivement dans mon esprit.

Plus tard, tu sais quelle atroce éducation ton mari a voulu me faire ; j'ai quarante ans et je ne pense pas aux collèges sans douleur, non plus qu'à la crainte que mon beau-père m'inspirait. Je l'ai cependant aimé, et d'ailleurs j'ai aujourd'hui assez de sagesse pour lui rendre justice. Mais enfin, il fut opiniâtrement maladroit. Je veux glisser rapidement, parce que je vois des larmes dans tes yeux.

Enfin je me suis sauvé et j'ai été dès lors tout à fait abandonné. Je me suis épris uniquement du plaisir d'une excitation perpétuelle ; les voyages, les beaux meubles, les tableaux, les filles, etc. J'en porte cruellement la peine aujourd'hui. Quant au conseil judiciaire, je n'ai qu'un mot à dire : je sais aujourd'hui l'immense valeur de l'argent, et je comprends la gravité de toutes les choses qui ont trait à l'argent ; je conçois que tu aies pu croire que tu étais habile, que tu travaillais pour mon bien ; mais une question pourtant, une

question qui m'a toujours obsédé. Comment se fait-il que cette idée ne se soit pas présentée à ton esprit : « Il est possible que mon fils n'ait jamais, au même degré que moi, l'esprit de conduite ; mais il serait possible aussi qu'il devînt un homme remarquable à d'autres égards. Dans ce cas-là, que ferais-je? Le condamnerais-je à une double existence contradictoire, une existence honorée d'un côté, odieuse et méprisée de l'autre? Le condamnerais-je à traîner jusqu'à sa vieillesse une marque déplorable, une marque qui nuit, une raison d'impuissance et de tristesse? » Il est évident que si ce conseil judiciaire n'avait pas eu lieu, tout eût été mangé, il eût bien fallu conquérir le goût du travail. Le conseil judiciaire a eu lieu, *tout est mangé et je suis vieux et malheureux*.

Le rajeunissement est-il possible? Toute la question est là. Tout ce retour vers le passé n'avait pas d'autre but que de montrer que j'ai quelques excuses à faire valoir, sinon une justification complète. Si tu sens des reproches dans ce que j'écris, sache bien que cela n'altère en rien mon admiration pour ton grand cœur, ma reconnaissance pour ton dévouement, tu t'es toujours sacrifiée. Tu n'as que le génie du sacrifice. Moins de raison que de charité. Je te demande plus, je te demande à la fois conseil, appui, entente complète entre toi et moi, pour me tirer d'affaire. Je t'en supplie, viens, viens, je suis à bout de force nerveuse, à bout de courage, à bout d'espérance. Je vois une continuité d'horreur. Je vois une vie littéraire à tout jamais entravée. Je vois une catastrophe. Tu peux bien, pour huit jours, demander l'hospitalité à des amis, à Ancelle, par exemple. Je donnerais je ne sais quoi pour te voir, pour t'embrasser. Je prévois une catastrophe, et je ne peux pas aller chez toi maintenant. Paris m'est mauvais. Déjà deux fois j'ai commis une imprudence grave que tu qualifieras plus sévèrement ; je finirai par perdre la tête.

Je te demande ton bonheur, et je te demande *le tien* [1], en tant que nous puissions encore connaître *cela*.

Tu m'as permis de t'ouvrir un projet, le voici : je demande une demi-mesure. Aliénation d'une forte somme limitée à dix mille, par exemple, deux mille pour me délivrer tout de

1. Peut-être le mien, par erreur de plume.

suite ; deux mille entre tes mains pour parer à des nécessités imprévues ou prévues, nécessités de vie, de vêtements, etc., pour un an (Jeanne ira dans une maison où le strict nécessaire sera payé). D'ailleurs je te parlerai d'elle tout à l'heure. C'est encore toi qui m'y as provoqué ; enfin six mille entre les mains d'Ancelle ou de Marin, lesquels seront dépensés lentement, successivement, prudemment, de manière à payer peut-être plus de dix mille, et à empêcher toute secousse et tout scandale à Honfleur.

Voilà un an de tranquillité. Je serais un bien grand sot et un bien grand coquin, si je n'en profitais pas pour rajeunir. Tout l'argent gagné pendant ce temps-là (dix mille, cinq mille peut-être seulement) *sera versé entre tes mains*. Je ne te cacherai aucune de mes affaires, aucun de mes bénéfices. Au lieu de combler la lacune, cet argent sera encore appliqué aux dettes — et ainsi de suite, dans les années suivantes. Ainsi je pourrai peut-être, par le rajeunissement opéré sous tes yeux, *tout payer*, sans que mon capital soit diminué de plus de mille, sans compter il est vrai, les quatre mille six cents des années précédentes. Et la maison sera sauvée, car c'est une des considérations qui sont toujours devant mes yeux.

Si tu adoptais ce projet de béatitude, je voudrais être réinstallé à la fin du mois, tout de suite peut-être. Je t'autorise à venir me chercher. Tu comprends bien qu'il y a une foule de détails qu'une lettre ne comporte pas. Je voudrais en un mot, que toute somme ne fût payée qu'après ton consentement, après mûr débat entre toi et moi, en un mot, que tu devinsses *mon vrai conseil judiciaire*. Peut-on être obligé d'associer une idée aussi horrible à l'idée si douce d'une mère?

Dans ce cas-là, malheureusement, il faut dire adieu aux petites sommes, aux petits gains, cent, deux cents par-ci, par-là, qu'amène le train-train de la vie parisienne. Ce seraient alors de grosses spéculations et de gros livres, dont le paiement se ferait attendre plus longtemps. — Ne consulte que toi, ta conscience et ton Dieu, puisque tu as le bonheur de croire. Ne livre tes pensées à Ancelle qu'avec mesure. Il est bon ; mais il a le cerveau étroit. Il ne peut pas croire qu'un mauvais sujet volontaire, qu'il a eu à morigéner, soit un homme important. Il me laissera *crever* par entêtement. Au lieu de penser

uniquement à l'argent, pense un peu à la gloire, au repos et à *ma vie.*

Dans ce cas, dis-je, je ne ferais pas des séjours de quinze jours et d'un mois ou de deux mois. Je ferais un séjour perpétuel, sauf le cas où nous viendrions ensemble à Paris.

Le travail des épreuves peut se faire par la poste.

Encore une idée fausse de toi à rectifier, qui revient sans cesse sous ta plume. *Je ne m'ennuie jamais dans la solitude, je ne m'ennuie jamais auprès de toi.* Je sais seulement que je souffrirai par tes amis, j'y consens.

Quelquefois l'idée m'est venue de convoquer un conseil de famille, ou de me présenter devant un tribunal. Sais-tu bien que j'aurais de bonnes choses à dire, ne fût-ce que ceci : *J'ai produit huit volumes dans des conditions horribles. Je puis gagner ma vie. Je suis assassiné par les dettes de ma jeunesse !*

Je ne l'ai pas fait par respect pour toi, par égard pour ton horrible sensibilité. Daigne m'en savoir gré. Je te le répète ; je me suis imposé de n'avoir recours qu'à toi.

A partir de l'année prochaine, je consacrerai à Jeanne le revenu du capital restant. Elle se retirera quelque part, pour n'être pas dans une absolue solitude. Voici ce qui lui est arrivé : son frère l'a fourrée à l'hôpital, pour se débarrasser d'elle, et quand elle est sortie, elle a découvert qu'il avait vendu une partie de son mobilier et de ses vêtements. Depuis quatre mois, depuis ma fuite de Neuilly, je lui ai donné sept francs.

Je t'en supplie, le repos, donne-moi le repos, le travail et un peu de tendresse.

Il est évident que dans mes affaires actuelles il y a des choses horriblement pressées ; ainsi j'ai commis de nouveau la faute, dans ces tripotages de banque inévitables, de détourner pour mes dettes personnelles plusieurs centaines de francs qui ne m'appartenaient pas. *J'y ai été absolument contraint* ; il va sans dire que je croyais réparer le mal tout de suite. Une personne, à Londres, me refuse quatre cents francs qu'elle me doit. Une autre, qui devait me remettre trois cents francs, est en voyage. Toujours l'imprévu. J'ai eu aujourd'hui le *terrible courage* d'écrire à la personne intéressée l'aveu de ma faute. Quelle scène va avoir lieu? Je n'en sais rien. Mais j'ai

voulu décharger ma conscience. J'espère que, par égard pour mon nom et mon talent, on ne fera pas de scandale, et qu'on voudra bien attendre.

Adieu. Je suis exténué. Pour rentrer dans les détails de santé, je n'ai ni dormi, ni mangé depuis presque trois jours ; ma gorge est serrée et il faut travailler.

Non, je ne te dis pas adieu, car j'espère te revoir.

Oh ! lis-moi bien attentivement, tâche de bien comprendre.

Je sais que cette lettre t'affectera douloureusement, mais tu y trouveras certainement un accent de douceur, de tendresse, et même encore d'espérance, que tu as trop rarement entendu.

Et je t'aime.

CHARLES

11 octobre 1860.

. . . . . .

Comme un comédien dans une attitude décente, — j'ai envoyé, pour lui faire hommage et comme signe de sympathie, mes *Paradis* à cet excellent M. Cardinne.

J'ai loué un petit appartement à Neuilly, afin de ne plus mettre les pieds dans un hôtel ; j'y ai fait transporter mon mobilier, qui est dans un triste état, et je t'avoue que j'avais compté sur une dernière complaisance de ta part pour le restaurer, et pour y adjoindre un lit, une table, etc. Cependant je suis encore à l'hôtel.

Les Fleurs du mal sont sous presse. Terrible affaire. C'est un livre qui se vendra toujours, à moins que la justice ne s'en mêle de nouveau. Elles sont augmentées de trente-quatre morceaux nouveaux, dont presque tous ont passé sous tes yeux. Le reste va paraître à *l'Artiste*. Mais je suis *très perplexe*. Il y a une préface en prose, d'une violente bouffonnerie ; j'hésite à l'imprimer.

Je lâche M. de Calonne, *au risque d'un procès*. M. Buloz m'a fait offrir de rester chez lui, dût-il payer pour moi quelques dettes, si j'en ai fait chez de Calonne (et j'en ai fait).

Il a encore été question de cette ridicule croix d'honneur. J'espère bien que la préface des *Fleurs* rendra la chose à

jamais impossible. D'ailleurs, j'ai répondu avec courage à celui de mes amis qui me faisait cette ouverture : « *Il y a vingt ans* (je sais que ce que je dis est absurde) c'eût été bien ! Aujourd'hui je veux être une *exception*. Qu'on décore tous les Français *excepté moi*. Jamais je ne changerai mes mœurs ni mon style. Au lieu de la croix, on devrait me donner *de l'argent*, rien que *de l'argent*. Si la croix vaut cinq cents francs, qu'on me donne cinq cents francs ; si elle ne vaut que vingt francs, qu'on me donne *vingt francs*. » Bref, j'ai répondu à des goujats *comme un goujat*. Plus je deviens malheureux, plus mon orgueil augmente.

Je t'embrasse bien tristement. Je t'aime de tout mon cœur. Tu ne l'as jamais su. Il y a entre toi et moi cette différence que je te sais par cœur, et que tu n'as jamais pu deviner mon misérable caractère.

CHARLES

J'ai lu attentivement tout ce que tu me dis de l'éboulement de ton jardin. C'est fort triste, pauvre maisonnette ! Si j'ai la force et la santé suffisantes pour survivre à tous mes tourments, je me promets bien, non seulement de ne jamais la vendre, mais même de ne jamais l'hypothéquer.

Tu n'as même pas *daigné lire avec attention* la seconde partie de ma dernière longue lettre. Et cependant les idées que je te soumettais, je les avais mesurées, méditées, pesées. Je parle de la lettre où je t'avouais que des créanciers m'avaient arraché l'argent confié à moi par quelqu'un dans un but particulier.

Je t'embrasse de nouveau.

C. B.

3 novembre 1860.

Ma chère mère, j'ai pensé que je t'avais cette année causé trop d'ennuis et de tourments pour ne pas te devoir une petite politesse à ta fête. J'ai hésité entre un morceau de très belle étoffe orientale, pour une chaise, et une jardinière ; mais j'ai réfléchi que l'étoffe t'imposerait la dépense de la chaise.

Quant à une belle jardinière en faïence, outre que c'est très difficile à trouver, c'est horriblement cher. Voici donc une misérable jardinière en bois, et dont les cuivres ne sont même pas dorés. Mais je sais que tu mets l'âme, c'est-à-dire l'attention au-dessus de la matière.

Voici un très long article, qui a dû donner bien du mal à son auteur. Enfin il est écrit en termes polis ; dans ce temps de vilaines mœurs, c'est beaucoup.

Rien de nouveau du drame ; je me sens tellement plein de sujets de livres, et le théâtre m'inspire un tel dédain, que j'ia pensé, pour abréger la besogne, à m'adresser à un collaborateur le *plus célèbre et le plus bête* que je pourrai trouver. Moitié moins de besogne, et conséquemment moitié moins d'argent.

Je vais être enfin installé, et je vais quitter l'hôtel ; le tapissier va si lentement que je ne puis te dire exactement le jour.

Ancelle n'a mis à ma disposition que trois cent cinquante francs au lieu de neuf cents. Tu peux ainsi juger de mes efforts et de mes ruses pour arriver à mes fins. J'ai reçu par bonheur trois cents francs tout à fait inespérés. Jusqu'à présent je suis parvenu à remettre à l'hôtel six cent cinquante sur les neuf cents nécessaires.

Après avoir passé quelques jours à Neuilly, après arrangement complet, j'irai, comme je te l'ai dit, faire un séjour à Honfleur.

Mais je t'écrirai d'abord un mot pour t'instruire de mon départ de Neuilly.

Et à travers tout cela, il faut travailler.

Je t'embrasse bien.

CHARLES

1er janvier 1861.

Ma chère mère, il est impossible, au premier jour d'une nouvelle année, de ne pas faire de bien noires réflexions sur les années écoulées, et de ne pas se dire : Ah ! si au moins cette année-ci pouvait contenir un peu de bonheur !

J'ajoute ceci : je te supplie de faire tout ce qui est possible *pour te bien porter*, pour rester vivace et active.

Je suis installé ici (4, rue Louis-Philippe, Neuilly), depuis

une quinzaine de jours, et selon mon habitude, je suis très malheureux. Prends le mot dans un sens moral plutôt que physique.

Aussi je suis revenu à ma vieille idée, qui est de m'installer à Honfleur absolument, sauf huit jours par mois (car il est impossible de supprimer Paris, à cause des affaires), et alors de payer mes dépenses jour à jour. Car, pour des raisons que je t'expliquerai peut-être, je ne retournerai probablement pas à Neuilly.

Je n'ai pas répondu à ta lettre. Que pouvais-je répondre? Tu sais que je suis accablé de tourments physiques, spirituels, bourré d'inquiétudes, — et à tout cela tu ajoutes des injures. Si au moins les injures donnaient du génie !

Je t'en supplie, pense au conseil judiciaire ! Cela me ronge depuis dix-sept ans. Tu ne saurais croire, ni comprendre le mal que cela m'a fait à tous les points de vue. Ce que je te dis répugne peut-être à ta raison. En tout cas, c'est pour le moment irrémédiable.

Il faut, avant de faire mes emballages (et ils sont considérables), que j'apaise l'ouragan du 10, et puis que j'accouche de deux articles destinés à me procurer l'argent nécessaire pour m'en aller.

Je pourrai donc (pourvu toutefois que les choses s'arrangent comme elles sont dans ma tête) préparer mon départ du 15 au 20. Malgré ta défense absurde, je t'apporterai tes étrennes.

Les Fleurs du mal sont finies. On est en train de faire la couverture et le portrait. Il y a trente-cinq pièces nouvelles, et chaque pièce ancienne a été profondément remaniée.

Pour la première fois de ma vie, je suis presque content. Le livre est *presque bien*, et il restera, ce livre, comme témoignage de mon dégoût et de ma haine de toutes choses.

Comment vas-tu? Tu ne peux pas me faire plus de plaisir que de m'apprendre que tu te portes bien.

As-tu bien froid?

Et la falaise?

Je t'embrasse de tout mon cœur.

CHARLES

29 mars 1861.

Je voulais te consacrer, malgré toutes mes affaires, la journée d'aujourd'hui ; mais voilà déjà cinq heures, et puisque tu veux faire tes Pâques avec tranquillité, il est bon de supprimer encore pour deux jours l'histoire de toutes mes douleurs. D'ailleurs, *je sais*, parce que *je le veux*, que *cela finira bientôt*.

D'une manière générale, je te dirai seulement que tes dernières lettres ne contiennent que des folies, des erreurs, des suppositions absurdes. Je souffre, voilà tout. J'ai été malade plusieurs fois ; je n'ai pas revu Jeanne. Du reste, je te le répète, toutes tes lettres sont folles.

Ce n'est pas par une sotte vanité littéraire que je te demande si tu as reçu un numéro de la *Revue Contemporaine* contenant des vers de moi. C'est parce que rien ne doit être perdu. Qui sait si tu ne seras pas un jour heureuse de ramasser tout ce que j'ai fait?

Tu m'as envoyé bien des paquets d'horreur ; je ne m'y accoutumerai jamais.

Je m'arrangerai de manière à ce que tu reçoives dimanche soir une lettre, commencée depuis un mois, deux mois, je n'en sais plus rien. — Si toutefois les distributions de lettres se font à Honfleur le dimanche soir.

Je suis à la *Revue Européenne*, — et complètement brouillé avec la *Contemporaine*. Tu sais que depuis deux ans je me suis occupé souvent de musique. Un gros travail de moi sur Richard Wagner va paraître le 31. Faut-il te l'envoyer?

Je t'embrasse.

CHARLES

Ah ! chère mère, est-il encore temps pour que nous soyons heureux? Je n'ose plus y croire ; — quarante ans, un conseil judiciaire, des dettes énormes, et enfin, pire que tout, la volonté perdue, gâtée ! Qui sait si l'esprit lui-même n'est pas altéré? Je n'en sais rien, je ne peux plus le savoir, puisque j'ai perdu même la faculté de l'effort.

Avant tout, je veux te dire une chose que je ne te dis pas assez souvent, et que tu ignores sans doute, surtout si tu me

juges par les apparences, c'est que ma tendresse pour toi va en augmentant sans cesse. C'est une honte d'avouer que cette tendresse ne me donne même pas la force de me relever. Je contemple les anciennes années, les horribles années, je passe mon temps à réfléchir sur la brièveté de la vie ; rien de plus ; et ma volonté va toujours se rouillant. Si jamais homme a connu, jeune, le spleen et l'hypocondrie, certes, c'est moi. Et cependant, j'ai envie de vivre, et je voudrais connaître un peu la sécurité, la gloire, le contentement de moi-même. Quelque chose de terrible me dit : *jamais*, et quelque autre chose me dit cependant : *essaye*. De tant de plans et de projets, accumulés dans deux ou trois cartons, que je n'ose plus ouvrir, qu'est-ce que j'exécuterai? jamais rien peut-être.

1er avril 1861.

Cette page précédente a été écrite il y a un mois, six semaines, deux mois, je ne sais plus quand. Je suis tombé dans une sorte de terreur nerveuse perpétuelle ; sommeil affreux, réveil affreux ; impossibilité d'agir. Mes exemplaires sont restés un mois sur ma table avant que j'aie pu trouver le courage de faire des enveloppes. Je n'ai pas écrit à Jeanne, je ne l'ai pas vue pendant près de trois mois ; naturellement puisque c'était impossible, je ne lui ai pas envoyé un sol (elle est venue me voir hier ; elle sort de l'hospice, et son frère, sur qui je la croyais appuyée, lui a vendu, en son absence, une partie du mobilier. Elle va vendre le reste pour payer quelques dettes). Dans cette horrible situation d'esprit, impuissance et hypocondrie, l'idée de suicide est revenue ; je peux le dire maintenant que c'est passé ; à toute heure de la journée, cette idée me persécutait. Je voyais là la délivrance absolue, la délivrance de tout. En même temps, et *pendant trois mois*, par une contradiction singulière, mais seulement apparente, j'ai prié *à toute heure* (qui? quel être défini? je n'en sais absolument rien) pour obtenir deux choses : pour moi, la force de vivre ; pour toi de longues, longues années. Sois dit en passant, ton désir de mourir est bien absurde et bien peu charitable, puisque ta mort sera pour moi un dernier coup, et l'impossibilité absolue du bonheur.

Enfin, l'idée fixe a disparu, chassée par une occupation violente et inévitable, l'article Wagner, improvisé en trois jours dans une imprimerie ; sans l'obsession de l'imprimerie, je n'aurais jamais eu la force de le faire. Depuis lors je suis retombé malade de langueur, d'horreur et de peur. J'ai été physiquement assez mal deux ou trois fois ; mais une des choses qui me sont particulièrement insupportables, c'est quand je m'endors, et même dans le sommeil, des voix que j'entends très distinctement, des phrases complètes, mais très banales, très triviales, et n'ayant aucun rapport avec mes affaires.

Tes lettres sont venues ; elles n'étaient pas de nature à me soulager. Tu es toujours armée pour me lapider avec la foule. Tout cela date de mon affaire, comme tu sais. Comment donc fais-tu pour être toujours pour ton fils le contraire d'une *amie*, excepté dans les affaires d'argent, pourvu encore, et c'est là que se fait voir ton caractère à la fois absurde et généreux, qu'elles ne pèsent que sur toi? J'avais pris avis de te noter, à la Table des matières, tous les morceaux nouveaux. Il t'était facile de vérifier qu'ils étaient tous faits pour le cadre. Un livre auquel j'ai travaillé vingt ans, et que d'ailleurs *je ne suis plus le maître de ne pas réimprimer*.

Quant à M. Cardinet, c'est une affaire grave, mais dans un sens tout autre que celui que tu crois. Au milieu de toutes mes douleurs, je ne veux pas qu'un prêtre vienne lutter contre moi dans l'esprit de ma vieille mère, et j'y mettrai bon ordre, si je peux, si j'en ai la force. La conduite de cet homme est monstrueuse et inexplicable. Quant à brûler les livres, cela ne se fait plus, excepté chez les fous qui veulent voir flamber du papier. Et moi, qui m'étais bêtement privé d'un exemplaire précieux, pour lui plaire et pour lui donner une chose réclamée depuis trois ans ! et je suis sans exemplaire pour mes amis ! Il a toujours fallu que tu me misses aux genoux de quelqu'un. Ç'a été devant M. Emon, souviens-toi. Maintenant c'est devant un prêtre, qui n'a même pas assez de délicatesse pour te cacher une pensée blessante. Et enfin il n'a même pas compris que le livre partait d'une idée catholique ; mais ceci est une considération d'un autre ordre.

Ce qui m'a surtout sauvé du suicide, c'est deux idées qui

te paraîtront bien puériles. La première, c'est que mon devoir était de te fournir des notes minutieuses pour le paiement de toutes mes dettes et qu'ainsi *il fallait d'abord aller à Honfleur*, où sont classés tous mes documents intelligibles pour moi seul. La seconde, l'avouerai-je? c'est qu'il était bien dur d'en finir avant d'avoir publié au moins mes œuvres critiques, si je renonçais aux drames (il y en a un second projeté), aux romans, et enfin à un grand livre auquel je rêve depuis deux ans : *mon cœur mis à nu*, et où j'entasserai toutes mes colères.

Ah ! si jamais celui-là voit le jour, les *Confessions de J.-J.* paraîtront pâles. Tu vois que je rêve encore.

Malheureusement pour la confection de ce livre singulier, il aurait fallu des masses de lettres de tout le monde, que j'ai, depuis vingt ans, données ou brûlées.

Enfin, comme je te l'ai dit, une besogne violente m'a tiré de ma torpeur et de ma maladie pour trois fois vingt-quatre heures. La maladie reviendra.

Relativement au conseil judiciaire, ce que tu m'en dis m'a encore fait rêver ; je crois que j'ai enfin trouvé un moyen *mixte*, qui ne me ruinerait *qu'à* moitié, qui me donnerait de vastes loisirs, et qui me permettrait conséquemment *d'enrichir* ton revenu, puisque, si peu que je gagnerais alors, je n'aurais besoin, tout au plus, *que de la moitié. Je t'expliquerai cela.* Cette maudite invention, invention naturelle d'un esprit trop préoccupé d'argent, qui m'a déshonoré, poussé dans les dettes renaissantes, qui a tué en moi toute amabilité, et a même entravé mon éducation d'artiste et d'homme de lettres restée incomplète. L'aveuglement fait des fléaux plus grands que la méchanceté. Ce qu'il y a de certain, c'est que la situation actuelle ne peut pas durer longtemps. Je ne crois pas que je puisse devenir fou ; mais je puis devenir insociable au point de passer pour fou . . . . . .

6 mai 1861.

Mais, chère mère, si tu possèdes vraiment le génie maternel, et si tu n'es pas encore lasse, viens à Paris, viens me voir, et même me chercher. Moi, pour mille raisons terribles, je ne puis pas aller à Honfleur chercher ce que je voudrais tant :

un peu de courage et de caresses. A la fin de mars, je t'écrivais : *Nous reverrons-nous jamais?* J'étais dans une de ces crises où on voit la terrible vérité. Je donnerais je ne sais quoi pour passer quelques jours auprès de toi, toi, le seul être à qui ma vie est suspendue, huit jours, trois jours, quelques heures.

Tu ne lis pas assez attentivement mes lettres ; tu crois que je mens, ou au moins que j'exagère, quand je parle de mes désespoirs, de ma santé, de mon horreur de la vie. Je te dis que je voudrais te voir, et que je ne puis pas courir à Honfleur. Tes lettres contiennent de nombreuses erreurs et des idées fausses, que la conversation pourrait rectifier, et que des volumes d'écriture ne suffiraient pas à détruire.

Toutes les fois que je prends la plume pour t'exposer ma situation, j'ai peur, j'ai peur de te tuer, de détruire ton faible corps. Et moi, je suis sans cesse, sans que tu t'en doutes, au bord du suicide. Je crois que tu m'aimes passionnément ; avec un esprit aveugle, tu as le caractère si grand ! moi, je t'ai aimée passionnément dans mon enfance ; plus tard, sous la pression de tes injustices, je t'ai manqué de respect, comme si une injustice maternelle pouvait autoriser un manque de respect filial ; je m'en suis repenti souvent, quoique, selon mon habitude, je n'en aie rien dit. Je ne suis plus l'enfant ingrat et violent. De longues méditations sur ma destinée et sur ton caractère m'ont aidé à comprendre toutes mes fautes et toute ta générosité. Mais, en somme, le mal est fait, fait par tes imprudences et par mes fautes.

Nous sommes évidemment destinés à nous aimer, à vivre l'un pour l'autre, à finir notre vie le plus honnêtement et le plus doucement qu'il sera possible. Et cependant, dans les circonstances terribles où je suis placé, je suis convaincu que l'un de nous deux tuera l'autre, et que finalement nous nous tuerons réciproquement. Après moi mort, tu ne vivras plus, c'est clair. Je suis le seul objet qui te fasse vivre. Après ta mort, surtout si tu mourais par une secousse causée par moi, je me tuerais, cela est indubitable. Ta mort, dont tu parles souvent avec trop de résignation, ne corrigerait rien dans ma situation ; le conseil judiciaire serait maintenu (pourquoi ne le serait-il pas?), rien ne serait payé, et j'aurais pour surcroît

de douleurs, *l'horrible sensation d'un isolement absolu*. Moi, me tuer, c'est absurde, n'est-ce-pas? « Tu vas donc laisser ta vieille mère toute seule », diras-tu, ma foi ! Si je n'en ai pas strictement le droit, je crois que la quantité de douleurs que je subis depuis *près de trente ans* me rendrait excusable. « Et Dieu », diras-tu. Je désire de tout mon cœur (avec quelle sincérité, personne ne peut le savoir que moi !) croire qu'un être extérieur et invisible s'intéresse à ma destinée; mais comment faire pour le croire?

(L'idée de Dieu me fait penser à ce maudit curé. Dans les douloureuses sensations que ma lettre va te causer, je ne veux pas que tu le consultes. Ce curé est mon ennemi, par pure bêtise peut-être.)

Pour en revenir au suicide, une idée non pas fixe, mais qui revient à des époques périodiques, il y a une chose qui doit te rassurer. Je ne puis pas me tuer sans avoir mis mes affaires en ordre. Tous mes papiers sont à Honfleur, dans une grande confusion. Il faudrait donc, à Honfleur, faire un grand travail, et une fois là-bas, je ne pourrais plus m'arracher d'auprès de toi. Car tu dois supposer que je ne voudrais pas souiller ta maison d'une détestable action. D'ailleurs, tu deviendrais folle. Pourquoi le suicide? Est-ce à cause des dettes? Oui, et cependant des dettes peuvent être dominées. C'est surtout à cause d'une fatigue épouvantable, qui résulte d'une situation impossible, *trop prolongée*. Chaque minute me démontre que je n'ai plus de goût à la vie. Une grande imprudence a été commise par toi dans ma jeunesse. Ton imprudence et mes *fautes anciennes* pèsent sur moi et m'enveloppent. Ma situation est atroce. Il y a des gens qui me saluent, il y a des gens qui me font la cour, il y en a peut-être qui m'envient. Ma situation littéraire est plus que bonne. Je puis faire tout ce que je voudrai, tout sera imprimé. Comme j'ai un genre d'esprit impopulaire, je gagnerai peu d'argent, mais je laisserai une grande célébrité, je le sais, — pourvu que j'aie le courage de vivre. Mais ma santé spirituelle, détestable ; — perdue peut-être. J'ai encore des projets : *mon cœur mis à nu, des romans, deux drames*, dont un pour le Théâtre-Français, tout cela sera-t-il jamais fait? *Je ne le crois plus*. Ma situation relative à l'honorabilité, épouvantable, — c'est là le grand mal.

Jamais de repos, des insultes, des outrages, des avanies, dont tu ne peux pas avoir l'idée, et qui corrompent l'imagination, la paralysent. Je gagne un peu d'argent, c'est vrai; si je n'avais pas de dettes, *et si je n'avais plus de fortune*, JE SERAIS RICHE, médite bien cette parole ; je pourrais te donner de l'argent, je pourrais sans danger exercer une charité envers Jeanne. Nous reparlerons d'elle tout à l'heure. C'est toi qui as provoqué ces explications. Tout cet argent fuit dans une existence dépensière et malsaine (car je vis très mal) et dans le paiement ou plutôt l'amortissement insuffisant des vieilles dettes, dans les frais d'huissiers, de papier timbré, etc.

Tout à l'heure, j'en viendrai aux choses positives, c'est-à-dire actuelles ; car, en vérité, j'ai besoin d'être sauvé, et toi seule tu peux me sauver. Je veux tout dire aujourd'hui. Je suis seul, sans amis, sans maîtresse, sans chien et sans chat, à qui me plaindre? Je n'ai que le portrait de mon père, qui est toujours muet.

Je suis dans cet état horrible que j'ai éprouvé dans l'automne de 1844 : une résignation pire que la fureur.

Mais ma santé physique, dont j'ai besoin pour toi, pour moi, pour mes devoirs, voilà encore une question ! Il faut que je t'en parle, bien que tu y fasses bien peu attention. Je ne veux pas parler de ces affections nerveuses.

CH. BAUDELAIRE

(*A suivre.*)

JOURNAL

D'UNE

FRANÇAISE EN AMÉRIQUE[1]

Mardi, 20 mars.

Le capitaine Russell, commandant des chantiers maritimes, avait informé avant-hier les officiers et les hommes du *Kronprinz-Wilhelm* et du *Prinz-Eitel-Friedrich* qu'ils allaient être séparés et envoyés dans des camps militaires à Chickamanga (Tennessee) et Atlanta (Georgia). Ils reçurent cette nouvelle dans le silence le plus maussade. Le moment de leur départ n'avait pas été fixé, puisqu'il fallait attendre l'arrivée, dans ces deux camps, du 17e régiment d'infanterie, actuellement sur la frontière mexicaine. Leurs vaisseaux devaient demeurer à leur poste actuel, au bout de Broad Street, mais la garde en ayant été doublée, il n'y avait plus de danger.

Or, qu'apprenons-nous? Quatorze des membres de ces équipages se sont jetés, hier soir, dans le canal derrière leurs navires et ont tenté de s'enfuir. Quatre ont dû se rendre sous la fusil-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre 1917.

lade des sentinelles; un autre atterrit et se cacha pour être découvert bientôt après. Deux autres, voyant l'impossibilité de s'en tirer, passèrent deux heures dans des marais humides, puis se rendirent. Naturellement, les autorités de la Navy-Yard maintiennent leur silence accoutumé sur ce dernier et palpitant exploit, mais la police à cheval que l'on avait vue se précipiter sur le théâtre de chasse avait donné l'éveil.

C'est vers neuf heures qu'une sentinelle entendit quelqu'un sauter dans l'eau et fit feu trois fois, mettant immédiatement le chantier en éveil. Le puissant réflecteur du croiseur *Salem*, qui surveille étroitement les deux raiders, se mit à fouiller activement les ténèbres, et permit de voir quatre des plongeurs qui nageaient vers la côte; et tous les agents, toutes les sentinelles de faire feu, en ayant soin de ne pas toucher les fugitifs, mais en visant, très proprement, si près de leurs têtes que les pauvres diables ne trouvaient aucun confort dans leur situation. A la fin, ils levèrent les bras, en signe de bonne volonté, et se mirent à crier quelque chose en allemand. Ils offraient, paraît-il, un assez piteux spectacle, tandis qu'on les aidait à se tirer de l'eau glacée, les dents claquantes. Quand ils eurent été ramenés à leur bord, le commandant Russell fit faire le compte de ses ouailles : il lui en manquait. Nouveau branle-bas. Une vraie chasse à l'homme commença, sous les éclairs des réflecteurs, qui se termina par d'autres captures. Mais on ne tient pas tous les fugitifs. Nous pouvons supposer qu'ils avaient reçu des instructions détaillées avant de décamper, et ceux qui courent le pays y seront sûrement occupés à de bonnes petites intrigues! Bien entendu, on crie contre la garde qui peut permettre de pareils excès de vagabondage, et la police a une mauvaise presse.

. . . . . .

374 cadets de marine vont être promus plus tôt qu'ils ne s'y attendaient, pour ne pas laisser de vides dans les cadres, et l'on prend des mesures pour activer le recrutement des marins. Le Département de la Guerre et le Conseil de la Défense nationale confèrent avec les hauts fonctionnaires des Télégraphes et Téléphones.

Le Congrès se réunira sans doute dès le 2 avril. Tout ceci ne peut s'interpréter que d'une seule manière. La guerre

semble exister déjà, et l'on demande une armée immédiate de 2 000 000 d'hommes. (Où les prendra-t-on ?)

Les jeunes filles du collège de Vassar mobilisent. Presque toutes s'enrôlent pour le service de guerre comme nurses, opératrices de T. S. F. et auxiliaires de bureaux. Les classes d'hôpital pour la Croix-Rouge américaine sont prêtes à décerner les diplômes. On m'écrit que les classes de couture et de tricotage y fonctionnaient depuis des mois, en vue des événements actuels.

Les jeunes filles de Smith Collège se font inscrire comme infirmières, et aident puissamment la Croix-Rouge de leurs finances.

Le docteur dit qu'il a déjà organisé, à Philadelphie, son hôpital naval ; il a de l'argent ; ses nurses, ses assistants sont prêts, et il va à Washington se mettre aux service du gouvernement.

La pensée que cette attente va enfin finir rend tous les visages souriants. On est soulagé d'une angoisse, à savoir enfin que la guerre est là !

Jeudi soir, 23 mars.

Philadelphie se distinguera. C'est une Philadelphienne de dix-huit ans, Loretta Walsh, qui a l'honneur, depuis hier, d'être la première femme enrôlée dans le service actif de la marine. Elle a fait, sur la Bible, son serment de *Chief Yeoman*. Elle a dû commencer ce matin ses devoirs, et s'occupera de l'enrôlement ; je suis sûre qu'elle y aura du succès. Elle a passé bravement l'examen médical !

Il n'y aurait plus, au large, que deux des échappés allemands. Mais le plus profond mystère continue à régner sur ce que fit à terre, dans la journée de lundi, le capitaine Thierichsen, du *Prinz-Eitel-Friedrich*, qui prétendit aller à l'Hôpital de la Marine pour faire soigner une oreille malade, et resta quatre heures et demie on ne sait où avant d'y apparaître. On a lié cela, naturellement, aux dramatiques évasions qui devaient suivre de si près. Il voyagea dans divers quartiers de la ville dans une auto appartenant à Adalbert Kœrting Fischer en personne, et il eut pour chauffeur Floyd Williams qui

est aussi appelé comme témoin dans le procès de contrebande que le gouvernement intente à son patron. Il semble qu'on aurait pu, après tant d'avertissements, surveiller d'un peu plus près les allées et venues de Thierichsen...

La résistance allemande sur le front français a commencé. Elle va être désespérée et sanglante, hélas !... On dit que les pertes françaises, durant cette poursuite, ont été inouïes.

Ici, où l'on sent que la guerre seule peut défendre désormais les droits américains (un autre bateau, de Chester, vient d'être torpillé, dans la zone de sûreté, et vingt matelots ont été tués) les suppositions vont leur train sur ce qui se passera d'ici peu, mais tout se discute très calmement. Pourtant on me fait rire, quand on prévoit que New-York ou une autre grande ville pourrait tomber entre les mains des Allemands établis dans le pays ! Quand je dis qu'ils ne sont pas organisés et entraînés, on me répond que si, par les sociétés de gymnastique qui sont même armées; si j'objecte : « Enfermez-les dans des camps de concentration », on explique qu'il en est question, mais qu'ils sont trop nombreux. Et mon incrédulité pousse Dora à me dire que je parle « comme les Français d'avant la guerre »; mais, quand je l'entends parler de tuer tous ses chats s'il faut fuir, le fou rire me prend. Je sais aussi bien qu'elle que le Delaware est si large à son embouchure que toute une flotte peut y entrer et y évoluer. Je sais que les sous-marins font des prouesses, que cet État de Pennsylvanie, riche en fabriques de munitions, appellerait plus que tout autre la rage allemande, mais je ne nous vois pas fuyant sous les shrapnells !

Une chose est sûre, c'est que la fabrication des munitions bat son plein. Les États-Unis peuvent, tout en disposant du nécessaire, continuer à fournir les Alliés. Les usines de Pennsylvanie à elles seules sont capables de soutenir l'Amérique. Bref, tout se mobilise, très tranquillement, mais rapidement. Ceux qui veulent encore parler de paix sont ouvertement appelés des traitres. Aucune médiation, aucune discussion même ne sera plus possible pour le nouveau Congrès, dont les membres se hâtent vers le Capitole. Le maire de Philadelphie nomme un Comité exécutif de défense pour la ville et le convoque pour demain après-midi à l'hôtel de ville.

Les États de New-England, New Hampshire, Maine et Vermont nomment des Comités de sûreté publique et votent des budgets de défense. Les dames du téléphone, en Massachusetts, offrent leurs services au gouvernement sans rétribution.

Philadelphie voit ses listes de recrutement pour l'armée et la marine s'allonger. Les citoyens en vue s'organisent pour diriger les œuvres de guerre. Le doyen Mac Clellan, de la Wharton School [1], a télégraphié aux ministères de la Guerre et de la Marine pour offrir les services de ses professeurs et de ses étudiants comme spécialistes en divers travaux.

Enfin, le Conseil national des Femmes offre au gouvernement les services de 6 000 000 de *clubwomen* [2].

Vendredi soir, 23 mars.

Il fait un vent épouvantable, comme toujours au printemps. Il ne faut pas nous plaindre, d'autres États américains en souffrent plus que nous. Un orage, en Indiana, a détruit plusieurs quartiers de New-Albony : des manufactures ont été renversées comme des édifices de cartes; il y a deux cents morts. Des familles entières ont péri. Les hôpitaux, pleins de blessés, les envoient à Louisville.

A Philadelphie, on continue à se remuer. (Les Américains aiment le mouvement.) Les principaux citoyens de la ville ont formé un comité, et invité Roosevelt à en être le *Chief Speaker*. Mais pour l'instant, le colonel s'en va en Floride, chasser je ne sais quelle hydre.

Wilson et son Cabinet ont été tout le jour occupés à discuter les arrangements du prochain *clash* [3] avec l'Allemagne, et ils se sont déjà entendus pour une collaboration étroite de toutes les branches de l'administration. On parle d'une coopération étroite, aussi, avec l'Entente, qui aurait ici crédit illimité. L'effort est énorme pour mobiliser toutes les ressources et accroître la production des munitions.

1. École scientifique, formant surtout des ingénieurs.
2. Femmes membres de ces clubs.
3. Choc.

On est un peu anxieux de la tactique de Hindenburg qui pourrait jouer un de ses tours et couper l'armée de Nivelle.

La petite affaire du capitaine Max Thierichsen s'est terminée par un acte grandiose : Il a écrit au commandant Russell, déclarant « sur son honneur de gentilhomme et d'officier allemand » qu'il n'avait commis aucun acte contraire à la neutralité lundi dernier, durant qu'il était à terre. Il faudrait pourtant savoir ce qu'un Allemand entend par « neutralité ».

Ces marins allemands, dont le départ approche, sont bien affairés à se débarrasser de leurs poulets et autres joujoux. Nous sommes allées là cet après-midi, mais nous n'avons pu dépasser le barrière, non plus qu'une blonde enfant, du nom de Johanna Schmidt, qui voulait emporter dix-sept poulets qu'un des marins lui a offerts. Pour son malheur, le marin qui l'invitait à venir prendre livraison de sa volaille avait écrit sa lettre en latin, et en caractères gothiques ! Et l'interprète que l'on a envoyé chercher ne savait pas le latin ! Il dit que ce n'était, tout ce gribouillage, qu'un *hocus pocus*(?) De fait, ça en avait l'air. La jeune personne, têtue sous tant d'yeux ironiques, traduisit sa lettre (elle a son diplôme du collège!) mais le sergent des fusiliers marins ne voulut pas l'écouter et déclara qu'il n'y avait rien à faire. Voilà le sort des poulets réglé. Fräulein Schmidt, derrière le dos du sergent, l'a appelé « tête de cochon ».

On apprend tous les jours des choses intéressantes. Je ne parle pas des petits complots et menues arrestations; mais voilà que les marins du *Rhoetia* et du *Prinz-Oskar*, de la Hamburg American line, qui sont depuis plus de deux ans à l'ancre aux quais municipaux, ont tous quitté leurs navires et sont employés, surtout à Germantown — banlieue de Philadelphie — comme domestiques, cuisiniers, hommes à tout faire ! On enquête... Je parie que le maître d'hôtel qui a passé ici trois jours, en remplacement d'Antonio, en est un ! En lui donnant son chèque, et en entendant son nom, Dora faillit tomber sur le dos :

— Vous êtes Allemand?

— Je suis Autrichien, madame.

Samedi, 24 mars.

L... téléphone de New-York qu'il a assisté hier au Hall Carnegie au plus violent débat qu'il y ait eu dans cette ville entre patriotes et pacifistes, depuis la rupture des relations. On voulait célébrer la Révolution russe, mais le maire, Mitchell, mit le feu à une poudrière quand il déclara que nous allions avoir la guerre en vertu de ce même principe démocratique qui venait de libérer la Russie. Les pacifistes s'étaient certainement préparés, et leur violente démonstration faillit mettre fin au meeting. Après un quart d'heure de tapage, le maire, blanc de rage, s'avança au bord de l'estrade, et cria :

— Le pays est à la veille de la guerre. — et malgré les « no ! no ! » hurlés en réponse, il fit entendre la fin de sa phrase, — et je vous dis, à vous là-haut dans les galeries, que vous êtes ici, ce soir, divisés en deux clans : les Américains et les traîtres !

— J'espère, — rétorqua un pacifiste, — qu'on vous a mis au rang des premiers?

— Vous me faites le plus grand honneur, — dit Mitchell qui n'est jamais à court.

Les applaudissements éclatèrent alors, et on mit à la porte les pacifistes trop peu pacifiques. Ce sont les socialistes, naturellement, qui faisaient ce tapage dans les galeries gratuites.

Le soir.

En ville, où une activité raisonnée, sans fièvre, est la note dominante, on parle beaucoup de l'abdication possible de Guillaume, et il se confirme que c'est l'armée de Hindenburg, non celle de Nivelle, qui est en danger.

Si ce n'est pas Roosevelt, ce sera « Mr President » qui viendra présider le grand meeting de samedi prochain au Hall de l'Indépendance. Ledit Président vient de rappeler Brand Whitlock de Belgique, et les œuvres de secours resteront entre les mains des Hollandais. Il n'y avait plus moyen de continuer sous les vexations teutonnes. Whitlock ira au Havre rejoindre le gouvernement belge.

En Russie, le parti de Milioukoff est pour la République. Dieu seul sait ce qu'ils vont faire de Nicolas, pauvre homme irresponsable !

Dimanche, 25 mars.

L... vient passer la journée avec nous. Il est plein d'histoires amusantes sur les bagarres qui continuent à distinguer les grands meetings en faveur de la paix à New-York. Il y en eut un, hier soir encore, à Madison square Garden, où messieurs les pacifistes montrèrent leur force au pugilat. Les policemen eurent beaucoup à faire pour sortir ces énergumènes. John Milholland, qui présidait, eut beau réclamer qu'on ne mît point à la porte ses partisans, il fallut en évacuer trente au moins, en trois fois. La première attaque eut lieu quand quelqu'un prononça les noms de Elihu Root et de Roosevelt, les uns se mettant à applaudir, d'autres à aboyer : la musique attaqua un air gai pour faire cesser le tango, mais ce n'en fut que pire ! Il y avait beaucoup d'Allemands dans l'auditoire, et ils ne se firent pas faute de manifester leurs sentiments peu fraternels chaque fois qu'on nomma Wilson.

Un orateur, Benjamin Marsh, fit un discours enflammé, quoique pacifiste, et livra aux fourches de Satan Roosevelt, « le plus grand poltron moral du pays », Root « dont toute la cervelle et l'absence de conscience peuvent seules garder les clients et lui-même hors de prison », et le maire Mitchell, « traître instrument de Wall Street[1] ». Et il termina sur ces paroles peu évangéliques : « Prions pour la mort de Root et de Roosevelt. »

La conclusion de L... c'est qu' « il faudrait chasser du pays tous les pacifistes ». Vraiment, ce ne serait pas mauvais.

Le soir.

On marche rapidement à la guerre ; si l'on n'en croyait que les journaux, on dirait « d'un cœur content », mais, comme

1. Wall street est la rue où se font toutes les opérations de banque ; on dit là-bas *Wall street* comme on dit chez nous *la Bourse*.

ailleurs, il y a le revers de la médaille. Cet après-midi, Wilson a pris trois mesures importantes :

1° Il a appelé sous les drapeaux onze régiments de la Garde nationale[1] au complet. Deux sont de Philadelphie. Tout cela est pour le service de dix États sur la côte Atlantique et pour le district de Columbia.

2° Il a redistribué les départements militaires des États-Unis. Il y en avait quatre, il y en aura six désormais. Les deux nouveaux districts sont sur la côte Atlantique. Ceci est fait pour faciliter la décentralisation du commandement, et sera appliqué dès le 1er mai. Il y aura :

a) Le département du Nord-Est avec Boston pour quartier général ; (Maine, New-Hampshire, Vermont, Massachusetts, Rhode Island et Connecticut.

b) De l'Est ; quartier général à Governor's Island ; (New-York, New-Jersey, Pennsylvania, Delaware, Maryland, Virginia, district de Columbia, Canal Zone et Porto-Rico).

c) Sud-Est, quartier général à Charleston, S. C. (Tennessee, North Carolina, South Carolina, Georgia, Florida et Mississipi), avec la défense des côtes de Nouvelle-Orléans et de Galveston.

d) Central, Chicago; (Kentucky, Ohio, Michigan, Indiana, Illinois, Wisconsin, Minnesota, North and South Dakota, Iowa, Missouri, Kansas, Nebraska, Wyoming et Colorado.

e) Sud, à port Sam Houston, Tex. ; (Louisiana, Texas, Arkansas, Oklahoma, New Mexico et Arizona.

f) West, San-Francisco ; (Washington, Oregon, Idaho, Montana, California, Newada, Utah et Alaska).

3° Le Président a donné l'autorisation d'enrôler 19 300 hommes, pour porter l'effectif naval à 87 000 marins.

Voilà un dimanche qui n'aura pas été consacré à la paix ! Le ministère de la Guerre n'avait jamais été si actif !

Ces diables de marins allemands s'en vont définitivement demain. Portes et fenêtres des wagons auront des barreaux de fer. On dit, au quai, qu'on trouvera toutes choses sabotées après leur départ, car les soldats de garde entendaient sans

1. La Garde nationale est un régiment d'État (chaque État a sa garde) non un régiment fédéral.

cesse des bruits bizarres. Leur musique, qui depuis des semaines se taisait, jouait depuis mercredi tout le long des jours, et dans les intervalles, des coups de marteau puissants se faisaient entendre.

Montclair (New Jersey). Lundi, 26 mars.

Cela fait plaisir de se retrouver dans une famille et dans un milieu français : mais Montclair, qui est pourtant une banlieue de New-York, et si fraîche, si jolie, est quelque peu province. On y vibre moins qu'à Philadelphie.

Madame E... m'attendait à Newark ; de là, l'auto nous a transportées à New-York, où nous avons déjeuné et pris des tableaux que M. E... venait d'acheter à un médecin qui avait passé trente ans à collectionner tant et plus ; ses murs n'offraient pas un centimètre carré d'espace vide ; fortune faite, il épouse une jeune et jolie femme, et, la question des domestiques étant une épine dans son œil, il se transporte à l'hôtel. La collection l'embarrasse : il la vend. Il la disperse au hasard, et avec perte, mais sans regret !... Heureux homme ! Il n'y mit jamais la passion d'un collectionneur parisien. Le goût non plus, du reste... La chose me paraît comique.

Mardi, 27 mars.

Conférence, à la High School, par mademoiselle de Lambert, au profit de la Croix-Rouge française. Mademoiselle de Lambert, élève de madame Segond-Weber, dit bien, déclame bien et ignore le trac. Elle a déjeuné avec nous, et nous a amusées par sa vivacité intense et remuante. Elle part demain pour Chicago, Ottawa, Montréal, Québec, sans savoir un mot d'anglais. Heureusement qu'elle a de l'aplomb !

Nous visitons cette High School qui donne l'enseignement à mille élèves. Il y a huit professeurs de français (des dames), et elles nous disent que presque la moitié des élèves apprend notre langue, qui devient de plus en plus répandue parmi eux. Jeunes gens et jeunes filles suivent les cours ensemble. La bibliothèque, la salle de gymnastique, le réfectoire sont vrai-

ment remarquables. L'entrée, avec sa copie du *Discobole*, a l'air d'un musée.

Quand on a bâti ces grands bâtiments, on a déménagé habilement les maisons qui se trouvaient là, et on les a transportées ailleurs, sur de nouvelles fondations, sans qu'un vase de porcelaine ait été cassé ! On put assister, des fenêtres, à ces déménagements peu ordinaires en nos pays.

Mercredi, 28 mars.

Le Sénat de Pennsylvanie a voté hier l'abolition de la peine de mort dans l'État par une majorité de 3 contre 1.

On est toujours remuant en Pennsylvanie. Les dames de la *Société* ne veulent pas obéir aux ordres de la police qui, à Atlantic City, Chelsea et Ventnor, prétend imposer des muselières aussi bien aux petits chiens qu'aux grands. Elles refusent cet ornement aux gracieux museaux de leurs chéris ; elles forment un comité de protestation, font des affiches, et prétendent que si quelques membres de la race humaine sont devenus enragés, ce n'est pas une raison pour faire souffrir et enlaidir leurs petits amours.

Orange et East Orange, les Oranges comme on dit, me paraissent moins attrayants que Montclair, qui y touche ; mais il y a de belles maisons du côté du Parc, variées, comme à Montclair et dans tous les environs, de couleur, d'architecture. L'œil est quelquefois surpris de voir une grosse tour ronde à créneaux adjointe à un pavillon mignon et coquet ; mais rien n'étonne en Amérique, rien ne détonne, tout paraît naturel, tant on y met de naïveté. Le quartier des ouvriers italiens des usines Edison, avec ses petites maisons, ses loques, sa saleté, ses mioches bruns et criards, a du caractère. Je n'ai pu visiter les usines elles-mêmes, le temps nous ayant manqué. Nous irons demain. Les bâtiments sont immenses ; ils ont surgi de terre, après le terrible incendie d'il y a trois ans, presque à vue d'œil. Mais les environs restent abîmés par les débris.

Jeudi, 29 mars.

Les lettres de Philadelphie sont toujours pleines d'intérêt. A une réunion de la Croix-Rouge, hier, Mr Staub, directeur

de la section atlantique, a conjuré les femmes présentes d'empêcher soigneusement toute influence étrangère dans leurs réunions et ateliers. Il avait trouvé à Jersey Town du poison, du verre pilé, dans des médicaments, des bandages ! Cela me paraît colossal, et je suppose que les cas qu'il a observés provenaient seulement de quelques négligences? Si détestables que soient les Allemands, comment croire que des êtres humains puissent en venir délibérément à des moyens pareils ! On va faire une enquête.

Les étudiantes de Bryn Mawr et les belles dames de Phila se préparent à faire des chauffeuses épatantes, non seulement pour les ambulances, mais aussi pour l'intendance.

Il nous revient, de divers côtés, que l'Ouest n'entend rien à l'Union sacrée, et qu'il est en humeur, non plus de filibuster, cela ne lui sera plus possible, mais de créer de sérieux ennuis au prochain Congrès. C'est Master Stone que l'on redoute. Quel caractère! A Washington, on grince des dents, car un grand meeting pacifiste se prépare pour lundi.

Toujours est-il que l'Allemagne ne se voit pas battue. De là son calme, devant un adversaire de plus ; de là ses étranges conditions de paix que publie le *Journal de Genève* !

La proposition du *New-York World* de faire à la France un don de cinq milliards ne trouve pas d'objections. On considère que si la France veut l'accepter, elle rendra à ce pays-ci un grand service, en lui permettant d'élever son rôle dans la guerre au niveau où il désire se trouver. Ce serait, dit-on, montrer clairement que l'Amérique n'a pas l'intention de faire une guerre pour la défense de ses droits particuliers. Ces cinq millions de dollars n'iraient point en France sous forme d'un tas d'or, mais en produits du sol et du labeur américains : ce ne serait point un paiement des services passés, ni une mesure d'assistance pour le présent. Tout cela fait que cette proposition soulève l'enthousiasme. C'est L... qui l'écrit, car, ici, sauf deux Anglaises que j'ai vues aujourd'hui, on se préoccupe peu de ces questions-là. L... ajoute qu'il veut faire une autre proposition, par la *New Republic* : c'est que le gouvernement américain doit offrir de partager avec la France et l'Angleterre les frais des secours à la Belgique. Il y voit une obligation d'honneur.

Vendredi, 30 mars.

Les journaux sont, depuis quelque temps, bien amusants : Toute association, pacifiste ou nationaliste, y fait paraître, en bonne vue, des manifestes imposants. Souvent l'un est près de l'autre, et l'effet est des plus comiques ; tous en appellent à « Mr President » ; les uns tel le supplie de ne pas précipiter le pays dans l'abîme par une guerre qu'il ne veut pas, et les autres en termes aussi majestueux, d'obéir à l'appel de la conscience nationale, qui veut la guerre. On ne reprochera pas aux journaux leur partialité ! Payez, et j'insère !

On dit que la guerre sera déclarée lundi. A New-York, où nous étions cet après-midi, beaucoup de soldats, des marins partout, très en gaieté, mais autour d'eux les visages étaient graves. Quelle attente ! Quelle tension !

Les trônes d'Espagne et d'Italie passent pour branlants.

Philadelphie. Samedi, 31 mars.

Je suis revenue aujourd'hui, après un détour en auto à New-York, les *Stars and Stripes* [1] flottant d'un côté de la machine, de l'autre le tricolore français.

La gare, ici, était noire de monde. J'ai pu arriver à temps pour joindre Dora et son père, qui se rendaient au meeting du Hall de l'Indépendance, au son de la vieille cloche qui, comme aux temps des premiers colons, appelait les citoyens. Aux quatre coins du Square, des musiques militaires jouaient l'Hymne de la Délivrance. Nous n'avons rien entendu aux discours, mais, devant le Hall, l'émotion fut grande quand le maire, juste à la place où s'était tenu Lincoln en une autre fête solennelle, a fait hisser le drapeau et chanté le chant national. Dora a été agréablement surprise de ce spectacle que ses compatriotes ne lui avaient jamais donné : se tenir tête nue et respectueux. Quelques jeunes gens trop nonchalants se virent arracher leur couvre-chef par des voisines exubérantes.

1. *Les Étoiles et les Bandes*, le drapeau américain, appelé aussi *la Bannière étoilée*.

Après quoi, nous avons traversé le bâtiment, pour nous tasser dans le petit parc situé derrière lui, où l'on avait élevé une estrade pour les orateurs. Wilson n'avait pu venir ; il semble qu'il ait assez à faire chez lui. Gerard, souffrant, s'était excusé; mais il y avait Hiram Johnson, sénateur de Californie, et notre sénateur Penrose, et notre gouverneur Brumbaugh, et Smith, et le *Provost* de l'Université et le général Young, et le Rev. Conwell et un prêtre catholique pour donner leur bénédiction, sans lesquelles n'irait, ici, aucune manifestation.

La cohue empêchait un peu le recueillement; on s'écrasait; les messieurs avancent ici en boulets de canon, sans regarder à droite ni à gauche, sans s'excuser. Au premier abord, je pensais avoir à faire à de hauts fonctionnaires qui devaient arriver à l'estrade à tout prix. Mais non, c'était universel. Plusieurs femmes s'étaient évanouies, avant même le premier discours.

On se sentait remué par une grande vague patriotique. Des milliers et des milliers de gens ont engagé la foi de leur Cité au Président, dans la grande crise nationale. C'est peut-être la plus grande démonstration patriotique dans l'histoire de la ville, qui connut pourtant des jours si glorieux. C'est une nouvelle Déclaration d'Indépendance, signée et scellée par les acclamations unanimes. L'enthousiasme n'avait plus de bornes après cette affirmation du vœu de loyalisme. Le service militaire obligatoire a été réclamé par tous, et il est heureux pour John Millholland que sa belle barbe ne se soit pas montrée. Nous étions vingt mille dans le Square qui vit la naissance de la Liberté, et plusieurs fois ce nombre dans les rues adjacentes.

B... qui, de sa place de journaliste, avait tout vu, tout entendu, nous a donné ensuite, avec une tasse de thé tiède, un résumé des discours. Ils y allaient carrément, nos orateurs. Le Rév. Conwell, président de Temple University, invoquant, à la manière américaine, la présence du Très-Haut, mit ses auditeurs en délire en criant : « Bénie soit la Russie dans sa tentative pour donner la liberté à tout son peuple, et puisse l'Allemagne jouir bientôt du grand esprit de la liberté. »

Le général Young, premier orateur, ne pouvait pas parler, tant les applaudissements étaient assourdissants : « Marchez

en avant, comme en 1861. Marchez en avant, dans le même esprit que les combattants de cette époque, et le gouvernement américain sera un gouvernement victorieux, comme il l'a toujours été. »

Tout cela est bel et bien. Mais les Allemands n'ont pas froid aux yeux. Au carrefour de la Chestnus et de la Treizième rues, une toute petite fille regardait la sortie, confortablement installée dans une superbe limousine ornée... de petits drapeaux allemands ! Le chauffeur marquait la mesure, d'un air placide, aux airs martiaux. Un homme en colère cria dans la foule : « Qu'est-ce que f... ces drapeaux allemands sur cette machine? » Il y eut un mouvement, et je crus que les emblêmes teutons allaient être mis en pièces. Mais l'enfant, si petite, cinq ans peut-être, si blonde et belle, riait en faisant danser ses boucles devant le beau spectacle inaccoutumé. Ahuri, l'homme se retourna, calmé : « *It's all right. She is sweet and innocent* [1] », et personne ne s'avisa de troubler le bonheur de la poupée.

L'ordre, du reste, régnait partout, Ce fut un des traits caractéristiques de cette journée mémorable. Vraiment l'esprit des pères revivait dans les fils. Pour un Américain, ce Square de l'Indépendance est un terrain sacré : Washington, Jefferson, Adams et Franklin s'y sont tenus, et ce sont eux qui aujourd'hui inspirent cette ville que n'a pu gâter la fièvre de l'or.

En novembre 1774, le premier Congrès Continental s'ajournait là, après deux mois de labeur, après avoir donné la vie au désir d'unité et d'indépendance des États alors existants, et le toast, au grand banquet qui en réunissait les membres dans la Maison d'État, Hall de l'Indépendance, était celui-ci : « *May no man enjoy freedom who has not spirit enough to defend it* [2]. »

Deux ans plus tard, le 8 juillet 1776, à midi, six jours après que l'adoption des résolutions d'indépendance par le Congrès Continental, deux jours après qu'une première déclaration de principes, proposée par Jefferson, eut été acceptée à l'unanimité, le colonel John Nixon, debout sur une

1. C'est bon ; elle est mignonne et innocente.
2 Qu'aucun homme ne jouisse de la liberté qui n'a pas l'énergie de la défendre.

petite plate-forme à l'ouest de la Maison d'État, lisait à 8 000 citoyens la première proclamation publique de la déclaration de l'Indépendance, et, comme il terminait la dernière clause, « *we mutualty pledge to each other our lives, our fortunes and our sacred honor* [1] », la cloche de la Maison d'État, celle de la vieille église du Christ et toutes les autres dans la ville, s'unirent pour annoncer au monde la Liberté.

Le grand-père de Dora acheta les vieilles dalles du perron où avait été lue cette proclamation, quand il fut remplacé par un perron plus majestueux, et elles ornent à présent le foyer ancestral.

Il faut sauter une génération pour retrouver, en août 1814, à cette même place, un meeting de 10 000 citoyens. L'heure était triste et lourde : on était en guerre avec la Grande-Bretagne sur la question des droits égaux sur mer. Une flotte anglaise était venue dans la Chesapeake Bay ; une petite armée anglaise avait repoussé la milice du pays. L'ennemi avait pris Washington (et l'avait même brûlé, si je ne fais erreur) ; il menaçait Baltimore, et l'on s'attendait à voir Philadelphie attaqué. « Pourquoi, criait le peuple, après deux ans de guerre, sommes-nous si peu prêts à nous défendre? » A ce meeting dont je parle, Thomas Mac Kean, alors âgé de plus de quatre-vingts ans, répondit : « Ce n'est pas le moment de parler ; c'est le moment d'agir. » Un Comité de Défense publique se créait, la ville était divisée en districts, les dispositions étaient prises pour activer le recrutement ; et c'est ainsi que Philadelphie pouvait faire face à l'étranger.

Il y a encore des habitants qui se souviennent d'une quatrième solennité : au matin de l'anniversaire de Washington, en 1861, le Président-élu des États-Unis, Lincoln, en route pour son installation, éleva le drapeau américain sur le Hall, puis, sur une plate-forme érigée à la hâte devant le bâtiment, il déclara :

« Je n'ai jamais eu un sentiment politique qui ne soit né des sentiments personnifiés dans la Déclaration de l'Indépendance. C'est là ce qui me permet de croire qu'en temps

1. Nous nous consacrons mutuellement nos vies, nos fortunes et notre honneur sacré.

voulu le fardeau sera levé des épaules des hommes et que tous auront chance égale... Je n'ai rien dit, jamais, que ce que je suis prêt à soutenir, fût-ce au prix de ma vie, et, si telle est la volonté de Dieu, au prix de ma mort. »

... Nous rentrons au logis, les vêtements froissés, fripés, dans le beau soir qui tombe, chaud déjà comme un soir d'été : tant la température est capricieuse et toujours extrême. Je vis dans le lointain passé, héroïque et superbe, et je sens qu'il ne faut rien redouter de l'avenir, avec ce passé derrière soi. L'Amérique vaincra...

Oriel, qui rentre de Cincinnati, a passé sa semaine à la Croix-Rouge, coupant des milliers de mètres de gaze, préparant des bandages. Elle a toujours mal au coude, et les examens aux rayons X ont prouvé qu'elle avait une côte de trop ! Quant à Édith, elle s'est mise, avec son auto, à la disposition de la Croix-Rouge. Elle est chauffeuse intrépide et habile.

A Cincinnati, on dévoilera bientôt la statue de Lincoln, don de Mr et Mrs Charles Taft. L'ancien Président, William Taft, fera un discours. On s'attend à un beau spectable patriotique.

Ici, on ne croit pas à une déclaration de guerre pour après-demain, car il faudra installer le nouveau Parlement. Sera-ce encore une attente de quelques jours?

Ce que l'on croit, ce que l'on pressent d'après ce que nous téléphone le *Times* de New-York, c'est que, comme le disait Johnson cet après-midi, l'intervention américaine marquera un pas de plus de l'esprit de liberté, et que c'en sera fini de l'autocratie en Europe... L'Allemagne gronde. Il est bien vrai, comme l'a dit Ledebour, que l'Histoire a mis ses bottes de sept lieues.

Lundi, 2 avril.

La police a empêché, hier soir, un meeting pacifiste : les pacifistes indignés se sont rendus en monome au Forest Theater, où se tenait un autre meeting du même genre.

A Baltimore, où une manifestation semblable avait lieu à l'Académie de musique, 4 000 personnes, conduites par les représentants des meilleures familles et les étudiants, chan-

tant des hymnes patriotiques, ont pénétré de force dans la salle, après avoir rompu les cordons de police, et ont arrêté le docteur Jordan au milieu d'une phrase. La police chargea, avec ses aimables massues, et quelques têtes furent endommagées.

Fanny est rentrée tard, hier, de Washington, où, dit-elle, on est très grave, mais calme. L'opinon prévaut que le Président déclarera l'état de guerre déjà existant : cela lui donnera tous les avantages de la situation. C'est aussi l'avis de Roosevelt qui est attendu aujourd'hui à Washington avec impatience.

A cette heure — il est midi — le Congrès se réunit... Quelle attente ! « Mr President » attend qu'on le prévienne que les deux Chambres, réunies en séance, sont prêtes à entendre son message. Tel est le protocole. Le Sénat est déjà organisé, mais chacun des membres de la Chambre basse doit prêter serment, et il faut élire les bureaux. Si cela se termine aujourd'hui, alors seulement « Mr President » ira du discours tant attendu.

On s'attend à une faible opposition de la part du Sénat, et, à la Maison des Représentants, un petit groupe de pacifistes seulement grognera. Mais les admissions au Capitole sont très restreintes. Des cartes spéciales ont été délivrées, avec parcimonie. Nul ne sera admis que sur promesse de ne pas déchaîner un ouragan. Aucune démonstration ne sera autorisée dans les rues, pas plus des nationalistes que des pacifistes. Du reste, les pacifistes, qui sont les mieux organisés, partent en masse pour la capitale, et à leur arrivée, comme on ne peut leur interdire de marcher, ils arrangeront bien quelque défilé. Sans doute même défileront-ils tout le long du jour !

4 heures.

Les journaux de l'après-midi disaient que Wilson ferait son discours à trois heures, mais nous venons de téléphoner à Washington : ce sera pour huit heures ce soir seulement.

Jeannette Rankin a attiré l'attention générale : les suffragistes avaient voulu lui faire une garde d'honneur, mais la police ayant ordre de disperser toute manifestation, elles s'étaient rabattues sur un bon petit banquet. L'entrée au Congrès

de la nouvelle « Représentante » fut accueillie par des applaudissements, et tout le monde se leva. Il paraît qu'elle a rougi terriblement quand il lui a fallu répondre « *present* » à l'appel de son nom. Les possibilités mêmes de la guerre attiraient moins l'attention que cette femme en robe noire et tête nue. Elle a tout de même battu six candidats !

Le sénateur Lodge, qui a soixante-sept ans au moins, a écrasé sur le sol, dans les corridors du Capitole, un sénateur pacifiste de Massachusetts, qui l'avait appelé poltron et l'avait frappé au visage. La communication trop tôt rompue nous empêche de rien savoir des autres hauts faits des pacifistes. Mrs R... qui avait assisté, jeudi dernier, à l'examen des cadets de Annapolis, a eu pourtant le temps de nous dire que cette cérémonie, si brillante d'habitude, alors que les mères, les sœurs et les jeunes amies des *midshipmen*, en grande toilette, applaudissent à la lecture des résultats et envahissent la salle, était, cette fois, particulièrement triste : bien des mères pleuraient, ne sachant point où l'on enverrait leurs fils.

7 heures.

L'angoisse continue : Dora rentre de la ville : le troisième régiment d'infanterie (*Guardsmen*[1]), partait pour une destination inconnue du public. Tous les points stratégiques sont gardés. Les hommes étaient fort exubérants, les femmes tristes, la foule attentive.

11 heures.

Le docteur, rentrant de la ville, téléphone que, depuis huit heures et demie, les États-Unis sont entrés dans la guerre définitivement !

L'angoisse n'est point enlevée de nos cœurs, comme nous l'avions espéré... Qui donc, maintenant, va frapper le premier coup?...

Mardi soir, 3 avril.

La Maison des Représentants attend que le Sénat en ait fini ; le Sénat attend que Robert Marion La Follette ait

1. Garde nationale.

joué son petit morceau... L'appel du Président avait soulevé un grand enthousiasme ; la résolution de guerre paraissait ne devoir soulever aucune objection ; on comptait sans l'Homme Entêté ! Les nouveaux règlements ne lui permettent pas de « flibuster » plus de vingt-quatre heures, mais il tient à ces vingt-quatre heures ! Tout le pays attend, impuissant, et Mr Wilson a pu s'en aller, de l'autre côté de Potomac, faire un peu de golf en Virginie pour prendre du muscle.

Si la force physique de La Follette le lui permet (plus d'un souhaite qu'il tombe mort !) et s'il est soutenu par Norris et Vardaman, il faudra peut-être attendre à samedi pour que la demande présidentielle soit accordée. Stone doit parler, mais il a promis de ne pas flibuster.

« Flibuster » n'est plus, du reste, un passe-temps agréable. Un flibustier doit parler *tout le temps* et se maintenir dans son sujet ; il n'a plus le droit de se reposer en faisant des propositions et des votes. Il lui est interdit d'avoir des notes sous le nez, et c'est là ce qui paralysera Vardaman, et l'empêchera de prétendre désormais à la gloire des flibustiers fameux, car il est obligé d'écrire ses discours pour être sûr de faire correctement ses citations poétiques. Il ne peut parler sans faire de citations, et ne peut faire ses citations sans les écrire !

De plus, le Sénat, sitôt que l'opposition de La Follette fut évidente, vota une résolution portant que, quand il se réunirait le lendemain à dix heures, il demeurerait en séance continue, sans ajournement ni suspension de séance jusqu'à ce que la résolution de guerre soit passée. On ne croit pas que la gorge et les poumons de La Follette lui permettront de tenir plus de cinq heures. Dans ce cas, la résolution ira immédiatement à la Maison, et y passera comme l'éclair. Mais cet être maudit aura pourtant donné à l'Allemagne et aux étrangers l'impression d'un Congrès apathique et indifférent. Les journaux allemands triompheront. Chaque heure de délai ajoutera à cette impression qui désespère l'Amérique.

Le Sénat a eu pendant cette séance la tenue la plus noble. Le sénateur Martin a déclaré qu'empêchée d'agir immédiatement, la haute Assemblée refuserait de s'occuper de toute autre affaire jusqu'à ce que la résolution fût votée; il a proposé que la séance, qui n'avait duré qu'une heure, fût levée

immédiatement. Un pauvre diable voulut demander si le cher collègue ne consentait pas à suspendre sa proposition un moment, afin de lui laisser exposer..., il n'eut jamais le temps de dire quoi : Martin rugit comme un taureau furieux : « Je ne céderai à aucun sénateur, pour aucune affaire, d'aucune sorte, jusqu'à ce que cette résolution ait été votée ! » Et le bon Maclumber, un peu ahuri et choqué, mais avec l'air de quelqu'un qui commence à comprendre, se rassit modestement.

Martin s'est aussi pris de bec avec La Follette ! L... dit que c'était un spectacle comique, et que, malgré la gravité de la situation, on était obligé de rire.

Teddy Roosevelt se trouvait à Washington entre deux trains ; il est allé à la Maison Blanche congratuler Wilson pour son discours ; ne trouvant pas l'Exécutif, il dicta à quelques plumitifs une déclaration redondante, et s'en alla embrasser, très explosif, son ami Lodge.

Pendant ce temps, un brave Garde national, aidé de quelques citoyens convaincus, a peint en jaune (soyons polis !) la façade du quartier général pacifiste, *the Emergency Peace Federation*. D'autres se sont introduits dans le bâtiment et ont fait un grand carnage de bannières et de littérature pacifistes. Aussi les brassards pacifistes et leur inscription : *Keep out of war*, disparaissent graduellement de la circulation. La journée n'était pas brillante pour les amis de Mr Bryan.

Jeudi matin, 5 avril.

Il était onze heures et quart, hier soir, quand le Sénat vota enfin la résolution déclarant l'existence de l'état de guerre avec l'Allemagne, et engageant toutes les ressources des États-Unis pour mener cette guerre à bonne fin. La majorité a été de 90 contre 6, et on dit qu'elle sera encore plus grande, aujourd'hui, à la Maison. Les six sénateurs, trois de chaque parti, qui ont voté contre, sont La Follette, Norris et Gronna (républicains), Stone, Lane et Vardaman (démocrates). Le débat dura onze heures, sans répit. La Follette ne put attaquer le Président et défendre l'empire allemand plus de trois

heures. Son discours, d'après le sénateur Williams, fut « pro-goth, pro-vandale, pro-germain, anti-américain et anti-Président, plus digne de Bethmann-Hollweg que d'un sénateur américain ».

La résolution passa ensuite sans éclat violent ; les sénateurs étaient très émus, mais très tranquilles.

A Philadelphie, le major Smith et le directeur Wilson, du Département de la Sûreté publique, demandent qu'on organise une police volontaire de 20 000 hommes que ne prendra pas le service militaire (par exemple des hommes de quarante-cinq ans, des pères de famille), pour servir d'auxiliaire à la force régulière si besoin est en. Ils ont déclaré n'en pas vouloir faire un refuge pour embusqués !

Le général adresse un appel vibrant aux autorités et aux journaux pour activer le recrutement de son infanterie de marine. En cas de guerre, c'est en effet toujours le premier corps à marcher ici, et le meilleur.

Vendredi matin, 6 avril.

A la surprise générale, la Maison des Représentants fait une résistance acharnée à la mesure proposée par le Président ! Les débats ont duré toute la nuit, avec ce résultat que... la mesure n'est pas encore votée. L'impression est plutôt mauvaise, et je me demande ce qu'on peut penser de tout cela en pays alliés. Certainement, ces réfractaires représentent une partie de l'opinion américaine, et moi, entourée de gens qui sont *pour* la guerre, je suis bien obligée de reconnaître que ceux qui sont *contre* deviennent de plus en plus nombreux. Est-ce seulement l'œuvre de la propagande pacifiste? Ou bien, le premier élan patriotique passé, la réflexion venant, croit-on vraiment n'avoir rien à démêler dans la lutte de l'Allemagne contre la civilisation? Les quarante opposants de la Maison étaient devenus cent à minuit, dernier moment où nous avons pu avoir des nouvelles, et tous semblent honnêtement convaincus.

On est sûr que le vote sera acquis cet après-midi, mais... est-ce la même chose que s'il avait été obtenu de suite?

L'esprit public, devant cette affaire qui traîne tant, m'inquiète; l'activité des pacifistes, déjà très grande, va être stimulée. Les Quakers, nombreux dans ce pays, ont mis des fonds considérables à la disposition de leur cause. Le collège voisin de Swarthmore, qui est tout quaker, à empêché, dès le début de la semaine, ses étudiants et ses étudiantes de s'enrôler dans les services de guerre, comme le faisaient ceux des autres universités. Sera-ce la même chose à Haverford, qui appartient également à la Société des Amis? Je me souviens de mon étonnement quand un étudiant de Haverford avoua, dimanche, ne pas savoir danser [1]. On parlerait aussi bien de ne pas savoir manger en Amérique ! Ces jeunes Quakers, qui invitent leurs petites amies à des thés, jamais à des bals, ne prendront pas les armes, quoi qu'il arrive. Rien n'est plus têtu qu'un Quaker.

Bref, je suis déçue ; de nouveau je me demande ce qui sortira de tout cela, si même il en sort quelque chose.

C'est le représentant Claude Kitchin, le leader démocrate, qui est cause de tout; son argumentation contre la guerre a entraîné les vacillants, qui, depuis qu'il y a des assemblées, donnent toujours leur force d'inertie à qui sait la prendre. Il y eut, il est vrai, une protestation effrénée contre lui, et on lui demanda d'abandonner la direction de son groupe, mais cela ne fait qu'augmenter la confusion, en créant des occasions de disputes personnelles.

Là-dessus, on a beau nous dire que le bill de conscription est prêt, qui donnera à l'Amérique une armée de deux millions d'hommes, nous pouvons nous demander à quoi cela sert si les mesures ne peuvent jamais être votées qu'avec tant de lenteurs et de vains bavardages. Il est vrai que plus d'un membre de l'opposition combat la résolution de guerre pour satisfaire sa conscience, mais promet, quand elle aura passé, de ne pas enrayer les mesures de guerre, et même de les activer, puisqu'alors il s'agira de la défense du pays. Tout cela me paraît bien spécieux. Il tarde à tout le monde qu'on en ait fini.

Il faut ajouter à cela que les Allemands, par une violente

1. Les Quakers condamnent rigoureusement la danse.

attaque, qui semble avoir été inattendue, ont pris un morceau de la rive gauche du canal de l'Aisne, vers Reims, et que les Français ne l'ont recouvrée qu'en partie.

Le soir.

Enfin, après dix-sept heures de débat, la Maison a voté, à une heure dix-huit, par 373 voix contre 50. L... téléphone qu'il rentre demain matin, et nous racontera toutes choses en détail.

Première mesure de guerre : 91 vaisseaux allemands sont saisis dans les ports des États-Unis.

La nation met sur pied les plus puissantes ressources de guerre dont l'histoire ait jamais parlé, disent les journaux.

Samedi, 7 avrli.

Jeannette Rankin dut maudire, hier, l'idée qu'elle eut de se faire élire au Congrès ! Elle a montré que la nervosité des femmes devrait les tenir éloignées de l'arène politique, car tout sang-froid l'a abandonnée. Au premier tour, par deux fois, elle refusa de répondre à l'appel de son nom. Au second, elle se leva, tremblante et effrayée, et déclara, presque en sanglotant : « Je désire être loyale envers mon pays, mais je ne veux pas voter pour la guerre ». Comme elle ne donnait pas son vote dans les formes, ses collègues, ennuyés de la longueur des débats, se mirent à lui crier : « Votez, votez donc. » Elle plongea dans son siège, murmurant : « Non », et il fallut qu'un secrétaire allât prendre son vote.

Les nerfs de ces pauvres gens étaient épuisés, après *cent* discours. Je m'étonne qu'aucun ne soit devenu fou ! Un Représentant dépassa le temps qui lui était alloué et refusa de quitter la place. Il fallut introduire la masse d'armes historique, emblème de l'autorité de la Maison, pour l'obliger à se taire. Quand le massier parut, cette douce mule fit des excuses et se retira.

La marine entière est mobilisée, avec sa réserve, sa milice, et la flotte au complet. On a aussi averti les Germano-Américains que, s'ils veulent se conduire honnêtement, ils ne seront

pas molestés. Le Cabinet a tenu sa première séance de guerre. Tous les organes du gouvernement prennent des mesures hâtives pour assurer d'abord la sécurité du pays, mais aussi une *puissante action offensive*, quand le moment en sera venu. On ne reconnait plus les États-Unis !...

Voici un autre signe des temps : le drapeau américain ne flottait sur la Maison Blanche que lorsque l'Exécutif y était. Si le Président sortait pour quelques heures ou quelques jours, le drapeau était baissé, et le public réclamait là contre, disant que la Maison Blanche n'était protégée par le drapeau que lorsque son illustre habitant s'y trouvait. Le Président Wilson, qui est bon homme, a cédé au désir des dames et de la Grande Armée de la République ; il a décidé que les *Stars and Stripes* flotteront sans interruption sur l'auguste demeure, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Toutefois, il était nécessaire que quelque chose indiquât l'absence du Président ; de là, un nouveau drapeau, drapeau présidentiel cette fois. Ce dernier n'est autre que le pavillon naval des Présidents. Il était peu connu du public. Il représente le grand sceau des États-Unis : une aigle aux couleurs nationales, ayant dans une serre la branche d'olivier et les flèches dans l'autre ; au-dessus de sa tête, la gloire des treize étoiles, cela en bleu, sur fond blanc d'une grosse étoile à cinq pointes, entourée de quarante-huit étoiles blanches sur le foud rouge de cet étendard impérial.

Le Congrès de Cuba parle, sur la proposition du président Menocal, de soutenir les États-Unis dans la guerre. Le Brésil serait sur le point d'en faire autant, parce qu'on lui a coulé le *Parana*.

Quant à Philadelphie, cet atelier du monde, l'ardeur y est incomparable, et la Pennsylvanie, le plus important des États au point de vue stratégique, fera le dixième de la besogne, à lui seul. Le gouverneur Brumbaugh en a solennellement fait le serment avant-hier soir à Harrisburgh, dans une fête patriotique à laquelle Gerard donnait son concours.

Il y a eu un petit scandale, hier, dans une banlieue. Le fils de Dannenhauer — le fabricant de bonbons de la Market Street, qui habite à Llanerch — a fait flotter pour la troisième fois le drapeau des Hohenzollern, déjà sorti le jour où le Président rompit les relations diplomatiques, puis le jour de la convo-

cation d'une session spéciale du Congrès. Les voisins, surpris, n'avaient rien dit alors. Hier, l'indignation éclata, mais quand la police de Haverford, appelée par téléphone, arriva en vue de la maison, le drapeau fut baissé. Les opinions germanophiles du fils Dannenhauer sont connues; il ne les a point cachées. Au mois de mars, il avait passé l'examen d'opérateur de sans-fil. Hier, le Président a ordonné la saisie de tous les appareils de S. F.; ceux qui ne pourront être utilisés par le gouvernement seront détruits. Celui de Dannenhauer est extrêmement puissant, et on se demande comment il put obtenir l'autorisation de l'établir. (Les affaires du père vont-elles payer pour les opinions du fils? les enfants jurent de se passer de *candi* !)

Le soir.

Nous sommes toujours dans l'attente angoissée des premiers événements de guerre. Ici, on va assez vite en besogne, et l'on a arrêté déjà bon nombre de suspects; de même à Chicago, à San-Francisco, à New-York, et on nous avertit que c'est trahison que de cacher les trahisons.

Le docteur rentre de New-York où ses amis de Wall Street sont assez anxieux de savoir quel genre de taxe, pour son entreprise gigantesque, le gouvernement va lever. Ils ont l'air de craindre qu'il ne propose quelque action déraisonnable envers les « grandes corporations? » Si, disent-ils, on pose un fardeau trop lourd sur ces corporations, le commerce du pays sera paralysé jusqu'après la guerre, et mis dans l'impossibilité de rivaliser avec celui des autres nations. Je suppose que, d'une façon ou d'une autre, ils seront toujours mécontents; le gouvernement pourtant n'ira pas chercher dans la lune les milliards de dollars dont il a besoin pour la guerre...

Les féministes sont par trop pacifistes; leur cause sortira fort compromise de tout cela. Le docteur était avant-hier soir au *Rector's restaurant*. Un de ses amis lui fit remarquer la présence de miss Jessie Ashley, avouée, dont les opinions socialistes et antimilitaristes sont connues. Elle était avec Frédéric Boyd, du journal socialiste *The Call*, et bien au centre de la salle, ce qui fit remarquer davantage qu'ils ne se

levèrent pas quand l'orchestre joua *The Star spangled Banner*. Un gentleman ayant prié Boyd de se lever, il refusa, d'où bagarre : on le jeta à terre ; il se releva en criant : « *A l'enfer les États-Unis* », ce qui n'arrangea pas les choses. On dut les expulser.

Les Allemands ont fait sauter un croiseur interné, le *Cormoran*, à Guam. L'équipage avait refusé de se rendre, et les officiers ont sacrifié le croiseur au moment où les fusiliers-marins approchaient pour s'en emparer. 2 officiers et 5 marins allemands ont été tués. Les 32 officiers et les 321 hommes restants ont été faits prisonniers. Les premiers prisonniers de guerre !

On signale un, peut-être deux raiders sur les côtes de Nantucky. Les ports sont fermés la nuit, et, même dans la journée, soumis à de sévères règlements. On ne permet plus aucun trafic de nuit sur le Delaware.

Un corps d'automobilistes s'est formé à Philadelphie pour la défense de la ville. A Boston, ce sont des femmes qui se sont militarisées pour cela. Elles font un très bel effet en chauffeuses, de même qu'en kaki. Ce sont des officiers de l'armée régulière, naturellement, qui entraînent tout ce monde, et les étudiants des Universités

Cuba déclare la guerre à l'empire allemand, s'empare de quatre vaisseaux allemands au port de la Havane, que leurs équipages essayaient de couler. La République de Panama se joint aux États-Unis et défendra son canal.

Le Dr Mac Kim, revenu par Copenhague et l'Angleterre, confirme que les Anglais détruisent quantité de sous-marins allemands.

Dimanche de Pâques, 8 avril.

Un temps froid et gris de plein hiver. Mrs P... vient prendre le thé, avec sa nièce qui porte pour la première fois son costume de Croix-Rouge, d'un bleu si foncé qu'elle a l'air, avec son voile, d'une jeune veuve. Les sœurs du docteur Hutchinson, qui travaille en ce moment à l'hôpital Pasteur de Neuilly, sont là aussi. Tout ce monde est plein d'enthousiasme pour la guerre.

Lundi, 9 avril.

Impossible d'aller en ville : une neige plus abondante que tout ce qui est tombé cet hiver, et un froid terrible m'empêchent d'aller au concert avec Mrs P...

L'appel aux volontaires l'emporte, paraît-il, en succès sur tous les records : à Philadelphie, hier, il y eut plus d'enrôlements que dans aucun des jours qui suivirent l'appel du Président Mac Kinley pour la guerre avec l'Espagne. L'enthousiasme était extrême à l'Hôtel de ville. Il y avait des étudiants, des jeunes gens de toutes les classes; dans ce pays de sports, on s'étonne de la grande proportion de refusés par le service de santé, qui est presque de la moitié : 450 admis sur 800.

L'Autriche rompt les relations diplomatiques, sans doute sur la demande de l'Allemagne, car quelle autre raison en aurait-elle? Le baron Eric Zwiedineck, chargé d'affaires autrichien, a demandé ses passeports et ceux du malchanceux Tarnowski.

C'est jeudi que les cinq milliards de dollars vont être demandés à la Maison : on parle maintenant d'une opposition sourde.

Mardi, 10 avril, 10 heures du matin.

Nous venons d'entendre une détonation, affaiblie par la distance. Nous ne pouvons l'orienter, et nous sommes dans une grande anxiété.

2 heures.

Le docteur nous apprend qu'il y a eu, à la suite d'une explosion, un épouvantable désastre dans les usines de munitions d'Eddystone, à Chester. Il habite dans une banlieue de Philadelphie, et il n'a pas vu passer moins de quarante voitures d'ambulance avant midi. Cela fait supposer un nombre effrayant de blessés.

Ces usines travaillent pour la France, et les inspecteurs sont des mobilisés français. La cuisinière part en auto, pour savoir quelque chose de son beau-frère qui y est inspecteur.

4 heures.

La cuisinière est rentrée dans une grande émotion : son beau-frère, travaillait un peu plus loin depuis quelques jours, et il a échappé à cet affreux accident, qui dépasse, dit-elle, tout ce qu'on peut imaginer. Il n'y a pas moins de 115 tués, des jeunes filles, pour la plupart ! Il y a 300 blessés et au moins 50 manquants.

Naturellement, l'idée d'un complot allemand est dans presque tous les esprits. Les magistrats, il faut le reconnaître, croient à une imprudence, non à la malveillance.

Le soir.

Les scènes, à la Morgue, tandis que femmes, enfants, et hommes essayent en pleurant de reconnaître les cadavres carbonisés, ou déchirés en morceaux par les explosions, sont au-dessus de tout ce qu'un cœur humain peut supporter, nous dit le docteur qui rentre, écrasé. L'identification est si difficile qu'il faut s'aider des lambeaux de vêtements, du contenu des poches quand elles existent encore, des dentitions enfin pour reconnaître les pauvres morts. 90 p. 100 sont des jeunes filles et des femmes, tuées par des obus, ou presque réduites en cendres.

Après cela, le coup de téléphone habituel, de Washington, nous laisse bien indifférentes. Il nous est égal d'apprendre que Roosevelt est allé à la Maison Blanche, demander au Président de le laisser servir dans les tranchées françaises avec une division. Je n'y vois qu'une façon, pour Roosevelt, de se rendre plus *conspicuous* que jamais.

Mercredi soir, 11 avril.

Les crédits de guerre dépassent ce qu'on en attendait. Ils seront de sept milliards de dollars. Quelle danse ! Le bruit courait avec persistance, ces jours-ci, à Washington, que la guerre ne serait pas effective pour les États-Unis avant six mois, l'Allemagne ayant maintes occupations comme on sait,

et Sam devant préparer une armée qui, selon les experts, ne saurait être prête avant un an. Mais Roosevelt se démène : je ne sais jusqu'à quel point il peut remuer l'opinion. C'est à voir. Il rentrait hier à New-York, tout enflammé de l'union sacrée des partis et désireux d'enrôler, dans sa division, le plus d'Américains de naissance allemande qu'il lui serait possible d'en trouver. Pourquoi? Curieux homme ! Chacun a l'impression qu'il travaille pour la galerie...

Mr Balfour, René Viviani et le général Joffre vont arriver, dit-on, pour s'entendre avec le Cabinet de la guerre. Je me demande pourquoi la délégation française n'arrivera que plusieurs jours après l'anglaise?

(A suivre.)

ALTIAR

L'ONCLE A HÉRITAGE

I

— Qui est content d'aller voir pour la première fois son oncle Calixte? — demanda M. Robillard.

— Moi, — répondit Paul.

— Qui est content de prendre le train?

— Moi, — fit Marie.

Marie avait huit ans, Paul en avait dix, ce qui lui constituait un véritable droit d'aînesse.

— Et qui va donner un gros baiser à pincettes à son papa?

— Moi ! moi ! moi d'abord ! — s'écrièrent les petits avec ensemble.

M. Robillard était drapier, la plus forte maison de Hume-Vent, un grand magasin vert dont l'étalage faisait tous les jours de la semaine commettre quelque mignon péché de convoitise aux jeunes filles du bourg et qui, le samedi, jour de marché, attirait par ses nouveautés les paysannes les plus cossues du canton. Il ne tenait que du classique, la confection pour dames, afin d'être agréable à sa clientèle, et vendait à prix fixe.

— Voyons, Amédée, ce n'est pas sérieux, — intervint madame Robillard, — le train part dans vingt minutes et tu joues comme un gamin au lieu de t'assurer si nous n'avons rien oublié !

Mince, petite et coquette, point déplaisante au demeurant, madame Robillard contrastait avec son mari, gros homme tout rond, rougeaud et joufflu.

— Paul, tu as ta canne et ton pardessus? Allons, en route ! Dites au revoir à votre grand'mère.

Du seuil de la porte où, pleine d'assurance, elle étalait sa robuste vieillesse en bonnet de dentelle noire, madame Robillard mère, bonne-maman comme on l'appelait, souriait à sa petite famille et se félicitait, pour une fois au moins, de garder seule le magasin.

Dans la rue, Paul donnait la main à son père. Madame Robillard menait sa fille avec elle, afin de lui répéter en route la leçon qu'elle lui avait déjà faite au logis.

— Tu as compris, n'est-ce pas? Si quelqu'un te demande ton âge, tu répondras que tu as six ans et demi... Six ans et demi !

— Tu dis toujours qu'il ne faut pas mentir, maman... Puisque je vais en avoir huit...

— Il ne faut jamais contredire ses parents, — répliqua la mère d'un ton catégorique.

Marie n'insista point : d'autant que sa fine nature pressentait déjà que les vérités sont relatives et que toute vérité n'est pas bonne à dire. Elle remarqua bien que son père prenait au guichet de la gare trois billets gris et un billet gris et blanc, mais elle ignorait encore que les petites filles âgées de moins de sept ans ne paient que demi-place.

C'était un gai dimanche d'août ; les carillons de l'église ébranlaient le clocher d'ardoise, et le chef de gare avec sa casquette galonnée et son sifflet de nickel avait la figure souriante des anciens jours de kermesse. Les enfants exultaient de joie. Le train se fut à peine arrêté au bord du quai qu'ils sautèrent dans un wagon de troisième classe, Marie oubliant qu'elle portait sa robe de cérémonie, Paul ne se souvenant plus qu'il étrennait en l'honneur de son oncle Calixte un complet de marin, un complet neuf — du 27,50 ! — qui, au dire de son père, lui allait comme un gant et lui donnait l'air d'un homme.

Pour eux c'était une vraie fête que d'aller voir l'oncle Calixte. Rouler pendant trois heures, trois grosses heures,

pensez donc ! Ah ! ce voyage, en avaient-ils parlé ! En avaient-ils rêvé, le soir, dans leurs petits lits, sous les rideaux de cretonne à fleurs !

Maintenant, Paul regardait avec avidité les maisons, les jardins, les arbres, les champs ; Marie, tout en suçant du sucre d'orge de Tours offert par bonne maman, admirait la danse circulaire, lente et dorée qu'autour des hameaux décrivaient les moissons.

Monsieur et madame Robillard étaient assis l'un en face de l'autre, placidement, gravement, presque cérémonieusement. Monsieur fumait un cigare ; la jupe relevée, madame se tenait droite comme un portrait de famille.

— Des cochons ! — s'écria Paul, — nous serons mal reçus.

— C'est pas vrai, — protesta Marie, — moi j'ai vu des moutons.

— Je te dis que si !

— Je te dis que non !

M. Robillard ne croyait pas aux dictons.

— Paul, ne te penche pas à la fenêtre, tu vas attraper des morceaux de charbon dans les yeux.

— Marie, — ajouta la mère, — tout à l'heure tu auras mal au cœur... Tu sais bien que la gourmandise est toujours punie...

Bons conseils, vaines paroles ! Les marmots sont tenaces. Il n'y eut qu'un moyen de les mettre d'accord sur la qualité de l'accueil qui leur était réservé, ce fut de leur faire dénombrer les troupeaux au passage. Mais Paul comptait si vite que sa sœur se fâcha.

— Tu triches.

— Menteuse !

— Je ne joue plus avec toi, je vais le dire à maman, na !

Et, boudeuse, la fillette alla cacher sa tête contre le corsage gorge-de-pigeon de madame Robillard.

— Hein, maman, dis, m'man, dis que Paul est un âne ! Il a compté trente-six, trente-dix, trente-douze...

— Ne mets pas tes pattes sales ni ton museau collant sur ma robe de soie, petite peste, et tiens-toi tranquille !... Quant à toi, Paul, si tu taquines ta sœur, c'est à l'oncle Calixte que tu auras affaire, entends-tu?

— Et comment qu'il est, l'oncle Calixte? — demanda Paul en levant un nez en pied de marmite qui paraissait toujours effronté.

— Il est grand.

— Et puis?

— Il est maigre.

— C'est laid.

— Non, — reprit vivement madame Robillard, — il est très beau, il a une grande barbe, et il parle avec une forte voix... Et puis qu'est-ce que cela peut bien te faire? C'est ton oncle, cela suffit. Un oncle est toujours beau et on aime toujours bien son oncle.

— Je ne l'ai jamais vu, — objecta Paul.

— N'importe, nous l'avons vu, nous, et nous savons qu'il nous aime beaucoup. Tu ne sais pas que c'est une bénédiction d'avoir de vieux parents? Ton père et moi nous ne nous endormons jamais sans prier le bon Dieu pour lui. Promets-moi que tu seras gentil, sage comme une image, docile, obéissant, prévenant, respectueux, et que tu ne casseras rien dans la maison...

De nouveau Marie s'était coulée avec souplesse auprès de madame Robillard, et elle écoutait avec une attention nonchalante et des yeux doucement souriants d'ironie les recommandations adressées à son grand bêta de frère.

— Vous embrasserez votre oncle à l'arrivée, — poursuivit la mère en modifiant la formule et en solennisant le ton, — sur les deux joues, et vous lui direz bonjour comme il convient. Ensuite vous marcherez à côté de lui en silence jusqu'à ce qu'il vous parle. Vous aurez soin de ne pas poser de questions, de ne pas vous plaindre, et surtout, surtout, de ne pas faire de réflexions saugrenues ; tu as compris, Paul?

— Oui, m'man.

— Et tu te tiendras comme un homme ! — ajouta M. Robillard en regardant avec complaisance son ventre épanoui sous un gilet de fantaisie où s'étalait une grosse chaîne d'or à médaillon... — Et tu ne mettras pas tes mains dans tes poches. Et que je ne te voie pas courir sous la table, ni te fourrer les doigts dans le nez !

— Maman, — questionna Marie que fatiguait cette longue

énumération des lois de la civilité, — est-ce qu'il est marié, l'oncle Calixte?

— Non.

— Il fait sa cuisine lui-même?

— Oui.

— Qui est-ce qui borde son lit? — reprit la fillette en léchant d'une langue rose ses lèvres sucrées.

— On ne borde pas le lit des grandes personnes.

— Il retourne son matelas lui-même?

— Je ne sais pas... sans doute.

Marie, qui avait toujours vu à la maison paternelle une petite bonne à tout faire, ne comprenait pas que l'on pût vivre sans domestique.

— Moi, j'aurais peur de vivre toute seule, — dit-elle.

— Moi, je n'aurais pas peur, — fit Paul, — mais je m'ennuierais ; ce ne doit pas être rigolo, surtout s'il n'a pas de camarades. Pourquoi ne prend-il pas une servante?

— Il en a une... c'est-à-dire, non... il a une gouvernante.

— Qu'est-ce que c'est, une gouvernante?

— C'est une femme qui vous tient compagnie... une voisine... Enfin je ne sais pas, moi, demande à ton père.

— Papa?...

M. Robillard se rengorgea, ou plutôt les trois étages de son menton se resserrèrent les uns sur les autres en plis d'accordéon.

— Une gouvernante, — définit-il sentencieusement, — c'est moins qu'une dame et plus qu'une servante.

Il ajouta, en secouant la cendre de son cigare :

— Maintenant restez assis l'un près de l'autre sans vous battre, et laissez-moi causer avec votre mère.

De la conversation qui rapprocha les époux Robillard, les enfants ne purent saisir que des bribes sans suite et des mots pour eux vides de sens : « Poser un jalon... lui donner le goût de venir... bâcler l'affaire... » On y débattait des plans de délicate diplomatie et de haute politique : il ne s'agissait ni plus ni moins que de décider l'oncle Calixte à quelque parti extrême et très avantageux pour la famille Robillard. L'intérêt de ces propos était si évident que Paul et Marie se gardaient bien de les interrompre : la crainte d'être réprimandés y était, il est vrai, pour quelque chose.

Le train siffla.

— Nous sommes arrivés, — fit Paul en battant des mains ; — il n'y a plus de betteraves dans les champs ; maintenant ce sont des jardins avec des choux, et les maisons ont des toits rouges, rouges...

Trop rouges, en effet, les toits ; c'était du moins le sentiment de Marie qui, recroquevillée contre la vitre, s'abandonnait à l'émotion que doit procurer toute chose désirée, tout pays inconnu. Elle avait souhaité des arbres, beaucoup d'arbres et de fleurs ; seuls, des peupliers filaient deux à deux leurs minces quenouilles au long de quelque chose que l'on ne voyait pas, qui n'était pas une route et semblait être un canal ; ils s'arrêtaient à une écluse, reprenaient plus loin. Puis on ne vit plus d'arbres, mais on découvrit l'eau, une eau lourde qui, pensa Marie, ne pouvait évidemment servir qu'à débarbouiller des gens fort sales, des ramoneurs par exemple ou des charbonniers, et au fond de laquelle on ne devait pêcher à la ligne que de vieilles savates... Mais si les toits paraissaient trop rouges, c'est que la terre était trop noire, les barrières trop vertes, les couleurs trop crues ; c'est que, ce qu'ignorait assurément Marie, l'on se trouvait ici au bord des Flandres.

— Récapitulons ! — dit Robillard. — Marie, voici ton ombrelle ; Paul a sa canne ; j'ai la mienne ; toi, Olympe...

Il regarda sa femme.

— Toi, Olympe, tu porteras les paquets... Et tâchez de comprendre le français, vous autres ! Voici l'oncle Calixte !

En effet, l'oncle Calixte était sur le quai. Mais ni Paul ni Marie ne l'avaient reconnu au signalement qu'on leur avait donné de lui. C'était un grand vieillard très droit, barbe hirsute, front découvert, nez aigu, beau à la façon des choses qui ont du caractère. On ne peut mieux en donner l'idée qu'en disant qu'il avalait sans sourciller l'alcool à 70 degrés et ne jurait jamais moins d'un milliard de dieux au coup. Les *r* craquaient dans sa voix comme des escarbilles sous le sabot d'un paysan. Chez lui, tout était rude : la démarche, le geste, le langage et le sentiment, les colères surtout. Généralement on le voyait vêtu de noir ; d'un pantalon trop large, d'une redingote dont les pans battaient au vent et qui lui donnait un air débraillé ; le tout saupoudré de pellicules, taché, mais

de bon drap. Cette allure tenait du militaire et du patriarche; du militaire quand il toisait le monde au passage dans la rue, du patriarche quand, enlevant son feutre, il découvrait comme à présent le plus chauve et le plus vénérable des crânes.

— Il t'a fallu du temps pour te décider à venir me voir, mon neveu ! Au moins vous êtes venus tous, c'est bien ! Je vous félicite de votre santé, ma belle.

Après avoir plaqué deux gros baisers sur les joues de sa nièce, Calixte se retourna.

— Tonnerre, que te voilà grand, Paul ! Dix ans, il y a dix ans que j'ai vu ça au maillot ; il est parti pour faire un gaillard solide.

— Ma femme affirme qu'il vous ressemble, mon oncle, — dit Robillard. — Et voici Marie, ma fifille.

Calixte avait saisi la gamine entre ses larges mains et, sans faire plus d'efforts que s'il eût soulevé une poupée de cire, il la porta à hauteur de son torse.

— Ça, c'est le portrait de ma nièce, — jugea-t-il. — Tout cela vous vieillit... Allons, la soupe nous attend, dépêchons-nous !

On se dirigea vers la maison, Robillard et sa femme encadrant, comme il sied, le célibataire. Il fallait le voir aux côtés de sa nièce se redresser avec ostentation comme un coq prêt à chanter ! Galant, Calixte l'était fort souvent et volontiers. On ne peut affirmer que sa jeunesse avait été orageuse, mais il est hors de doute qu'il avait une verte vieillesse et que son neveu, qui selon les lois divines et humaines était son unique héritier présomptif, ne vivait pas toujours sans inquiétude à cet égard.

Paul et Marie marchaient devant, le premier tout fier, la seconde peu flattée d'avoir été embrassée par un vieux pas propre. L'un et l'autre prenaient plaisir à imaginer la demeure de leur oncle : Paul se la représentant sous les espèces d'une grande bâtisse aux volets fermés, Marie sous celles d'une petite bicoque sans rideaux blancs ni pots de fleurs aux fenêtres. Aucune de ces deux visions ne répondait à la réalité. On s'arrêta devant une masure, et Calixte, fouillant dans sa profonde, en retira une clef qu'il introduisit dans la serrure.

La première pièce était une boutique, la boutique d'un

marchand d'autrefois : un comptoir, deux ou trois barils de savon, des quartiers de morue salée et quelques douzaines de paires de sabots alignés sur des rayons. Dans l'autre pièce il y avait un chat, un pot à bouillon et un coffre-fort, trois symboles : Mistigri, le chat, ronronnait et se grattait, couché sur la table au milieu des assiettes ; c'était le dieu du foyer. Le pot à bouillon : Calixte ne se nourrissait que de bœuf. Quant au coffre-fort, sa masse était si imposante que Paul se planta devant, bouche ouverte, et finit par demander, le désignant du doigt :

— Là-dedans, oncle Calixte, qu'y a-t-il?...

— Paul, — interrompit Robillard, — ta mère t'appelle, va lui parler.

Le garçonnet tourna vers sa mère des regards hébétés, d'autant plus qu'il ne semblait point qu'elle eût rien à lui dire. Il revint et glissa sa petite main dans la poigne velue du vieux.

— Oncle Calixte, — reprit-il avec assurance, — qu'est-ce que tu mets là-dedans?

— Des paquets de chicorée, et un Croque-Mitaine pour les curieux.

Là-dessus, Calixte prit sans façons le matou par la peau du dos, le jeta par terre et mit la soupière à sa place. Il servit lui-même les cinq assiettes de potage, puis faisant asseoir tous ses gens à la ronde et sans souci protocolaire :

— Attaquons ! — dit-il.

Il plongea sa cuiller dans son assiette.

— Vous savez, je vous reçois sans cérémonie : la soupe et le bœuf. As-tu toujours un bon coup de fourchette, Amédée?

— Je mange comme quatre ! — avoua Robillard avec une sorte de fatuité.

— Tant mieux, vas-y. Vous, ma nièce....

— J'adore le bouilli, — mentit joliment Olympe. — Mais je n'ai pas un gros appétit. La petite et moi...

Soit que les sucres d'orge l'eussent un peu dérangée, soit que le bœuf gros sel ne fût point un régal digne de sa bouche délicate, soit enfin qu'il lui répugnât de manger sur cette table même où le vilain matou venait de s'épucer, Marie se dandinait sur sa chaise, coulait des yeux fouinards dans tous les coins de la pièce et cherchait ostensiblement à découvrir

la trace de cette « gouvernante » jusqu'ici invisible. Son père faisait honneur au plat pour le plat ; sa mère faisait honneur au plat pour faire honneur au maître de maison ; quant à celui-ci, il ne mangeait pas, il avalait. On but du vin cacheté ; il y en avait dans la cave, et de derrière les fagots, mais dont personne ne se pouvait prévaloir d'avoir jamais tâté.

Au café, Robillard alluma un cigare et l'oncle une pipe en terre blanche. L'heure de la pipe était quelque chose de sacré ; le silence prit une sorte de solennité et la fumée enveloppa le crâne de Calixte à la façon d'une auréole.

Le vieil homme ne s'était improvisé marchand de sabots que sur le tard ; il avait été clerc de notaire autrefois, premier clerc et il possédait une belle écriture ; il avait été aussi receveur des octrois de la ville, et il savait compter. Tout à coup il fourra ses doigts dans la broussaille de sa barbe.

— Vas-tu en classe, Paul ?

— Oui, mon oncle.

— Que t'apprend-on?

— La grammaire, l'orthographe, le calcul.

— Tiens, voilà du papier et un crayon, voyons ça ! Un problème. Si tu le trouves, je te donne, je te donne... cent sous, j'irai jusqu'à cent sous !

— Allons, Paul, attention ! — dit Robillard surpris de la générosité inattendue de son oncle.

— Ne fais pas l'étourdi, applique-toi bien pour faire plaisir à mon oncle Calixte qui veut te donner cinq francs, — ajouta madame Robillard.

Paul était rouge de contentement, de fierté et d'appréhension. On se tut, Calixte parlait.

— Vasseur-Dégourdi, le cabaretier d'en face, vient de m'acheter six paires de sabots à douze francs les douze sabots ; fais le compte?

— Six francs, mon oncle, — répondit le gamin sans hésitation.

— Tu es sûr?

— Oui, oncle Calixte.

— Bougre d'abruti ! — gronda le vieux. — Six paires, combien cela fait-il de sabots? De mon temps cela faisait douze, et si Dieu ne me renie pas, cela fait encore douze aujourd'hui. Et douze sabots à douze francs les douze...

— Cela fait douze francs, Paul, voyons ! — conclut madame Robillard en s'efforçant de remettre en possession de tous ses moyens le gamin qui tremblait. — Sois obéissant, réponds bien à mon oncle.

— Une autre question maintenant, — reprit Calixte, — deux pintes de genièvre à quatre francs le litre, ça fait combien?

— Ça fait... ça fait huit francs.

La chaise de Calixte craqua sous l'effort qu'il fit pour allonger le bras.

— Huit francs, ça! — s'écria-t-il en brandissant la bouteille qu'il avait placée sur la table... — Huit francs, ça! J'aimerais mieux boire de l'eau, mille milliards de dieux !

Marie ne se tenait plus de joie, et comme le fou rire est contagieux, Paul éclata à son tour.

En colère, Calixte les dévisagea l'un après l'autre, reposa la bouteille sur la table, ôta sa pipe d'entre ses dents, et comme Paul était à la portée de sa main gauche :

— Sacré baudet ! Tiens, — grogna-t-il en se levant, — v'là tes cent sous.

Ce disant, il lui administra une maîtresse gifle. Robillard n'avait pas bronché : il prit fait et cause pour son oncle, emmena Paul dans la boutique et l'agenouilla sur le carrelage, devant la porte, les bras en croix, un sabot dans chaque main, afin que les passants pussent lui faire honte.

La contrariété de Calixte ne fut pas de longue durée : il avait le geste vif, mais bon cœur. Après dix minutes de pénitence, Paul fut admis à venir lui demander pardon, et le vieux, pour prouver qu'il ne gardait pas rancune à son petit-neveu, proposa d'emmener toute la famille assister à un combat de coqs.

Pendant leur absence, une fée invisible avait lavé la vaisselle, balayé la cuisine et ordonné le couvert. Calixte en avait décidé ainsi, car il savait que sa nièce avait des principes de morale.

La collation du soir se passa sans incident. A neuf heures, il alluma une chandelle, prit la lampe de l'escalier, pria son neveu et sa nièce de monter se coucher.

La maison ne contenait qu'une chambre habitable ; Robil-

lard s'y installa avec sa femme et ses deux enfants. A Marie échut un vieux berceau d'osier, à Paul un matelas de fortune étendu sur le plancher ; il est difficile de dire lequel des deux fut le mieux partagé ; l'un piqué par les punaises, se gratta jusqu'au sang, et l'autre, agacée par les puces, pleura toute la nuit, tandis que, dans le lit, le père et la mère se querellaient pour des questions de draps trop courts et de couvertures trop étroites. Au fond du grenier, dans une méchante mansarde où il s'était enfermé avec son chat, Calixte ronflait comme un moine.

Le lendemain, l'heure du départ étant proche, Calixte, devant son neveu, sa nièce et les enfants ébahis, fit d'un geste auguste jouer le secret du coffre-fort.

— Avancez, ma nièce, — commanda-t-il.

Lorsqu'elle eut fait un pas, il se retourna vers elle, une petite boîte à la main.

— Il faut que je vous aime pour vous montrer ça, il faut que nous soyons bien amis. C'est le bracelet de feu votre tante Jacqueline, du bien de famille. Je le conserve depuis quarante ans. On me l'a déjà demandé plusieurs fois, on m'en a offert gros, j'ai refusé de le donner... Je vous en fais cadeau, ma nièce.

Olympe ouvrit lentement la boîte de carton et dans ce ridicule écrin contempla le bijou : une guirlande de douze roses ciselées en plein or, dans ce métal ancien qui acquiert, atténué par le temps, de si précieuses mateurs.

— Mon oncle, oh ! mon oncle ! — roucoula-t-elle spontanément, — vous êtes trop bon ; je suis confuse, je..

— Mettez-le à votre poignet, — dit Calixte, — et embrassez-moi.

Madame Robillard ne se fit pas prier. Et le vieil homme regarda son neveu et sa nièce d'un air d'orgueilleuse satisfaction.

Sur le chemin de la gare, Olympe marchait entre ses deux enfants, vaniteux l'un et l'autre de la parure maternelle. Calixte avait retenu son neveu afin de causer avec lui.

— Amédée, — lui dit-il, — ta visite m'a fait plaisir, un vrai plaisir. Je me souviendrai de ça en temps opportun. Mais le coffre est solide, je suis encore bon pour une demi-douzaine d'années.

— J'espère bien, mon oncle, qu'on vous en a compté au moins le double, et si le bon Dieu ne marchande pas, il en mettra treize à la douzaine.

— Ne parle pas contre ta pensée. D'ailleurs ce que tu dis et rien, c'est la même chose ; le bon Dieu n'en a jamais fait qu'à sa tête et il est trop vieux pour changer.

Robillard laissa tomber cette impiété sans la relever.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas vivre avec nous, mon oncle?

— Ça, — dit Calixte, — jamais. J'ai ma petite vie, mon chat et mes habitudes.

— Vous prendriez vos aises chez nous. Tout le monde serait enchanté de vous avoir...

— Tu prêches dans le désert.

— Vous pourriez du moins venir passer un mois de temps en temps à la maison, un sur deux, par exemple ! Vous y auriez votre chambre, vos sabots et votre petit verre le matin. Vous seriez dorloté, choyé, adulé ; on vous confectionnerait de petits plats ; vous tâteriez de la bonne cuisine ; à votre âge ce n'est point à dédaigner.

— Un sou est un sou et un napoléon vaut mieux qu'un coup de pied quelque part, — sentencia Calixte. — Tu crains, je le vois bien, que je ne te déshérite au profit de quelque greluchonne ; mais sois tranquille, mon neveu, je sais ce que les marchandises valent et combien un service se paie...

Ce fut, pendant ce voyage, la seule allusion qu'on fit à la « gouvernante ».

— ... Je n'ai jamais dit merci à personne, — continua le vieux, — ni obéi à qui que ce soit. Quand je voudrai aller moisir à Hume-Vent, j'arriverai et je dirai : « Me voici. »

Et il pressa le pas pour rejoindre sa nièce.

Des embrassades émues précédèrent le départ. Par habitude, Calixte conjura le tonnerre et toutes les puissances du Paradis quelques milliers de milliards de fois ; puis, lorsque le train s'ébranla, il put voir à la portière du wagon qui emportait sa famille une main blanche, menue, aux longs doigts roses, qui s'agitait sans fin pour offrir aux rayons du soleil la transparence de sa chair et les merveilleuses fleurs du bracelet.

— Je crois, — fit Robillard content de lui, — que notre

démarche l'a beaucoup impressionné. Ce vieux pingre qui ne m'a jamais donné cent sous pour mes étrennes quand j'étais jeune !... Dis tout ce que tu veux, mon amie, le coup du bracelet, ça, tu sais, ça m'épate !

Olympe haussa négligemment les épaules.

— Si ton oncle était comme tous ces messieurs de Hume-Vent, — dit-elle, — allant à la messe et au café, jouant aux cartes et au billard, s'il habitait en face de chez nous, je serais bien tranquille. Les hommes, il y a manière de les prendre... Mais cette particulière, que nous n'avons même pas vue, s'accrochera à lui, le cramponnera, le dépouillera... Cette gueuse, cette...

Sa voix chevrota de dégoût et de pudeur.

— ... Cette rien du tout.!

II

Calixte avait pour principe de ne pas écrire. Aussi n'avait-il jamais répondu aux nombreuses lettres que lui envoyaient, tour à tour, son neveu pour l'exhorter à venir à Hume-Vent, sa nièce pour le remercier du bracelet et l'assurer de son éternelle gratitude. L'été s'était passé sans qu'on ouït parler de lui. Mais au début d'octobre, il ferma son grenier, barricada sa boutique et prit le train. Ce qui l'avait déterminé à partir était peut-être moins le désir de surprendre sa famille que celui d'échapper aux poursuites de sa gouvernante, laquelle devenait acrimonieuse par ce seul motif que Calixte ne voulait pas encore se dépouiller de sa fortune au profit de la belle. Elle se faisait pressante et le vieux avait horreur qu'on lui parlât d'affaires ; il tenait à son bien, et s'il n'avait pas la naïveté de croire qu'on le coucherait dans son cercueil au milieu de ses écus, il entendait en rester jusqu'à son dernier soupir le maître absolu.

Ce fut un samedi, jour de marché à Hume-Vent, qu'il arriva. Le magasin vert « *Amédée Robillard, Hautes Nouveautés* », avait fait sa toilette hebdomadaire : des sacs, des bâches, des gilets de laine se balançaient aux deux montants de la porte, et l'étalage, paré par les soins de bonne-maman, offrait aux

curieux la tentation de ses maints colifichets. A l'un des comptoirs, Robillard aunait de la toile ; derrière l'autre, madame Robillard mère s'efforçait de solder à un paysan un lot de vieux rossignols, jurant sur ses soixante-dix ans et sa conscience de marchande qu'elle n'avait jamais tenu que du beau, que son fils conservait les bonnes traditions de la maison, que ces cravates étaient de l'article de Paris, dernière mode, qu'enfin elle les vendait à perte. Olympe trônait à la caisse, assurant le service de la comptabilité et offrant avec son plus gracieux sourire un verre de cassis aux fermières qui avaient terminé leurs achats.

Calixte entra. Il portait une grande valise de tapisserie rongée par les mites, et son chat, attaché par une corde à la boutonnière de sa redingote, se tenait, poil hérissé et toutes griffes dehors, blotti sur son épaule. De chacune de ses poches sortait un goulot de bouteille.

— Tiens, mon neveu, — dit-il en allant droit à Robillard, — je suis venu t'apporter ça.

Il mit deux litres sur le comptoir?

— C'est du bon, tu sais, de ce vieux genièvre que j'ai retrouvé dans ma cave... Ça, c'est de l'armagnac 1874, qui ferait revenir un mort ; n'en offre pas à des margoulins... Ma nièce, je vous salue.

Il survenait de façon si intempestive que Robillard abandonna sa pièce de toile, bonne-maman ses rossignols et Olympe sa caisse. Celle-ci s'excusa auprès de la clientèle et emmena Calixte à l'intérieur de la maison. Il réclama une chambre, y déposa son sac de tapisserie et enferma son chat avec un seau découvert. Cet ustensile de toilette était le seul dont Mistigri daignât se servir pour ses petites commodités, car l'animal avait, tout comme son maître, ses excentricités, ses manies, et il méprisait profondément la boîte remplie de cendres ou le plat saupoudré de sciure de bois que l'on offre pour l'ordinaire à ses frères domestiques.

Les enfants étaient en classe et Calixte attendit l'heure du déjeuner en compagnie de sa nièce. Celle-ci souriait de tout l'éclat de sa bouche coquette et s'efforçait de distraire le bon oncle ; l'important était qu'il prît goût à l'atmosphère du pays et au tran-tran de la maison, qu'il n'eût qu'un désir,

celui d'y rester le plus longtemps possible. En vain, par la porte entr'ouverte du magasin, bonne-maman criait-elle, l'intrépide commerçante : « Olympe, viens faire un compte !... Olympe, viens dire bonjour à monsieur Courbois !... Olympe, madame Truite t'attend pour régler sa petite note, viens, viens donc vite !... », madame Robillard jeune n'avait garde de bouger ni de répondre. Si belle-maman pensait tout uniment que le commerce a ses exigences, sa bru savait qu'un oncle est un oncle et qu'un héritage vaut mieux qu'un client. Elle causait, causait : un petit moulin à paroles... et à sourires. Et Dieu sait pourtant si la conversation languissait par moments ! Calixte la scandait d'un juron hâtif, d'un mot bourru, acerbe, coupant, parfois d'une plaisanterie grasse. Olympe continuait sans se déconcerter. Elle n'avait vu Calixte que trois fois en sa vie : lorsqu'elle s'était mariée, lors d'un partage de biens qui avait failli brouiller irrévocalbement l'oncle et le neveu, lors enfin de la visite qu'avec son mari et ses enfants elle lui avait faite l'été précédent. Dans ces conditions, leur entretien ne pouvait que développer des thèmes généraux et d'une grande banalité. L'imagination de madame Robillard en fit tous les frais. Elle sut si à propos placer ici et là quelques grains de sel, interrompre et reprendre, ménager l'intérêt de son bavardage que midi sonna avant que Calixte se fût ennuyé. On se mit à table, et à Hume-Vent aussi bien qu'en aucun lieu du monde, jamais un rude mangeur n'a manqué d'esprit.

Après le déjeuner, Calixte désira sortir. Robillard était trop heureux de le conduire visiter son jardin. Il prit sa canne, un torchon qu'il mit dans sa poche, une clef énorme qu'il conserva à la main. La bonne introduisit l'anse d'un panier dans la gueule du chien et, précédés de l'épagneul qui portait beau et balançait la queue, ils partirent, Calixte redressant le torse, Robillard bombant le ventre.

Une à une, les dernières carrioles emmenaient dans les villages d'alentour paysans et paysannes, poules et lapins. Sur la place, des balayeuses amoncelaient les détritus de légumes, les miettes de paille, les morceaux de papier, et les cabaretières commençaient le nettoyage de leurs estaminets.

Le jardin de Robillard se trouvait hors de la ville, presque en

pleine campagne ; il y avait un if conique au milieu, une tonnelle dans le fond, deux boules de verre à l'entrée : seuls manquaient, pour qu'il fût parfait, un rocher et un jet d'eau. Robillard avait souvent pensé à les y installer, mais comme l'on conçoit un rêve irréalisable, car pour faire jaillir une source sur cette hauteur il eût fallu creuser profondément la terre et entrer dans de grands frais. Tout de même, tel qu'il était, avec ses trente-deux verges de terrain, ses guirlandes de groseilliers, son plant d'asperges, son carré d'artichauts, ses quelques légumes d'arrière-saison, ce jardin ne manquait pas d'un certain air...

— Voyez-vous mes poireaux, mon oncle? de rudes poireaux. Et mes céleris-raves, mes épinards perpétuels...

Robillard en était fier comme de ses propres enfants. Il s'accroupit avec précaution et fit sa cueillette.

Calixte était allé s'asseoir sous la tonnelle. Il vieillissait, le vert-galant ! Ses jambes avaient molli depuis six mois. Ce « vieux dur » qui, jadis encore, savait marcher toute une journée sans céder à la fatigue, avait soufflé pour grimper la côte ; et il avait soif, et il buvait !... « Heu, heu ! Heu, heu ! songeait Robillard, le temps est au changement, il y aura du nouveau, il faudra enlever ça recta ! »

— Mon oncle ! — appela-t-il.

— Quoi?

— Écoutez, j'ai une idée.

Calixte s'approcha. Robillard enveloppait ses herbes potagères dans le torchon, nouait les quatre coins et mettait le paquet dans le panier.

— Eh bien?

— Tout à l'heure, en descendant, nous irons à la *Commission des Farines*.

— Que veux-tu que j'aille faire là?

— Je vous présenterai à ces messieurs ; vous verrez, on ne s'y embête pas.

— Je connais les écritures, les octrois, les sabots et le savon vert, — dit Calixte, — mais j'ignore les céréales. Je n'ai jamais été marchand de grains... D'ailleurs, toi, qu'est-ce que tu entends là, hein ? Les farines...

— Il y a farine et *Farines*, — répondit Robillard avec un

clin d'œil, — et la *Commission* dont je parle... Allons, venez-vous? J'ai fini. Pyrame !

Le chien se saisit du panier et l'emporta, tandis que les deux hommes s'en retournaient d'un pas de promenade. Au bord de la place, ils s'arrêtèrent.

— Pyrame, portez les légumes à votre maîtresse, — commanda Robillard ; — dites-lui qu'elle prépare le souper pour sept heures et venez nous retrouver à la Commission des Farines.

La bonne bête partit sans hésitation.

— Le diable t'emporte, toi et tes farines ! — grommela Calixte.

Instinctivement, il avait tourné la tête vers le beffroi. Mais ce n'était point ce monument aux ogives couturées de dorures, dernier vestige de la domination espagnole sur les Flandres et l'Artois, que regardait le vieux ; son attention allait à un petit café propret et cossu, le café de l'Harmonie, situé à côté de la maison de ville. C'était là précisément que le menait son neveu.

— Entrez, mon oncle, — dit-il en s'effaçant, — ces messieurs ne sont pas encore arrivés, nous allons les attendre ; asseyez-vous sur la banquette, vous serez mieux... Rosalie, ma pipe et la chaufferette !

D'un geste d'homme qui se sent chez lui, Robillard avait désigné les rayons où des flacons rangés avec art exposaient à la convoitise des consommateurs les variétés les plus alléchantes de liqueurs et d'apéritifs.

— Voici la bibliothèque, mon oncle, choisissez. Byrrh, vermouth, madère?... Non, non un pernod plutôt, un petit pernod, n'est-ce pas?

— Tu bois de l'absinthe? — s'étonna Calixte.

— Les jours de fête. Aujourd'hui, ce sera en votre honneur, mon oncle. Allons-y, baste ! Rosalie, deux pernods sucre, et bien tassés !

Rosalie apporta un sucrier, une carafe d'eau et la bouteille : ces messieurs se serviraient eux-mêmes. Puis elle mit sur la table un pot de cuivre où des braises couvaient sous la cendre et un long étui de bois duquel Robillard tira une pipe ; et à même sa blague, il commença de bourrer.

— Le docteur Miroir, notre président, — fit-il en présentant à son oncle un bonhomme qui entrait et qui était, au costume près, cocasse comme un médecin de Molière.

— Lardeur et Piedfort ne sont pas arrivés? — demanda le docteur inquiet.

— Il n'est que cinq heures moins dix, — répondit Robillard. — D'ailleurs les voici.

En effet, deux notables — canne et cigare — traversaient la place d'un pas grave. Piedfort et Lardeur étaient assesseurs de Miroir, respectivement pharmacien et juge de paix, rougeauds pansus, courtes jambes, fort respectables l'un et l'autre, et ponctuels.

En cela contraire à bien d'autres, la *Commission des Farines* siégeait au grand complet, trois cent treize fois par an. Tous les jours du mois, dimanches exceptés, chacun de ses membres poussait la porte de l'*Harmonie* sur le coup de cinq heures. Les assises se tenaient de cinq à sept. On se fût pendant ces deux heures-là pendu en vain à la sonnette du magistrat ou du médecin, les bonnes avaient ordre de répondre sur le ton le plus péremptoire : « Repassez plus tard, Monsieur est à la *Commission des Farines.* »

Sans attendre les ordres, Rosalie avait servi à leurs places coutumières les consommations de ces messieurs.

— Vous aimez les cartes? — demanda Miroir à Calixte, — vous connaissez le jeu de carabin?

— Je ne connais que ça.

— Alors vous êtes élu membre à l'unanimité... Rosalie, apporte le tapis et les cartes... La séance est ouverte, messieurs...

— Passe pique !

— Passe carreau !

— Passe trèfle !

— Cœur à vous, mon oncle, — dit Robillard.

Un autre habitué, M. Minute, le notaire, ne jouait pas, mais suivait attentivement la partie et marquait les points : il était membre honoraire. Pyrame était entré depuis un moment; il avait fait ses politesses à chacun des habitués, à Rosalie, à la maîtresse de maison, et il s'était couché en rond devant le poêle. Lorsque sonnèrent sept heures, il s'étira, bâilla et agita

la queue en geignant pour avertir son maître. Alors M. Minute balança les comptes, annonça les gains, les pertes et selon l'usage abandonna son picon-citron à la générosité des perdants. Robillard serra la main de ses confrères et les invita tous à souper chez lui le lendemain.

— Pour fêter mon oncle Calixte !

Ce fut un bien beau souper : madame Robillard avait, comme elle le disait, mis les petits plats dans les grands. Calixte, à la place d'honneur, mangeait dru et buvait sec. On tâta des plus vieux vins de la cave et après le café, furent dégustés avec le recueillement qui convenait le schiedam de l'oncle et son armagnac 1874.

Calixte, un peu ému, y alla de sa romance :

Mon lit, mon lit, mon pauvre lit,
Mon lit solitaire
De célibataire...

Et bonne-maman, toujours en bonnet de dentelle noire, souriait de ses yeux malicieux en secouant le chef à petits coups, une manière de dire que ce vieux fou de Calixte serait bien ingrat s'il consentait à distraire seulement un écu de l'héritage qui devait, en bonne justice, revenir à son Amédée.

Cette réunion ne fut qu'un prélude ; ces messieurs de la Commission des Farines avaient « saisi » tout de suite la situation et, chacun à leur tour, ils organisèrent, toujours en l'honneur du nouveau membre, de petites parties amicales. Minute, qui voyait venir les affaires et qui était à l'affût des moindres actes, donna l'exemple : il y eut souper sur souper, chez Minute d'abord, puis chez Miroir, enfin chez Lardeur ; de deux en deux jours les invitations se succédaient. Jamais Calixte n'avait été soumis à de telles épreuves. Sans compter que chez son neveu, ce n'étaient que petits plats, petites douceurs, petites surprises. Olympe se multipliait : il avait sa goutte au lever, son chocolat à neuf heures, et gâteries sur gâteries ; toute la maisonnée était à ses ordres et les enfants le regardaient comme une sorte de terrible et incontestable divinité qui, par ses jurons et le froncement de ses sourcils, faisait au logis la pluie et le beau temps. Car il fallait entendre leur mère :

— Paul, ne gambade pas comme ça, tu dérranges mon oncle Calixte !

— Marie, ferme les portes et ne laisse pas mon oncle Calixte dans les courants d'air !

Jusqu'à bonne-maman qui, tout en maugréant en sourdine qu'elle n'était plus rien dans la maison, qu'on n'y avait plus d'égards que pour le vieux brutal, mêlait sa musique au concert et accablait Calixte de prévenances !

Maintenant le chien le suivait en promenade ; et sans que personne osât le châtier, Mistigri, familier jusqu'à l'indiscrétion, allait, venait, ronronnait, s'épuçait, prenait partout ses aises, toutes ses aises.

Calixte ne se sentait plus de bien-être. Aurait-il jamais imaginé qu'un homme pût trouver au déclin de ses années des heures si douillettes? Olympe l'avait séduit et il ne songeait plus à regretter ni sa boutique ni sa gouvernante.

— J'étais venu pour huit jours, ma nièce, — lui dit-il un matin, — vous avez vu ma valise : deux chemises et trois paires de chaussettes... Eh bien ! je me trouve tellement content chez vous que si vous voulez me garder, j'y suis encore pour un mois.

On se déclara charmé.

— Je me souviendrai de ça ! — promit-il.

Tout ce jour-là il eut une soif terrible que rien ne pouvait éteindre ; des flammes lui brûlaient le sang, couraient le long de ses veines. C'était un samedi, et son neveu étant retenu par les clients assez tard dans l'après-midi, Calixte s'en alla seul et plus tôt que de coutume au café de l'*Harmonie*. Là, il avait maintenant, comme tous ces messieurs, ses pipes pendues au râtelier, et Rosalie, d'aussi loin qu'elle le voyait venir, disposait sur la table la carafe et la bouteille. Par une faveur spéciale, elle lui confectionnait même sa « veilleuse ».

Il but et fuma. Vers cinq heures, Piedfort et Lardeur arrivèrent de compagnie. Ils lui tendirent la main. Calixte, qui cependant les regardait, ne les vit pas.

— Bonjour, monsieur Calixte ; on déguste sa petite verte?

— Voyons, farceur, — insista le juge de paix, — qu'est-ce que cette plaisanterie?

— Eh bien, confrère ! — bégaya le pharmacien.

Calixte avait l'œil trouble ; il voulut quitter sa pipe, parler, allonger le bras, sa chaise se renversa et il tomba sur le dos au milieu du café.

Rosalie courut chercher Robillard. Quand il entra, Miroir était auprès du malade, qui le palpait, le pinçait, tentait de le rappeler à lui.

— C'est une attaque, — dit-il, — une petite attaque.

Et ce fut sur une civière, matelas sous les reins et oreillers sous la nuque, qu'on ramena Calixte chez son neveu.

III

— Approchez, ma nièce, — pria Calixte.

Le vieillard était au lit et dans sa chambre Olympe vaquait à quelques menus ouvrages.

— Voyez-vous, — dit-il, — j'ai eu tort de ne pas retourner chez moi pendant ma convalescence, après ma première attaque. Vous n'avez pas voulu que je m'en aille.

— Le docteur Miroir pense qu'il n'est pas prudent que vous viviez seul après ce qui vous est arrivé, mon oncle ; vous avez besoin de beaucoup de soins ; il m'était impossible de vous suivre là-bas, et si nous avons tenu à vous garder...

— Depuis ma rechute je suis perclus de douleurs et je sens que je ne partirai plus d'ici.

— N'y êtes-vous pas bien? — demanda Olympe avec une doucereuse inflexion de voix.

— Si, ma nièce, — reconnut Calixte, — vous m'avez dorloté comme un petit enfant ; seulement, seulement...

Ses préoccupations se perdirent dans un long silence. Olympe sourit et lui prit doucement la main. Ce geste et ce sourire étaient toute sa politique ; grâce à cette méthode, elle avait apprivoisé le vieux solitaire et l'avait amené à subir sa domination ; jurait-il, elle le grondait, un doigt levé vers le ciel ; se plaignait-il et plus que de juste, elle lui enseignait qu'il faut pratiquer la patience ; était-il violent pour quelqu'un des siens, elle parlait d'indulgence et de charité. Aux façons bourrues du malade elle avait opposé sa séduction de femme et le charme opérait si bien qu'il se croyait abandonné

du monde lorsqu'il ne la voyait point assise à son chevet. Elle, et elle seule, avait accompli ce miracle, car il suffisait à Calixte de voir apparaître le bonnet de dentelle de bonne-maman ou la figure de quelque autre de ses parents pour qu'il ne tînt plus en place et se mît à jurer comme un possédé.

— Voulez-vous aller chercher mon neveu, — reprit-il d'une voix assombrie, — et vous nous laisserez seuls ; les affaires sérieuses se traitent entre hommes.

Avec la solennité que son embonpoint lui imposait en face d'un escalier, Robillard monta et il arriva tout essoufflé.

— Assieds-toi là, — dit Calixte en lui désignant une chaise, — et causons. Je file un mauvais coton ; du train dont je vais...

— Mon oncle !

— Pas d'hypocrisies, Amédée. Écoute-moi bien et ne perds pas un mot de ce que je vais te dire. Tu vas prendre le premier train pour La Buchée et tu iras chez moi. Voici les clefs du coffre-fort ; tu en connais le secret ; tu l'ouvriras, tu mettras dans une valise tout ce qui s'y trouve et tu me la rapporteras. En même temps tu jetteras un coup d'œil à la maison.

— Oui, mon oncle, — répondit timidement Robillard en essayant de dissimuler sa joie.

— Passe l'inspection partout, mais ne risque pas un pied dans mon grenier, entends-tu? Je ne veux pas qu'on y fourre le nez... Si jamais j'apprends que tu y sois entré.!...

— Soyez sans inquiétudes, mon oncle, et comptez sur moi. Je me sauve, je prends le train de midi.

— Ne perds rien en route !

— Adieu, mon oncle !

Un quart d'heure plus tard Robillard partait. Pendant tout le temps que dura ce voyage, Calixte n'eut pas une minute de repos ; tantôt il s'agaçait, repoussait les couvertures du lit, rejetait les draps, réclamait de l'armagnac, se plaignait et faisait damner le monde ; tantôt il tombait dans de profondes réflexions à la suite desquelles il ne manquait jamais d'appeler sa nièce.

— Hein, — disait-il, — faut-il que j'aie confiance en Amédée pour lui prêter mes clefs !

— Il vous aime tant, mon oncle Calixte !

La nuit, le vieux eut des cauchemars. Il vit son neveu s'approcher du coffre-fort, prendre une à une les liasses de papiers, les valeurs, les sébilles pleines d'or.

Il s'éveilla en criant :

— Ma nièce ! ma nièce !... Êtes-vous sûre, — demanda-t-il lorsqu'elle fut accourue en chemise, — êtes-vous sûre qu'Amédée n'ira pas dans mon grenier?... Ah ! si je savais qu'il y allât !

Les secrets de ce grenier avaient fort intrigué Olympe et elle avait recommandé à son mari d'y faire une minutieuse perquisition.

— Amédée ne vous désobéira pas, mon oncle ; soyez sage, reposez-vous... Si vous êtes calme jusqu'au matin, je vous donnerai la goutte en me levant. Allons, dormez !

Le jour fut à peine levé que Calixte demanda si son neveu n'était pas revenu. Son exaltation était telle que l'on redoutait quelque nouvel accident. Et Mistigri, qui pourtant avait toujours couché avec son maître, fut obligé de se réfugier sur un fauteuil pour éviter les coups de pied que lui donnait Calixte.

Vers midi enfin, Robillard rentra, chargé de paquets, lui qui n'en portait jamais, et refusant d'en laisser porter aucun par la bonne. Ses compagnons de Hume-Vent le virent passer, une grosse valise d'une main, de l'autre, un volumineux objet entortillé de papier et qui ressemblait singulièrement à un seau de toilette.

— J'ai entendu la sonnette, — dit Olympe en courant vers Calixte, — voici Robillard.

— Qu'il monte tout de suite !

— Amédée, — cria-t-elle du haut de l'escalier, — viens vite, mon oncle t'attend.

Robillard ne prit le temps de quitter ni son chapeau, ni son pardessus ; mais il enferma le mystérieux colis dans son bureau et monta la valise.

— As-tu fait bon voyage? — demanda le vieil homme ; — et ma maison est-elle en ordre?

— Tout va pour le mieux, mon oncle. Voici vos papiers, vos valeurs, votre or et vos clefs.

Ce disant, il ouvrait la valise au bord du lit. Calixte vérifia ses titres, les compta, puis, vidant deux bourses d'or sur son édredon, y plongea fébrilement les mains ; ses yeux brillaient.

— Voyez-vous, tout ça, tous ces sous, ce sera pour vous, ma nièce, ce sera tout pour vous.

Attiré par ce spectacle qui semblait lui avoir été familier, Mistigri était revenu sur le lit et là, avec une gravité de sphinx, il regardait de ses pupilles vertes Calixte remuer les pièces d'or.

— Je vais vous prêter une petite boîte, — proposa Olympe, — vous rangerez tout dedans, on la mettra dans votre commode et vous garderez la clef.

— Oui, je garderai la clef, — fit Calixte ; — c'est encore à moi maintenant.

Son visage acquit soudain une sorte de sérénité. S'il n'avait point parlé du grenier, c'est que dans sa pauvre mémoire il y avait bien des trous.

Dans l'après-midi, Calixte somnolait ; une sorte de paix s'était faite en lui et il commençait à goûter quelque douceur à vivre dans cette chambre entre sa nièce, son chat et son or qui représentaient à peu près toutes ses affections. La fatigue, consécutive aux émotions, l'accablait un peu. Tout à coup il ouvrit les yeux.

— Qu'est-ce que j'entends dans la cour, ma nièce?

— Rien, — dit madame Robillard en quittant la fenêtre près de laquelle elle était assise, — la bonne qui récure ses casseroles.

— Vous êtes sûre?

— Mais oui, — fit-elle en écartant légèrement les rideaux.

— Où est Amédée?

— Dans son bureau, en bas, il fait son courrier.

De nouveau Calixte écouta. Un bruit, comme un tintement d'argent, avait percé son oreille, accompagné d'éclats de rire : on eût dit la voix de son neveu ! Sous le front fiévreux de l'avare un doute jaillit.

— Aidez-moi à me lever, ma nièce, — commanda-t-il.

Olympe pâlit : Calixte avait parlé sur un ton qu'il n'employait plus avec elle et qui était celui d'un ordre sans réplique.

— Il ne faut pas vous lever, mon oncle, vous savez bien que votre jambe ne doit pas remuer.

— Levez-moi !

— Le docteur Miroir vous a défendu de quitter le lit, soyez raisonnable.

— Je l'ai quelque part votre Miroir ! — cria Calixte en se dressant sur son séant. — Ses prescriptions sont des épouvantails destinés à m'effrayer comme on fait peur aux enfants avec les Croque-Mitaines. Il y a trop longtemps que vous jouez de ça !

Se cramponnant aux couvertures, le vieillard se glissa le long du sommier. Olympe voulut se précipiter à la fenêtre pour prévenir Robillard ; d'un brusque revers de main Calixte la repoussa, puis, titubant, il arriva jusqu'à la croisée qu'il ouvrit toute grande.

— Ah ! mille tonnerres ! — gronda-t-il.

Il n'en put dire davantage, tant le spectacle qu'il avait vu excitait sa colère : dans la cour, sous la pompe, Robillard armé d'un bâton agitait au fond d'un seau quelque chose de sale, d'innommable et qui rendait un tintement sonore, comme si ce récipient avait contenu de l'argent sur lequel une bête aurait, des mois durant, accumulé ses déjections. Mistigri, qui avait sauté sur l'épaule de son maître, regardait ce spectacle comme s'il eût, lui aussi, reconnu son propre bien.

— Tu m'as désobéi, canaille, — cria Calixte quand sa langue se fut dénouée. — Tu es allé dans mon grenier... Tu m'as volé ce seau d'écus... Tu m'auras pris aussi les sabots pleins de louis d'or qui se trouvaient sous le petit lit de fer de feu ta tante Jacqueline... Tu me le paieras !

Calixte était rouge, avait les yeux injectés de sang, il tremblait de rage. Et Robillard, ahuri et navré, balbutiait des excuses inintelligibles.

— Vous allez prendre froid, venez, mon oncle, recouchez-vous, — dit Olympe qui craignait que les voisins n'entendissent les cris.

Le vieux se retourna.

— La paix, vous ! Cet argent-là n'était pas pour vous, c'était pour ma bonne ; vous m'avez désobéi, je lui donne tout, je vous déshérite.

— Vous blasphémez, mon oncle ! — fit Olympe en joignant les mains.

— Qu'on fasse venir le notaire !

— Mon oncle, pensez à vos petits-neveux ! Pensez au bon Dieu qui...

— Assez de mômeries, hein ! Courez me chercher le notaire.

Le grand vieillard à barbe de prophète s'était dressé au milieu de la chambre, tremblant, prêt à choir, mais la main haute, le regard terrible et assez menaçant encore pour tenir sa nièce à distance. Robillard, qui avait quitté la cour en hâte, entra dans la chambre et prit comme sa femme une attitude suppliante.

— Le notaire, je veux le notaire ! — scanda Calixte.

Voyant qu'on ne pouvait le fléchir, Olympe changea de tactique.

— Calmez-vous, mon oncle, calmez-vous. Vous voulez le notaire? On va le quérir, j'y vais moi-même, j'y cours. Et je vous amènerai par surcroît un prêtre et un médecin.

Elle sortit, non point avec l'idée de faire prévenir M. Minute, mais afin de mettre le seau d'écus en sûreté et de clore toutes les issues de la maison. Dans le couloir elle rencontra les enfants que le bruit avait intrigués et qui étaient venus écouter à la porte ; elle leur décocha à chacun un soufflet.

— Filez en bas, vous autres, votre place n'est pas ici, allez retrouver votre grand'mère !

Calixte et son neveu étaient restés face à face ; il se dévisageaient et semblaient incarner, l'un tous les appétits de l'homme qui va posséder, l'autre la farouche rancune de celui qui doit disparaître. Les yeux du vieillard se troublèrent ; ses bras retombèrent le long de ses flancs, son long corps chancela, et il s'abattit à côté de Robillard.

Au bruit de la chute, Olympe revint ; elle aida son mari à ramasser Calixte et à le placer sur le lit ; puis après s'être assurée que le cœur du vieux ne battait plus, elle poussa un soupir de soulagement et lui ferma les paupières. Et les deux époux se regardèrent longuement sans rien dire. Le premier, Robillard rompit le silence.

— Maintenant, il va falloir l'habiller.

— J'y pensais, — répondit Olympe qui avait retrouvé toute son assurance, — j'ai justement là une chemise qui ne te sert plus et ta vieille redingote...

Elle ouvrit la commode, en retira la boîte qui contenait la fortune de Calixte, l'alla enfermer dans son armoire ; et elle pria sa belle-mère d'amener Paul et Marie.

— Votre oncle vient de mourir, — leur dit Olympe en les agenouillant auprès du lit, — priez le bon Dieu d'avoir son âme en Paradis.

Un peu plus tard, quand ces messieurs de la *Commission des Farines* vinrent en corps prendre des nouvelles de leur confrère, ce fut elle qui, les larmes aux yeux, leur présenta le rameau de buis bénit.

AIMÉ GRAFFIGNE

L'AVENIR ÉCONOMIQUE

DE

LA MACÉDOINE

Depuis vingt-trois mois, des milliers de soldats, de toutes les provinces de France, parcourent les montagnes et les vallées de la Macédoine. Agriculteurs, commerçants, industriels même, ont été frappés de la richesse du pays, et de ses « possibilités », si l'on peut dire. Après avoir regardé avec dédain le labourage sommaire, ils se sont étonnés de voir la terre, presque sans travail, donner quelquefois deux récoltes par an. Ils ont vu semer et récolter toutes les céréales : blé, orge, seigle, avoine, maïs aux lourds épis ; le tabac, le pavot à opium, le coton ; admiré des vignes où pas une feuille, pas un grain, n'étaient touchés par la maladie ; évalué les grands troupeaux qui tachent si bizarrement de noir et de blanc les pentes des montagnes et les plaines étendues à perte de vue. De riches plantations de mûriers leur ont fourni un abri contre le soleil. Dans les maisons où ils ont logé, ils ont vu des installations pour l'élevage des vers à soie ; regardant ce que pouvaient bien contenir les énormes balles entassées sur les chars que tirent

les buffles, ils les ont trouvées remplies de cocons : contraste saisissant que celui qui existe entre la matière précieuse et légère et le véhicule grossier si lourdement attelé. L'abondance des cascades et des eaux vives se précipitant au fort de l'été sur certains versants leur a rappelé les coins des Alpes les plus riches en houille blanche.

L'intensité du mouvement commercial de Salonique a été aussi un objet d'étonnement. Plus d'un a fait la réflexion que cette Macédoine inconnue, qui avait paru si triste, si hostile au premier contact, était digne de solliciter les efforts et les capitaux.

***

Avant les guerres balkaniques, la situation de notre commerce à Salonique n'était pas brillante. En 1910, le total des importations dans le port s'élève à 116 042 525 francs[1]. La France vient au quatrième rang, avec 9 447 300 francs, après l'Autriche-Hongrie (22 millions et demi) ; le Royaume-Uni (22 174 000) ; l'Allemagne (13 264 450). Elle est serrée de près par l'Empire ottoman et l'Italie, qui dépassent aussi 9 millions.

La part de la France dans les exportations est encore plus faible : 2 millions environ sur un total de 50 millions.

Cette situation est d'autant plus anormale que notre influence séculaire dans les pays d'Orient nous faisait la part plus belle. Notre langue est si répandue que les consuls anglais, allemands et austro-hongrois, à Salonique et Uskub, signalent qu'elle peut être employée pour toutes les transactions commerciales. Les causes de cette infériorité sont à peu près les mêmes que celles qui nuisent à notre expansion économique sur tous les points du globe, et que nos consuls et les représentants de notre commerce à l'étranger ne se lassent pas de dénoncer[2].

1. Ces chiffres sont empruntés au Rapport du consul anglais à Salonique pour l'année 1910, n° 4797, *Annual séries*. Nous prenons l'année 1910 parce qu'en 1911 l'Italie étant en guerre avec la Turquie, la situation n'était plus normale.

2. Voir en particulier la série des Rapports des consuls de France à Uskub et à Salonique, et le *Bulletin* de la Chambre de commerce française de Constantinople du 28 février 1907.

Il est nécessaire, disent-ils, de solliciter sans cesse la clientèle par des commis voyageurs, ou des représentants habitant le pays, mais se déplaçant constamment. Il faut visiter les centres de consommation en vue d'étudier sur place les marchandises susceptibles d'être importées ; c'est aussi le seul moyen de connaître les qualités déjà introduites, et les prix pratiqués par les concurrents étrangers. Le client aime à recevoir la visite du voyageur, surtout si celui-ci est toujours le même. Il s'établit alors entre eux des relations cordiales, très utiles au développement des affaires [1].

D'ailleurs, pour diminuer les frais, il est indispensable que les commerçants et les industriels s'unissent ; un groupement de maisons entretiendra à frais communs un voyageur.

La publicité doit être soignée : ce n'est pas assez de la faire par des catalogues, surtout s'ils ne sont pas rédigés dans la langue du pays; il faut envoyer des collections d'échantillons, et leur donner la plus grande publicité, au besoin par des expositions ou des musées permanents.

Après la question de la publicité, où les Allemands et les Austro-Hongrois étaient passés maîtres, se pose celle du crédit ; ils doivent une partie de leur succès aux facilités qu'ils donnaient pour les paiements, facilités telles, dit un consul britannique, que jamais un manufacturier anglais ne les aurait consenties. Un commerçant français non plus. Le crédit est lié à l'organisation bancaire; nous en reparlerons.

Il faut aussi ne pas contrarier les goûts du client. Ainsi le commerçant de Salonique a été habitué par les étrangers à ce que les prix soient calculés franco pour le port de destination ; presque jamais il ne consentira à faire une commande pour une marchandise dont les prix sont calculés prise en fabrique. A plus forte raison faut-il lui donner les qualités, les formes, l'apparence extérieure, jusqu'à l'emballage qu'il veut pour chaque article. Cette recommandation pourrait paraître puérile, car il est de bon sens que l'article doit être fait pour

1. Citons, entre autres, quelques faits précis. Pendant neuf ans, il n'est pas venu à Uskub un seul voyageur français, alors qu'il en venait chaque année une quarantaine austro-allemands. Des maisons françaises, sollicitées pour des installations électriques, à Uskub et à Larissa, n'ont même pas répondu, tandis que les maisons allemandes ont, sans aucun délai, envoyé des ingénieurs.

le client, et non le client pour l'article. Mais c'est pour ne pas nous y être conformés que nous avons perdu tant de terrain [1].

On sait combien les Allemands excellent au contraire dans cette œuvre de longue haleine, faite de méthode et de patience, qu'est la conquête d'un marché. Ils avaient poursuivi celle du marché de Salonique avec une ténacité d'autant plus grande qu'elle entrait dans le programme d'expansion qui les poussait vers l'Asie Mineure et la Mésopotamie. Leurs efforts avaient été couronnés d'un plein succès, et quand la guerre européenne a éclaté, ils étaient en passe de devenir les maîtres absolus du commerce, non seulement de Salonique et de la Macédoine, mais des États balkaniques et de la Turquie.

La guerre diminua rapidement les importations austro-allemandes; notre débarquement à Salonique, en octobre 1915, les arrêta tout à fait. Au début les Anglais et les Italiens en profitèrent pour augmenter les leurs, et prirent sur le marché salonicien presque toute la place laissée libre par l'abstention forcée des empires centraux.

Pour diverses raisons, nous laissâmes d'abord échapper une occasion aussi favorable. C'était d'autant plus fâcheux que le marché salonicien avait un rendement sûr : il devait approvisionner une population fixe de un million et demi d'habitants [2], et une population flottante de plusieurs centaines de mille de soldats alliés, qui achètent à Salonique tout ce que

1. Il est vrai que l'on dit aussi que les Français n'ont pas toujours tort de résister aux désirs des autres peuples, et de chercher à leur imposer leurs produits, tels qu'ils sont établis par le goût français. Il est certain qu'il y va du bon renom de notre fabrication de continuer à se distinguer par les qualités qui la mettent au-dessus des autres ; il serait déplorable de perdre par des concessions indignes de nous la primauté incontestable que nous avons sur tous les marchés du monde pour certains articles de luxe qui portent le cachet de l'élégance et du bon goût français. Mais d'une manière générale, là n'est pas la question : il s'agit de savoir si nous voulons vendre, et pour cela, être agréables à la clientèle, comme le dit M. Giraud, président de la Chambre de commerce de Constantinople, dans un rapport de 1907. Le jour où celle-ci nous sera parfaitement attachée, nous pourrons faire son éducation, et essayer, avec tact et mesure, de lui imposer nos produits.

2. Population de Salonique et de la Macédoine grecque. Après la guerre, Salonique aura vraisemblablement à approvisionner en plus la Serbie — 3 millions d'habitants — et les îles de la mer Égée.

ne leur fournissent pas leurs intendances. Enfin, ce marché était vide de marchandises, et la concurrence presque nulle, car l'Angleterre et l'Italie n'avaient encore aucune organisation et marchaient au jour le jour.

Au cours de 1916 pourtant, un homme d'initiative, l'intendant Bonnier, s'avisa de ce qu'un pareil effacement avait de choquant, alors que nos troupes tenaient dans les armées alliées en Macédoine une place si importante, et que nous jouissions à Salonique d'une situation particulièrement avantageuse, grâce à la diffusion de la langue française, qui est là plus grande encore que dans le reste de l'Orient.

Le général en chef entra dans ses vues, et décida la création à Salonique d'un Bureau commercial de l'armée d'Orient, destiné à servir de liaison entre l'industrie française et le commerce macédonien. Il fut mis sous la direction de l'intendant Bonnier, le promoteur de l'idée, et particulièrement qualifié par ce fait qu'il connaissait la Grèce et la Macédoine, comme ayant appartenu à la mission militaire française à Athènes.

***

Le Bureau avait d'abord fonctionné comme organe de la Délégation française de la Commission mixte de Ravitaillement. Cette commission est composée de représentants des puissances alliées, de l'État grec et des délégués du général commandant en chef. Elle est chargée, pour la Macédoine et les îles ralliées au Gouvernement provisoire, du ravitaillement en articles rationnés (blé, farines, maïs, riz, sucre, charbon) et en articles surveillés (légumes secs, huiles diverses, métaux, produits chimiques). Son rôle est triple : il consiste à prévoir les besoins, à répartir les articles ; à en contrôler l'admission et la circulation.

A l'origine la Délégation française de la Commission mixte était chargée en outre de la délivrance des Recommandations pour les produits rationnés et surveillés, et des Permis d'importer nécessaires à la sortie de France de toutes les marchandises à provenir, soit directement du territoire national, soit

des colonies françaises ou de l'étranger, avec transit à Marseille. Le Bureau commercial devait étendre dans une large mesure ces attributions.

Sitôt créé, il se met à l'œuvre, et, le 1er août, le général Sarrail signe une lettre-circulaire, faisant envoi aux présidents des Chambres de commerce de France d'une note qui explique l'objet de cet organe et son fonctionnement. Il s'agit d'ouvrir à notre industrie un débouché immédiatement rémunérateur et qui sera, après la guerre, d'un grand avenir. Ce qui arrête les industriels et les commerçants désireux d'exporter, c'est l'impossibilité où l'état de guerre les met de se procurer des renseignements sur la place, et de connaître ses besoins en marchandises. Le Bureau supprime cette difficulté en servant d'intermédiaire gratuit. Le commerçant ou l'industriel désireux d'exporter n'a qu'à lui signaler la nature des marchandises, leur qualité, les quantités approximatives pouvant être livrées mensuellement, le délai de livraison, le prix. Le Bureau répond en indiquant le nom et l'adresse d'une ou plusieurs maisons sérieuses de Salonique, qu'il avise en même temps de l'offre reçue. Ensuite, les affaires se traitent directement entre les intéressés. Toutefois le Bureau intervient encore pour faciliter, lorsque les ordres ont été passés et acceptés, l'obtention des permis d'importer en Macédoine, en tenant compte des nécessités militaires.

Son mécanisme comprend trois organes essentiels :

1° Un bureau de correspondance qui centralise les offres françaises et les demandes locales, et met les intéressés en rapport. Dans les cinq premiers mois, du 23 août 1916 au 31 janvier 1917, il a reçu 2 851 lettres, en a écrit 5 872.

2° Une salle d'échantillons et de catalogues, exposition permanente, où sont représentées près de 1 200 maisons françaises. Ce service fonctionne avec une simplicité remarquable. Pour chaque espèce de marchandises, un répertoire alphabétique a été dressé, donnant le nom des fournisseurs. En face de chachaque nom, une cote renvoie aux catalogues, une autre aux échantillons ; le classement est si clair qu'en deux minutes, le commerçant salonicien, venu pour se documenter, a entre les mains les catalogues et les échantillons qui l'intéressent.

3° Un service de renseignements commerciaux, où un jeu de fiches, contenant déjà près de 1 500 noms (février 1917), permet de donner aux maisons françaises des informations sérieuses sur leurs clients macédoniens.

Il n'est pas inutile de rappeler que le caractère officiel de cette institution contribue à augmenter son crédit auprès des intéressés à Salonique aussi bien qu'en France. Il a aussi pour résultat de lui assurer la collaboration de deux précieux organes de renseignements, également officiels : le contrôle postal et télégraphique et le contrôle douanier.

Le contrôle postal donne au Bureau un relevé quotidien de la correspondance commerciale. Il lui fait ainsi connaître au jour le jour les besoins du marché salonicien, et lui permet de constater l'efficacité de son action.

Le contrôle douanier donne chaque quinzaine le relevé des entrées et des sorties de marchandises.

Le Bureau commercial est donc parfaitement documenté. Il s'efforce de faire bénéficier les commerçants et industriels français des renseignements statistiques qu'il peut se procurer, afin de leur donner une connaissance aussi complète que possible du marché macédonien. Pour cela il publie un bulletin mensuel, qui est une des parties les plus intéressantes et les plus utiles de son œuvre. Le bulletin étudie en des monographies sommaires, mais précises, les divers éléments de l'industrie et du commerce de la Macédoine. Il publie aussi des articles sur les questions connexes : transports, banques, entrepôts, foires et marchés. Enfin, il donne chaque mois, les cours cotés sur les principaux articles.

Le Bureau commercial de l'armée d'Orient a reçu en France, dans les milieux commerciaux et industriels, un excellent accueil, qui fait bien augurer de l'avenir. Il s'est formé, dans les régions où la vie économique est la plus intense, des groupements, généralement placés sous la direction des Chambres de commerce, qui s'occupent de multiplier les relations avec la Macédoine. Leur création est appelée à rendre de grands services, et facilite singulièrement la tâche du Bureau. Ils lui servent d'intermédiaires avec les maisons capables et désireuses de commercer en Macédoine, et jouent auprès d'elles un rôle analoque à celui des Chambres syndicales professionnelles

auprès de leurs adhérents. C'est à eux que le Bureau s'adresse chaque fois qu'il a connaissance d'un ordre important à placer dans le commerce français. De leur côté, ils le renseignent sur les maisons françaises de la région. Ils étudient le groupement des marchandises à destination de Salonique, ainsi que les tarifs de transports pour permettre aux commerçants d'établir leurs prix *cif* Salonique, conditions auxquelles l'industrie allemande a habitué la clientèle orientale. Enfin, c'est à eux que le Bureau commercial envoie, pour examen et étude des prix de revient, des collections d'échantillons des principales marchandises dont les Allemands et les Autrichiens avaient le monopole sur le marché. L'industrie française pourra ainsi lutter en connaissance de cause contre l'industrie allemande, quand celle-ci essaiera, après la guerre, de reconquérir le marché perdu.

C'est à Lyon que revient l'initiative du premier de ces groupements, sous la double impulsion de M. Herriot et de la Chambre de commerce. *Lyon-Macédoine* fut fondé dès le mois de septembre 1916. Rien d'étonnant pour qui connaît l'esprit réfléchi et entreprenant des Lyonnais, toujours prêts à payer de leur personne et de leur bourse pour développer leur expansion commerciale aux colonies et à l'étranger. Puis vinrent d'autres comités, spécialisés chacun d'après les intérêts de la région qu'ils représentent :

Marseille-Salonique s'occupe des moyens de transports, qui lui donnent beaucoup de mal, et des autorisations de sortie;

Dijon-Macédoine a groupé les offres des industriels de la Bourgogne ;

Grenoble-Macédoine a mis à l'étude l'importation en France des peaux macédoniennes ;

Angoulême-Macédoine étudie la question de la fourniture par les usines françaises du papier aux marchés balkaniques ;

Oran-Macédoine enquête sur les produits africains à importer en Macédoine ;

Belfort-Macédoine est spécialisé dans la grosse et la petite quincaillerie.

Il y aura bientôt un comité *Bordeaux-Macédoine*.

Certaines Chambres de commerce ont assumé elles-mêmes les fonctions de ces comités spéciaux, par exemple celles de Besançon, Alger, Saïgon, etc.

***

Le développement du commerce entre la France et la Macédoine est actuellement en très bonne voie. Les efforts accomplis avec tant de méthode ne pouvaient pas ne pas réussir ; ils ont obtenu en effet un plein succès. Mais il ne faudrait pas s'arrêter en chemin. Pour cela, il est nécessaire que les marchandises demandées puissent arriver sans délai.

Une première cause de difficultés est dans les permis d'importation qui sont exigés pour de nombreux articles. Le Bureau commercial s'est entremis pour les faciliter et a obtenu une importante simplification : les recommandations d'exportation qu'il délivre n'ont plus besoin d'être ratifiées par la commission des dérogations à Paris, ce qui entraînait des délais considérables. Depuis le 1er février 1917, cette ratification est faite par la Direction des Douanes de Marseille. Il en résulte un gain de temps appréciable.

Le gros obstacle aux transactions vient de la pénurie des transports maritimes. Présentement — fin février 1917 — il n'y a entre Marseille et Salonique qu'un paquebot par mois, l'*Ernest-Simons* [1], paquebot à voyageurs, dont la capacité en marchandises, 800 tonnes environ, doit se partager entre le Pirée et Salonique. Or à Marseille les entrepôts, les quais, les magasins particuliers sont encombrés de marchandises en souffrance à destination de la Grèce et de la Macédoine : 2 000 tonnes, d'après une évaluation modérée.

Cet encombrement s'explique aisément si l'on songe que Marseille est devenue, par la force des choses, à peu près la base unique pour l'approvisionnement de la Grèce et de la Macédoine, et le seul port de transit pour les marchandises venant d'Amérique. Les pavillons alliés devraient faire face

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, l'*Ernest-Simons* a été coulé. Quelles que soient les mesures qui seront prises pour le remplacer, la situation n'en sera que plus difficile encore.

aux besoins d'un trafic qui était alimenté autrefois par toutes les flottes commerciales de l'Europe. Avant la guerre, le port de Salonique était desservi mensuellement par trentre-trois bateaux, à service régulier : cinq sous pavillon français, huit sous pavillon allemand, quatre sous pavillon autrichien, quatre sous pavillon anglais, quatre sous pavillon italien, un sous pavillon belge, deux sous pavillon hollandais, deux sous pavillon russe, un sous pavillon danois, un sous pavillon bulgare, et de très nombreux bateaux hellènes [1]. En outre, les voies ferrées apportaient un tonnage élevé, d'Autriche notamment.

Aujourd'hui la France n'a plus en service qu'un paquebot. L'Angleterre, en dehors de son service entre l'Égypte et Salonique, n'a plus qu'un bateau tous les trois mois. Mais les compagnies italiennes ont maintenu leurs services hebdomadaires et leurs bateaux ont pris l'habitude d'aller toucher à Marseille, de même que les vapeurs hellènes. D'un autre côté, les compagnies espagnoles entrevoient la possibilité de lignes directes entre Barcelone, le Pirée et Salonique.

Inutile d'insister sur les inconvénients et les dangers d'une telle situation. Les commerçants saloniciens, s'ils sont forcés d'utiliser les bateaux italiens, seront naturellement amenés à acheter directement à Naples toutes les marchandises qu'ils pourront s'y procurer, au lieu de les envoyer chercher de Naples à Marseille. Nous risquons donc de nous voir supplantés par l'Italie pour les articles où elle peut nous faire concurrence.

La question est trop sérieuse pour ne pas avoir préoccupé dès le début le Bureau commercial. Plusieurs solutions ont été préconisées.

La plus efficace consisterait à doubler par un cargo de 1 500 à 2 000 tonnes le paquebot unique affecté au service. L'objection est que, tous les bateaux étant réquisitionnés par l'État, les compagnies et les armateurs n'en ont pas de disponibles.

1. Une statistique empruntée au Rapport du consul anglais à Salonique, n° 4797. *Annual séries*, p. 23, donne les chiffres ci-après pour les tonnages des bateaux à vapeur entrés à Salonique en 1910 :

Autrichiens, 202 018 tonnes ; anglais, 142 636 tonnes ; italiens, 138 382 tonnes ; français, 118 598 tonnes ; grecs, 114 917 tonnes ; allemands, 106 258 tonnes ; russes, 94 391 tonnes ; ottomans, 40 686 tonnes ; hollandais, 48 234 tonnes.

Alors il faut obtenir une meilleure utilisation des bateaux réquisitionnés. Il arrive trop souvent que ceux-ci viennent de France avec un vide allant jusqu'à 2 000 tonnes ; tel grand cargo a fait la traversée avec un chargement de 600 tonnes et 60 chevaux. C'est inadmissible. En tout cas, dans ces conditions, et en admettant que l'État soit incapable d'obtenir un meilleur rendement pour ses transports, il devrait réserver, dans les bateaux ravitailleurs qu'il réquisitionne, une cale pour les marchandises civiles. Le Trésor français trouverait son intérêt à cette combinaison, les prix actuels du fret, qui sont très élevés, venant en déduction de la réquisition.

Les transports nécessaires au ravitaillement n'en seraient pas ralentis, si l'on mettait en œuvre quelques mesures pour obtenir une meilleure utilisation de la capacité des navires, un chargement et un débarquement plus rapides, qui permettraient d'augmenter le nombre des traversées.

A défaut de bateaux leur appartenant, les compagnies françaises pourraient en louer aux armateurs grecs. La question du fret ne peut donner lieu à aucune préoccupation : le ravitaillement de la Macédoine en blé, de 7 à 8 000 tonnes par mois, suffirait à lui seul à faire vivre un cargo. Il faut penser aussi que nous aurons prochainement à ravitailler la Serbie, à mesure que nous libérerons son territoire. Le Bureau commercial signale très justement la nécessité, pour les compagnies présentes ou futures qui feront le service Marseille-Salonique, d'élaborer avec la Compagnie Cyprien-Fabre, qui assure le service New-York-Marseille, un tarif combiné. Ce tarif est indispensable pour permettre aux produits d'Amérique de venir sur connaissements directs de New-York à Salonique avec transit à Marseille. Actuellement les produits américains chargés à New-York à destination de Salonique doivent subir un transbordement au Pirée.

« C'est ce même tarif combiné [1] qui, au retour, procurera le fret indispensable. Faute de pouvoir délivrer des connaissements directs pour l'Amérique, les messageries maritimes manquent, pour le plus grand profit des compagnies concurrentes, le chargement de la plus grande partie des peaux de

1. *Bulletin commercial de Macédoine*, n° 2, p. 25.

Macédoine — il y a deux millions de peaux par an, — des cocons, — 2 000 tonnes, — des laines, des produits de mines, etc. Un cargo qui disposerait de plus de liberté qu'un bateau-poste pourrait, en combinant son itinéraire, prévoir des escales peu coûteuses et rémunératrices : Cassandra, pour la magnésie ; Volo pour le chrome, Calamata pour les raisins secs et les figues ; là encore, un tarif combiné est indispensable, une quantité considérable de ces produits étant destinée à l'Amérique. »

Enfin il faut citer encore une solution qui a été proposée par un capitaine au long cours. Elle est originale et semble ne présenter que des avantages.

Cet officier part du fait que le chalutier, ayant fait ses preuves, devrait être employé, non pas comme patrouilleur, mais comme bateau de transport et convoyeur.

On organiserait des convois formés de trois ou quatre transports et huit ou dix chalutiers, ceux-ci armés de canons et de bombes, convoyant et protégeant efficacement les transports. Ces convois marcheraient à la vitesse de huit à neuf nœuds. Ils feraient un voyage tous les trente jours : seize jours de traversée aller et retour, quatre jours à Salonique ; dix jours à Marseille pour chargement, réparations et approvisionnements.

Un convoi ainsi formé ne pourrait être attaqué par les sous-marins qu'à la torpille. Or les chalutiers ne sont guère vulnérables, à cause de leur peu de longueur et de leur faible tirant d'eau.

Il présenterait d'autres avantages : « Une division judicieuse des marchandises à transporter donnerait une grande sécurité au convoi. Les marchandises lourdes et maniables, telles que les essences, les munitions, seraient embarquées sur les chalutiers. Les marchandises légères telles que le foin, les planches, les orges, les biscuits, etc., formeraient la moitié du chargement des cales des transports ; les colis encombrants, aviation, automobiles, artillerie, formeraient l'autre moitié. Les faux ponts resteraient libres pour le transport des chevaux et des hommes.

« Les grands navires ainsi chargés seraient moins vulnérables aux sous-marins, car leurs chargements ne craindraient

plus les explosions intérieures provoquées par l'explosion de la torpille, et auraient une plus grande flottabilité en cas de torpillage. Même, dans beaucoup de cas, un navire, chargé comme il vient d'être dit, pourrait flotter assez longtemps pour être remorqué dans un port voisin ou sur une plage. Le navire et le chargement seraient bien souvent sauvés, les remorqueurs étant toujours sur les lieux, puisque les chalutiers mêmes du convoi en rempliraient l'office.

« Le convoi ainsi constitué pourrait faire la route la plus directe et diminuer, par conséquent, la longueur d'un cinquième, d'où grande économie de charbon, d'huile, et d'autres matières que consomment les navires.

« Les parages dangereux pour les mines — fonds de moins de deux cents mètres, peu nombreux en Méditerranée — seraient dragués par deux ou quatre chalutiers du convoi [1]. »

On gagnerait beaucoup de temps pour le chargement et le déchargement des munitions, des essences, de la farine, etc., les chalutiers pouvant accoster n'importe quel quai, à Marseille, Saint-Louis-du-Rhône, Port-Bouc, Cette, et n'importe quel petit wharf à Salonique. Dans ce dernier port surtout, on éviterait des manipulations coûteuses comme main-d'œuvre et onéreuses par les avaries qu'elles entraînent. Chaque service, artillerie, intendance, génie, etc., entrerait directement en possession des lots de marchandises qui lui reviennent.

Ce système aurait enfin l'avantage de diminuer, en les divisant, les risques de destruction des munitions, dont la valeur est très importante.

L'auteur du projet estime qu'en employant de la sorte cent chalutiers, on économiserait une vingtaine de transports par mois. Ces navires rendus au commerce affranchiraient la France du lourd tribut qu'elle paye en frets aux armateurs étrangers, et faciliteraient le ravitaillement du pays. D'autre part, les chalutiers employés à ce service ne coûteraient pas plus cher au Trésor que pour faire le patrouillage qu'ils font déjà, et ils rembourseraient une partie de leurs frais en transportant eux-mêmes des marchandises.

1. Rapport du capitaine commandant le *S*...

***

Le développement de notre commerce en Macédoine est lié aussi à la nature des tarifs douaniers.

Sous le régime turc, les droits de douane étaient uniformes pour tous les articles, et fixés à 10 p. 100 *ad valorem*. Le régime douanier grec a été appliqué seulement en 1914, et n'a fonctionné dans des conditions normales que pendant six mois : la taxation est spécifique, excepté pour un petit nombre d'articles qui sont taxés *ad valorem* : chaussures et vêtements confectionnés, instruments de musique, pièces détachées d'automobile et de bicyclette, jouets, etc. — Dans certains cas, les droits sont très élevés et presque prohibitifs. Ainsi est-il pour quelques articles intéressant vivement l'industrie française : jouets, de 7 fr. 35 à 25 francs l'ocque (1 200 gr.) ; meubles en bois fin, 5 fr. 80 ou 10 fr. 15 ; tissus de laine, coton ou soie, de 10 à 58 francs l'ocque ; vêtements confectionnés, 50 p. 100 *ad valorem* ; chaussures, de 14 fr. 50 à 27 francs l'ocque ; éventails de luxe, 87 francs l'ocque, etc.

Le Bureau commercial a déjà obtenu des améliorations importantes. Ainsi, une maison de Saint-Étienne ayant établi sur des contre-types d'origine allemande envoyés de Salonique des rubans de velours en soie et coton, pour remplacer des articles allemands, avait vu sa marchandise taxée 58 francs l'ocque au lieu de la taxation de 8 francs appliquée à la marchandise allemande. Cette différence provenait d'une modification dans le tissu, qu'une proportion de soie un peu plus forte faisait passer d'une catégorie dans une autre. La question a été posée au ministre des Finances du Gouvernement de la Défense nationale, et après des pourparlers assez longs et plusieurs enquêtes, le Bureau commercial a obtenu satisfaction pour les rubans français.

Il cherche aussi à obtenir une réduction de la taxe frappant les chaussures confectionnées. Cette taxe n'a pas de raison d'être en ce moment, car il n'y a pas lieu de protéger l'industrie locale, paralysée parce qu'elle ne peut pas se procurer des cuirs à semelles.

Le papier des journaux était en grande partie fourni par

l'Italie. La cause de cette préférence résidait, non pas dans la fabrication ou le prix, mais dans l'obligation imposée par les règlements douaniers au papier de journal de porter deux lignes en filigrane — lignes d'eau. Or les papeteries françaises ne sont pas outillées à cet effet comme le sont les papeteries italiennes. Par l'intervention du Bureau commercial cette exigence a été supprimée.

On peut rattacher à la question des tarifs douaniers celle des entrepôts et du régime à donner au port de Salonique.

Quel que soit le morcellement qui sera fait des territoires balkaniques et macédoniens, Salonique, par sa situation géographique, restera leur débouché sur la mer. Elle est située au fond d'un golfe qui s'enfonce dans les terres de près de 200 kilomètres, et se termine par deux baies arrondies formant des rades excellentes. Deux grands fleuves viennent s'y jeter, le Vardar et la Vistrica, dont les bouches sont voisines ; leurs apports de limon travaillent incessamment, à raison d'une cinquantaine de mètres par an, à resserrer le goulet donnant accès dans la baie. Il y a urgence à reprendre le plus tôt possible les travaux d'endiguement du Vardar, qui avaient été commencés par une mission d'ingénieurs et de géographes français, et ont été interrompus par la première guerre balkanique.

Les vallées des deux fleuves sont bien différentes. Celle de la Vistrica, faite d'éléments qui se succèdent avec de brusques changements de direction, n'ouvre vers l'intérieur aucune voie d'accès. Le couloir qu'elle s'est frayé dans les montagnes est la plupart du temps si étroit que ni les routes, ni la voie ferrée ne le suivent : elles s'en écartent autant à cause de la difficulté du terrain que pour couper au court.

Le Vardar, au contraire, remonte droit vers le Nord, ouvrant ainsi à l'intérieur de la péninsule balkanique une voie de pénétration d'autant plus importante qu'elle se prolonge jusqu'au Danube par la vallée de la Morava. Elle traverse aussi d'étroits couloirs, et la route ne la suit que partiellement. Mais elle a été utilisée par le chemin de fer qui rejoint à Nich la grande voie ferrée de Constantinople : 450 kilomètres séparent Salonique de Nich.

Salonique est tête de ligne pour trois autres directions :

pour Monastir, 218 kilomètres ; Larissa, 134 kilomètres, où elle se raccorde avec les chemins de fer helléniques ; et Dedeagatch, 444 kilomètres, où elle se raccorde avec les chemins de fer orientaux.

Elle est le point où viennent aboutir les routes qui mettent l'Europe centrale en communication avec la mer Égée. Son importance ressort de ce fait que son port est de tous les grands ports européens le plus rapproché de l'Asie Mineure et du canal de Suez, donc de l'Extrême-Orient. Des paquebots rapides, filant vingt nœuds, le mettent à 13 heures de Smyrne, 37 de Beyrouth, et 36 de Port-Saïd.

Du fait même de sa situation, Salonique est appelée à devenir un grand port de transit et de distribution. Pour qu'elle puisse remplir ce rôle, il faut qu'elle soit dotée d'entrepôts, où les marchandises puissent séjourner, en transit de douane, pour être réexpédiées soit par terre, soit par mer, sur leur destination définitive.

Il en existe déjà un certain nombre. Ceux des Banques, qui, avant 1915, faisaient à elles seules 90 p. 100 des affaires ; ceux de Sociétés industrielles ou commerciales, au nombre de vingt-quatre ; ceux appartenant à des négociants de moyenne et de petite importance.

Nos commerçants et nos industriels devront en créer de nouveaux : c'est le seul moyen d'obtenir dans la fourniture des denrées et des articles manufacturés l'abondance, la régularité et la promptitude nécessaires pour assurer leur suprématie commerciale. Il nous faudra des stocks largement constitués, régulièrement approvisionnés : sans quoi nous risquons après la guerre de nous faire enlever par les empires centraux la place que nous aurons conquise. L'affaiblissement de notre marine marchande rendra pendant longtemps les transports incertains : le seul remède est l'existence d'entrepôts. Ils pourraient être créés par les Chambres de commerce les plus intéressées au commerce avec l'Orient, qui les loueraient aux négociants.

La question a même été envisagée de faire de Salonique un port franc, comme Hambourg, Copenhague, Gênes, Trieste ; les Grecs y songeaient à la fin de 1913. Cette solution hâterait singulièrement le développement économique de la Macédoine.

*
* *

Une autre création indispensable au succès de nos efforts est celle d'une Banque commerciale pour l'Orient, car c'est une lourde erreur, et qui dans le passé nous a coûté très cher, ainsi qu'aux Anglais, de croire que sur un marché nouveau on pourra imposer ses produits : comme nous l'avons déjà dit, la première condition pour y réussir est de ne pas contrarier les goûts du consommateur et de satisfaire des habitudes quelquefois séculaires. Les Allemands, si mauvais psychologues en matière diplomatique, sont au contraire très habiles à s'adapter aux désirs de leur clientèle commerciale : ils la gagnent en lui accordant d'emblée tout ce que lui refusent leurs rivaux : des échéances lointaines, et, pour chaque article, les qualités particulières demandées. Mais cela exige d'importants capitaux. Il en faut, non seulement pour les longs crédits, mais aussi pour l'installation des usines et des métiers spéciaux nécessaires pour la fabrication de ces qualités particulières. L'envoi sur place de voyageurs et de représentants non pas quelconques, mais capables d'étudier à fond le marché, c'est-à-dire de se rendre compte des besoins matériels, de pénétrer l'état d'esprit des consommateurs, de connaître leurs capacités d'absorption, entraîne aussi de grands frais.

Or, que s'est-il passé jusqu'à présent? « Alors que les maisons allemandes trouvaient sans peine à la Deutsche Bank, à la Commerz ou Disconto Bank, à la Dresdner Bank, à cent autres établissements nationaux et provinciaux, l'appui financier dont elles avaient besoin, l'industriel français, s'il voulait accroître son exportation, obligé de posséder en propre le capital de son chiffre d'affaires, était vaincu d'avance et — conséquence plus grave encore — cette crainte perpétuelle de l'échéance que l'absence d'appui bancaire lui avait appris à redouter, a fait contracter à l'industriel français des habitudes de timidité et de méfiance qu'il connaissait même lorsque le succès lui avait donné le droit et le moyen d'être audacieux[1]. »

1. *Bulletin Commercial de Macédoine*, n° 4, p. 50.

Ainsi répond le *Bulletin commercial de Macédoine*. Il explique les causes essentielles qui interviennent en Allemagne pour établir une étroite communauté d'intérêts entre l'industrie et la Banque et les contraindre en quelque sorte à une entraînement mutuel ; elles sont assez connues pour qu'il n'y ait pas besoin d'y revenir. Retenons seulement la conclusion : les résultats de ces deux systèmes opposés, s'ils ont été très fâcheux pour l'exportation française en général, ont été désastreux en Orient.

L'Orient en effet est le pays des longs crédits, et surtout des crédits renouvelés : le temps, là-bas, n'a aucune valeur ; on ignore la ponctualité, fille de la méthode, qui dans les pays occidentaux préside à tous les actes de la vie privée, et est la règle dans les affaires. Les choses finissent par se faire, mais à n'importe quel moment. De même, les paiements ; là où le crédit est le plus solide, la régularité des échéances est inconnue; dans ce pays agricole, les dates des paiements sont déterminées par le calendrier agricole.

Cet état de choses entraîne la nécessité d'une bonne organisation du crédit. Il faut que les banques françaises n'hésitent plus à offrir à leur clientèle toutes les facilités désirables. Une des mesures que le Bureau commercial préconise comme les plus propres à obtenir ce résultat serait l'autorisation donnée à la Banque de France de réescompter, sous certaines garanties, le papier commercial sur l'étranger, comme elle réescompte jusqu'à présent les effets sur la France.

Mais la solution la meilleure serait la création d'une grande Banque d'exportation, affectée spécialement aux intérêts du commerce en Orient. Entendons par l'Orient l'ensemble des pays que baigne la Méditerranée orientale. Les contacts établis, depuis les temps les plus reculés, entre les divers points de leurs côtes par cette mer accueillante où la navigation est si tentante et facile ; les analogies profondes entre les races qui les habitent ; le mode de peuplement ; les conditions économiques résultant du climat et de la nature du sol leur donnent une unité réelle.

On peut concevoir cette Banque comme un puissant organisme doté d'une section d'escompte, d'une section commerciale, d'une section foncière; indépendant des banques exis-

tant déjà à Salonique [1], mais travaillant en collaboration avec elles, les employant comme agents d'information et de renseignements, mettant à profit leur longue expérience des hommes et des choses d'Orient.

*
* *

La Macédoine est un pays essentiellement agricole ; toutefois Salonique, grand marché d'échanges entre l'Orient et l'Occident, a des fabriques pour manufacturer, en vue de la consommation locale, la matière première venue de l'étranger, ou pour transformer industriellement, avant de les exporter, certains produits de son sol.

Une de ces industries est celle de la savonnerie, qui produit annuellement 3 825 tonnes de savon vert de deuxième qualité, presque exclusivement consommé par les campagnes. Cette fabrication exige 1 275 tonnes de soude, qui pourraient être entièrement fournies par l'industrie française. Les huiles de grignons d'olives sulfurées nécessaires viennent de la vieille Grèce, de Mytilène, de Crète et de Corfou, en attendant qu'une organisation appropriée permette de les tirer de la Chalcidique, plus voisine, qui produit annuellement 500 000 ocques d'huile d'olive. Le droit de douane mis sur l'huile par le gouvernement grec a définitivement enlevé cette fourniture au marché de Marseille.

Une estimation très modérée admet que le marché de Salonique est capable d'absorber pour la seule population macédonienne un millier de tonnes de savon vert et blanc, sans parler des savons parfumés. 90 p. 100 de l'importation vient de France.

Une autre industrie est celle de la tannerie. Elle consomme à Salonique même environ 75 000 peaux par an. Les extraits tannants et les écorces nécessaires sont importées de France en moyenne partie. Les tanneries de Kozani travaillent

1. Banque impériale ottomane, Banque de Salonique, Banque d'Orient, Banque d'Athènes, pour ne citer que les plus importantes. Le personnel et les capitaux de ces banques sont en majeure partie français : 15 millions dans la Banque de Salonique ; 70 millions dans la Banque ottomane.

annuellement de 5 à 6 000 peaux qui viennent d'Algérie et du Maroc, de Madagascar, de Rangoon et de Calcutta, surtout de la mer Rouge, Djibouti, Addis Ababa, la côte des Somalis, Mombassa. Une grande partie de ces peaux est employée à la fabrication des *tcharik*, sandales qui constituent la chaussure macédonienne. Dans cette fabrication, la tannerie n'intervient pas ; les peaux sont mouillées, salées et découpées en bandes, qui sont travaillées par les paysans eux-mêmes. Avant les guerres balkaniques, l'importation des peaux lourdes s'élevait à 200 000.

La production des tanneries locales est insuffisante pour les besoins de la cordonnerie, et Salonique importe aussi de 7 à 8 000 balles de cuirs tannés.

Enfin, elle est le centre d'expédition de peaux de toute provenance macédonienne, et même d'Albanie : peaux d'agneaux, 730 000; de chevreaux et de chevrettes, 575 000; de moutons, 340 000, et de chèvres, 330 000 ; de sauvagines : fourrures de lièvre, 200 000; renards 10 000; chats sauvages, 2 000 ; blaireaux, 3 000 ; fouines, 5 000 ; loutres, 500 ; loups, 600 ; chacals, 2 000. La valeur totale des peaux macédoniennes exportées oscille entre 4 millions et 4 millions et demi.

L'industrie séricicole était florissante avant la guerre. La production moyenne atteignait 2 310 000 kilos en cocons frais, c'est-à-dire 800 000 environ en cocons secs. Ils ne sont pas filés dans le pays, la filature de Guevgueli, — soixante bassines — créée en 1900 par le gouvernement ottoman, ayant été détruite pendant la première guerre balkanique. Elle n'avait donné que des résultats médiocres. Avant 1890, tous les cocons de Macédoine étaient exportés, après triage, vers la France. Depuis, pour diverses causes dans le détail desquelles il serait trop long d'entrer ici, ils vont à Milan. Cette question mériterait à elle seule une étude détaillée. Disons seulement que la production de la soie macédonienne va subir une diminution sensible, par suite des destructions de mûriers qui ont été faites par les troupes alliées : des centaines sont morts pour avoir eu l'écorce rongée par les chevaux. La première chose à faire sera de reconstituer les plantations et de les augmenter. Puis il y aura lieu de répandre dans la population quelques connaissances pour obtenir un

meilleur rendement dans l'élevage : ainsi, presque nulle part on n'a recours aux moyens artificiels pour l'éclosion.

La Macédoine produit en abondance une autre matière première que nous avons voulu ignorer jusqu'à présent : l'opium. Grâce aux soins avec lesquels il est recueilli, sa pâte, fine, légère, délicate, est particulièrement riche en morphine : sa teneur atteint souvent de 15 à 20 p. 100, tandis que les opiums de Smyrne et de Constantinople titrent seulement de 9 à 14 p. 100. En raison de l'extension que nous voulons donner à l'industrie des produits pharmaceutiques, nous devons dès maintenant prendre nos mesures pour qu'après la guerre nos fabricants puissent disposer de celui-là. Notons que la culture du pavot à opium est d'autant plus avantageuse que la récolte des grains des pavots suffit, dans presque tous les cas, à couvrir les frais d'exploitation, de sorte que, dans les plus mauvaises années, le propriétaire, s'il n'a pas de bénéfices, ne subit du moins aucune perte [1].

Une autre culture, dont la prospérité entraînera le développement de l'industrie, est celle du coton. Le climat, chaud et humide, de la vallée de la Struma — Strymon — lui convient parfaitement; elle est aussi pratiquée dans le Moglen, dans les régions de Naoussa, Verria et Vodena, et un peu aux environs de Guevgueli. Dans les dernières années du XVIIIe siècle, la production atteignait 16 millions de kilogrammes. Elle est tombée à 2 millions et demi ; les paysans, n'étant pas guidés et conseillés, n'ont pas adapté leurs procédés aux progrès réalisés ailleurs, et la baisse des prix, entraînée par celle de la qualité, a fait abandonner en partie cette culture. Il serait intéressant de la reprendre méthodiquement, et de lui donner tous les développements dont elle est susceptible, d'autant plus qu'il existe en Macédoine des filatures capables d'absorber une production triple de la production actuelle [2]. D'autres pourraient être créées pour la soie et la laine. Les pentes méridionales du massif du Kara Tas, où se condensent les

1. Le terrain apte à la culture de l'opium vaut 100 francs en moyenne le dulum (10 ares). Le bénéfice brut moyen serait de 92 francs ; les dépenses 57 francs ; l'impôt 11 francs ; soit un rendement net de 25 p. 100.

2. Dix filatures, fondées entre 1874 et 1910, mettent en œuvre 1 500 broches employant 1 270 ouvriers.

vapeurs venant de la mer Égée, sont toutes ruisselantes d'eaux courantes prêtes à fournir la force motrice qu'on voudra leur demander.

Si la culture du coton est en décadence, celle du tabac au contraire est en pleine prospérité, si lucrative qu'elle tendait avant la guerre à se répandre de plus en plus au détriment de celle des céréales. Dans la seule Macédoine grecque, la récolte de 1911, exportée en 1912, a été de 19 millions de kilos, d'une valeur de 50 millions environ [1].

***

La vraie richesse de la Macédoine est dans l'agriculture, fait essentiel qu'il ne faut pas perdre de vue. Il sera bon de résister à la tentation d'y réaliser de gros bénéfices immédiats en y créant trop d'usines : l'opération, peut-être avantageuse pour les particuliers qui l'essayeraient, risquerait d'entraver l'avenir du pays, qui n'est pas mûr encore pour la grande industrie, ne serait-ce qu'en raison de la pénurie présente de la main-d'œuvre. Comme le dit très bien le *Bulletin commercial* à propos d'un cas particulier, « assurer entre la terre qui produit et la machine qui transforme une corrélation constante, voilà le but à atteindre ». Il faut généraliser cette formule et établir l'équilibre entre la création de l'industrie et le développement agricole, qui, par la nature même des choses, ne pourra être que progressif. Il est nécessaire avant tout de mettre le sol en valeur. Sa fécondité était célèbre déjà dans l'antiquité : la Macédoine fournissait à la Grèce des céréales et des bois de construction. A la fin du XVIIIe siècle et dans les premières années du XIXe, quand le pays était moins troublé qu'il ne l'est depuis quarante ans, il produisait beaucoup plus qu'aujourd'hui. Nous avons sur ce point le témoignage extrêmement intéressant des consuls français qui ont tenu à cette époque une si grande place dans les pays balkaniques. Quand

1. Il faut citer aussi comme produits agricoles de la Macédoine, les volailles et les œufs. En 1909, 9 millions d'œufs ont été exportés du vilayet de Salonique.

Elle exporte aussi, dans les bonnes années, 1 200 à 1 500 tonnes de fruits, pommes, poires, prunes et raisin.

on parcourt le pays, impossible de ne pas être frappé par la fertilité d'une terre qui donne des produits magnifiques, presque sans culture : le fumier est peu employé, pour la raison qu'il est très rare, les troupeaux n'étant presque jamais à l'étable ; le labourage se réduit le plus souvent à égratigner la surface du sol avec une charrue dont le soc n'est qu'un large fer de lance. Dans les plaines, anciens fonds lacustres, ou vallées, le sol est fait d'alluvions d'une richesse inépuisable : terres noires, grasses, profondes ; ou bien légères comme celles du Galiko, qui seraient si propres à la culture en grand de la pomme de terre et de l'asperge. Le même champ, où les maïs se dressent vigoureux et serrés, voit les haricots grimper et s'enrouler autour des hautes tiges, et les courges ramper entre leurs pieds. Partout où elles gardent de la terre arable, les pentes des montagnes sont cultivées jusqu'à une grande altitude : on trouve du seigle jusqu'à 1 500 mètres.

La vigne réussit parfaitement : la sécheresse de l'été la met à l'abri d'une partie des maladies contre lesquelles nos vignes ont à lutter ; l'abondance des oiseaux insectivores, qu'on ne tue pas en pays turc [1], la préserve de quelques autres. Dans la seule région de Kastoria, l'étendue des vignobles est évaluée à 1 350 hectares ; 850 dans celle de Florina ; et ce ne sont pas les parties les plus riches en vignes. Comme les plantations de mûriers, les vignobles ont souffert de notre présence ; beaucoup devront être reconstitués. Les gens du pays ne savent pas faire le vin : il est bon, mais ne se conserve pas.

La diversité du climat fait que les productions sont extrêmement variées, depuis celles des régions méditerranéennes les plus chaudes, comme le coton, jusqu'à celles du nord et de l'est de la France. La Kampania [2], les plaines côtières de Salonique, de Serès, de Drama, de Kavalla, jouissent d'un climat humide et très chaud l'été, sans basses températures l'hiver. Dans l'intérieur du pays, l'influence de la mer n'agit plus ; en même temps celle de l'altitude se fait sentir et l'on trouve des températures extrêmes, allant de —20 degrés à +45 degrés.

1. Pour peu que la population chrétienne de la Macédoine ait l'état d'esprit de nos Méridionaux, il est à craindre que cette préservation ne survive pas au départ des Turcs. Au printemps de 1916, nos propres soldats ont détruit des centaines de couvées pour manger les oisillons !

2. Vaste plaine qui s'étend à l'ouest du bas Vardar.

L'insuffisance et l'inexactitude des statistiques rendent difficile une évaluation de la production moyenne en céréales. Le seul fait certain est qu'elle est très irrégulière. Quelquefois déficitaire, elle donne lieu, d'autres années, à une exportation qui porte sur le blé. Le maïs est consommé sur place : c'est le fond de la nourriture des paysans.

Les réformes les plus urgentes à apporter pour améliorer la situation agricole de la Macédoine sont la simplification et la régularisation du régime foncier, l'introduction des engrais, celle des instruments agricoles, qui, dans toutes les régions de plaines, sont appelés à rendre de grands services; enfin, la création d'un réseau de chemins et de routes qui, à l'heure présente, fait presque entièrement défaut, la construction des routes ayant été sacrifiée ces dernières années à celle des chemins de fer.

Un autre élément essentiel de la fortune du pays est l'élevage du petit bétail. Les bovins sont relativement peu nombreux; ils sont élevés plutôt pour le trait et le labour que pour l'alimentation. Mais il existe de grands troupeaux de chèvres et de moutons, qui transhument alternativement de la plaine à la montagne : ils ne rentrent jamais à l'étable, la quantité de foin récoltée étant insuffisante pour les nourrir. L'industrie pastorale est presque exclusivement aux mains des Kutzo-Valaques ; ils possèdent eux-mêmes des troupeaux et louent aux grands propriétaires du sol des zones de parcours déterminées, ou bien se placent comme bergers dans les exploitations agricoles [1].

Nous avons donné plus haut, à propos du commerce des peaux en Macédoine, le nombre des peaux de chèvres livrées annuellement à la consommation. Les peaux de moutons sont très recherchées à cause de la manière dont on dépouille les bêtes : la peau n'est pas fendue, mais l'animal étant pendu par les pattes de derrière est dépouillé à la manière d'un lapin. La laine est aussi un important article de commerce.

L'abondance des troupeaux de moutons et de chèvres est

1. Une statistique donne pour l'ancien vilayet de Monastir : 284 000 bovins (100 pour 10 kmq) ; 17 800 buffles (6 pour 10 kmq) ; 1 184 446 moutons (424 pour 10 kmq) ; 164 161 chèvres (202 pour 10 kmq) ; 47 025 porcs (17 pour 10 kmq) ; en outre, 7 513 ânes, 41 505 chevaux, 9 433 mulets.

liée à deux causes : l'existence de nombreux terrains en jachère, et l'habitude prise de dévaster par le pâturage les montagnes boisées.

Disons tout de suite un mot de cette seconde question : elle est pour l'avenir du pays d'une grande importance.

L'aspect de la Macédoine illustre d'une manière éclatante cette indiscutable vérité que l'existence des bois sur les montagnes est indispensable pour protéger contre les effets du ruissellement, non seulement leurs pentes, mais aussi la plaine, et que leur destruction entraîne fatalement d'immenses dégâts, brusques au moment des orages, progressifs et régulièrement accrus à chaque chute de pluies. Elle amène aussi un appauvrissement du pays par la diminution du débit des sources.

Le déboisement n'est pas encore complet en Macédoine. Nous avons vu des forêts, plus ou moins bien conservées, sur les pentes sud de la chaîne du Kara Tas et sur quelques contreforts du massif du Peristeri. Dans le Krusa Balkan, les contreforts faisant face au nord qui descendent sur la vallée de la Butkova, sont presque partout couverts de taillis de chêne et de charme. Mais ces parties boisées sont l'exception. Quelquefois des buissons de chênes verts nains recouvrent les collines et les montagnes d'un maigre manteau ; le plus souvent, elles sont complètement pelées, montrant le roc à nu. Pourtant les arbres ne demandent qu'à pousser : impossible de voir de plus beaux bouquets de chênes que ceux qui ombragent les cimetières turcs du Krusa Balkan ; ils rappellent les futaies de nos vieux parcs de l'Ile-de-France. Partout où on les a respectés, on trouve à l'état isolé des arbres magnifiques, platanes et sycomores à la vaste ramure, noyers, châtaigniers, ormes, saules gigantesques, peupliers trembles et peupliers pyramidaux. Au-dessus de l'altitude de cinq cents mètres, le hêtre végète parfaitement.

Mais les arbres ont deux ennemis : les chèvres, dans leur jeunesse ; l'homme, quand ils sont adultes. Non seulement il n'y a aucune méthode pour l'exploitation des bois, où l'on coupe et taille au hasard ; mais, le plus souvent, les arbres ne sont même pas abattus, ce qui leur permettrait de rejeter du pied et de donner du taillis ; les habitants, pour se procurer le bois de chauffage dont ils ont besoin, les émondent grossiè-

rement, coupant tantôt les branches, tantôt la cime. Rien de plus triste que de voir sur des montagnes, qui ont dû être couvertes de belles forêts, subsister des chênes et des hêtres clairsemés et réduits à un fût décapité, mutilé, portant, au lieu de branches, des moignons; entre les arbres, des touffes rabougries et perpétuellement rongées par les troupeaux. Le libre pâturage fait qu'en beaucoup d'endroits il n'existe pas un arbre intermédiaire entre ceux qui sont centenaires et les buissons : ils sont mangés à mesure. Le jour où l'on ferait dans ces bois des coupes régulières, si l'on ne prenait pas en même temps des mesures pour en interdire l'accès aux troupeaux, le taillis serait perdu à tout jamais. C'est l'action des troupeaux qui explique le déboisement de la Macédoine et des autres pays méditerranéens : les forêts en ont été exploitées dès l'antiquité, en particulier pour les besoins de la marine grecque ; elles n'ont jamais pu repousser.

La conséquence de cet état de choses est l'affouillement constant des ravins, déjà si nombreux, et la formation de nouveaux, au détriment de la culture et des facilités de la circulation. Il influe aussi sur l'irrégularité du débit des sources et des rivières [1].

Le remède serait dans une stricte délimitation des terrains de parcours pour les troupeaux, et dans l'établissement d'un régime forestier. Ces mesures pourraient être complétées par des reboisements, qui permettraient d'introduire les résineux, extrêmement rares en Macédoine. Pourtant le pin d'Alep et le pin maritime réussiraient très bien dans les régions soumises au climat méditerranéen, le pin sylvestre et le pin d'Autriche dans les montagnes.

D'après une statistique d'origine turque, dans l'ancien vilayet de Monastir les champs cultivés ne représentent que 7 p. 100 de la surface totale. On voit donc ce qui reste à faire pour mettre le pays en valeur. C'est la conséquence du régime du *tchiflik*.

1. Les chiffres ci-après en donneront une idée. A Velès, c'est-à-dire avant d'avoir reçu la Bregalnica et la Cerna, qui sont ses principaux affluents, le Vardar passe d'un volume de 74 mc. 46 par seconde aux basses eaux, à 664 mc. 7 aux hautes eaux. L'écart pour la Cerna est plus considérable encore, puisqu'elle passe de 117 mc. 8 par seconde à 1 207 mc. Quant aux petites rivières, on les voit monter de 2 mètres en un quart d'heure.

Quand les Turcs sont venus en conquérants, ils se sont approprié la plus grande partie des terres dans les plaines, à l'exception de celles dont les possesseurs se sont faits musulmans pour les conserver. Les chrétiens n'ont pour ainsi dire gardé de propriétés que dans les montagnes. Leur expropriation méthodique a continué jusqu'à la disparition de l'administration ottomane, avec la complicité de cette dernière. Ce n'était pas difficile : il suffisait alors d'élever les impôts de telle sorte[1] que le *Raïa* — cultivateur chrétien propriétaire — fût obligé d'emprunter pour les payer, en hypothéquant sa terre. Au bout de peu d'années, l'accumulation de la dette entraînait la vente à vil prix de la terre, toujours achetée par un Turc. Souvent l'opération était conduite pour tout un village à la fois, qui passait ainsi en entier aux mains du même bey, et, de libre, devenait *tchiflik*.

On appelle *tchiflik* les grands domaines, qui atteignent jusqu'à 4 000 hectares, dont le propriétaire possède à la fois le sol et les villages. En fait, il est le maître à peu près absolu des paysans chrétiens habitant le domaine ; ceux-ci n'ont aucun droit, même sur la maison qui les a abrités pendant plusieurs générations.

Le régime est celui du métayage. Chaque famille cultive de 7 à 12 hectares, dont elle partage les produits par moitié avec le bey. Elle dispose en outre d'un petit terrain pour la culture des légumes et des arbres fruitiers. Les relations entre le propriétaire et le tenancier ne sont souvent pas définies ; quelquefois on trouve un contrat, rédigé de telle sorte qu'il met le second entièrement aux mains de son maître ; il mentionne presque toujours, comme due par le métayer, une certaine somme d'argent, qui, en réalité, n'a pas été touchée.

En plus de la moitié des produits, qu'il doit transporter là

1. Sous le régime turc, la perception des impôts était arbitraire, surtout quand ils étaient affermés. La dîme, perçue en nature, prélevait quelquefois une gerbe sur sept ; perçue en argent, elle atteignait 40 p. 100 de la valeur des produits, par suite de la surélévation qui en était faite. La taxe militaire, imposée aux chrétiens en échange de leur exemption de service, était maintenue au total fixé pour le village, sans tenir compte des hommes émigrés ou disparus d'une manière quelconque. Ceux qui restaient devaient alors payer une taxe supérieure à la normale, etc., etc.

où le bey peut en prendre livraison, le métayer est tenu aussi à certaines redevances : bois de chauffage et journées de travail sur la terre que le bey s'est réservée en propre.

Depuis qu'ils n'y sont plus les maîtres, les grands propriétaires turcs ont une tendance à abandonner le pays, et vendent leurs *tchifliks* à des capitalistes grecs. Les paysans n'y ont pas gagné grand'chose, l'intendant qui exploite le domaine pour le compte du nouveau propriétaire ne les ménageant pas plus que l'ancien et ne songeant pas davantage à améliorer les méthodes de culture. Ils y ont perdu le bénéfice des rapports patriarcaux qui existaient assez fréquemment entre le bey et ses fermiers.

Si grande que soit la misère du *tchiflidgi*, il est moins malheureux encore que n'était sous la domination ottomane le *raïa*, ou propriétaire chrétien. Celui-ci possédait de 10 à 30 hectares, généralement dans les montagnes. Il était écrasé d'impôts et de vexations et sans cesse exposé dans sa vie et dans ses biens, n'ayant même pas contre l'administration, les soldats et les bachibouzouks, la protection que le bey était intéressé à donner à ses tenanciers. Sa propriété même lui était constamment disputée, jusqu'à ce qu'il en fût légalement dépouillé, comme nous l'avons vu. « Si tu veux être sûr de ne pas dormir tranquille, dit un vieux proverbe balkanique, tu n'as qu'à posséder une terre en Macédoine, une femme roumaine ou un bateau sur la mer. »

Dans de pareilles conditions, il n'est pas étonnant que le paysan macédonien ne fût pas intéressé à travailler, puisqu'il était certain d'être dépouillé du fruit de son travail. Le jour où il sera assuré de l'avenir, il changera sa manière de faire. Ce serait une erreur de croire que cette race ne soit pas laborieuse : ne nous laissons pas aller à les traiter de paresseux, parce que nous les trouvons mous au travail quand nous les employons à construire des routes. Il ne faut pas les juger là-dessus : jamais homme contraint à une corvée ne s'y donne de bon cœur. Il en est tout autrement quand ils travaillent pour eux-mêmes. Nous avons eu l'occasion de les voir à l'œuvre dans certains villages, et avons admiré leur courage, leur endurance et le soin qu'ils apportent à la culture. Les femmes ne le cèdent en rien aux hommes, et en

l'absence de ceux-ci exécutent les labeurs les plus pénibles avec une énergie sans défaillances. Le paysan bulgare a la réputation d'être laborieux, tenace, âpre au gain, sobre, économe ; il semble bien que ces qualités appartiennent aussi au paysan macédonien, qui lui tient de si près.

S'il n'était pas bon ouvrier, il ne se serait pas adapté aux conditions de travail dans les usines américaines, où, depuis deux générations, passent la plupart des hommes de la Macédoine occidentale. Ils vont aux États-Unis pour un nombre d'années qui varie de trois jusqu'à douze, au cours desquelles ils reviennent une ou deux fois au village, souvent pour se marier, quand ils ne l'ont pas fait avant de partir. Comme ils conservent là-bas leurs habitudes de sobriété et vivent de rien, ils envoient au village natal la plus grande partie de leurs salaires : on peut sans exagération évaluer à 2 000 francs par tête d'émigré et par an la somme d'argent revenant ainsi en Macédoine, soit 100 000 francs par an dans un village comptant 50 de ses habitants aux États-Unis, ce qui est ordinaire.

Ce fait présente une importance particulière, dans un pays où le numéraire est aussi rare qu'en Macédoine. Il entraîne comme première conséquence économique le retour des terres aux mains de la population slave. Depuis quelques années, dans la région de Monastir où cette émigration est la plus répandue, les Turcs vendent volontiers leurs terres, parce qu'ils se préparent à quitter le pays. Elle sont achetées par les chrétiens, qui ne songent qu'à arrondir leur propriétés et à améliorer la construction de leurs maisons. Ils n'ont encore aucune idée du confortable ni aucun besoin du bien-être ; le jour où on leur en aura donné le goût, il y aura beaucoup à faire pour le commerce du mobilier et des objets de ménage, car la puissance d'achat de la population dans les villages qui n'ont pas été dévastés est loin d'être négligeable.

Il est vraisemblable que le mouvement qui pousse les Turcs hors de la Macédoine va s'accentuer ; pour eux, la patrie, c'est avant tout la communauté musulmane. S'ils tolèrent les chrétiens autour d'eux, c'est à la condition d'être les maîtres et de les tenir en sujétion. Pourtant ils disent volontiers qu'ils resteraient dans le pays, s'ils étaient certains d'y avoir une bonne administration, avec des garanties pour la pratique de

leur religion, comme les Arabes sous la domination française en Algérie et en Tunisie. Paroles sincères, ou simple flatterie à notre égard? Avec les Orientaux, il est prudent de toujours se méfier. S'ils s'en vont, ils voudront se défaire de leurs terres. Il se posera alors un problème très compliqué ; seront-elles rachetées par l'État, bulgare, serbe, grec ou macédonien, si ce dernier est constitué, pour être réparties entre les paysans? Ou bien laissera-t-on se reformer, aux mains des capitalistes, les grandes propriétés des beys [1]?

Il serait possible que ce départ ne fût pas général. Sur les 600 à 700 000 musulmans qui sont en Macédoine, il n'y a guère plus de 120 000 Turcs de race : les autres, c'est-à-dire plus de 500 000, sont des Slaves passés à l'Islam pour garder leurs biens. Un certain nombre d'entre eux n'ont pas perdu, dit-on, le souvenir de leur origine. Peut-être ce souvenir les retiendra-t-il sur une terre à laquelle leurs pères ont tenu assez fortement pour payer de l'abjuration le droit de la conserver.

Le départ en masse des musulmans aurait l'inconvénient de diminuer encore une main-d'œuvre déjà peu abondante [2]. Les troubles auxquels le pays est en proie depuis si longtemps ont entraîné une diminution sensible de la population [3]. C'est par centaines de mille que les Macédoniens slaves sont passés en Bulgarie : en 1904, on en comptait 20 000 à Sofia, 200 000 dans la Principauté. Mais il est certain que la population

1. Le Code foncier ottoman distingue cinq catégories juridiques de terre :

1° *Mulk*, qui fait l'objet d'un droit de pleine propriété;

2° *Miri*, ou domanial, qui appartient à l'État, et dont il confère la possession;

3° *Vakouf*, propriété immobilisée, afin que l'usufruit en soit affecté à des aumônes;

4° *Metrouké*, qui est vacante pour l'usage commun : forêts, aires à battre, pâturages;

5° *Meval* ou mortes, inexploitées ou inoccupées.

2. L'inexactitude des statistiques rend difficile de donner des chiffres précis pour la population de la Macédoine. On peut l'estimer aux environs de 3 millions pour les régions annexées par la Serbie et la Grèce.

3. Au cours de l'insurrection de 1903, 7 496 maisons, 287 fenils, 15 églises, 19 écoles ont été incendiées. Le nombre des assassinats individuels de paysans commis du 1er janvier 1905 au 30 septembre 1906, par les bandes turques et grecques, est de 2 250. (Draganof, *la Macédoine et la Réforme*, avec une préface de Victor Bérard. Paris, Plon, 1906.)

s'accroîtra rapidement dès qu'elle jouira de la paix, qu'elle n'a jamais connue ; les familles au-dessus de cinq enfants sont la règle [1].

Enfin il faut mentionner, parmi les richesses de la Macédoine, celles du sous-sol. On y connaît déjà l'existence de chrome, magnésite, manganèse, zinc, antimoine, argent, pyrite de fer. Jusqu'à présent, leur exploitation est réduite à peu de chose, par suite de l'absence de routes, et des difficultés qu'opposait l'administration ottomane ; elle pourra prendre un plus grand développement. Une exploration méthodique fera découvrir d'autres gisements que ceux déjà connus. Il existe aussi de beaux gisements de marbre et de calcaire ordinaires, qui pourraient être exploités pour la fabrication de la chaux.

*
* *

Dans ce vieux pays, livré tant d'années à la légendaire administration ottomane, constamment dévasté, et qui depuis un demi-siècle vient de subir une recrudescence d'anarchie et de guerres, tout est à faire comme dans un pays neuf. On peut espérer de beaux résultats des efforts et des capitaux qui seront mis en œuvre pour son développement économique, à la condition d'opérer avec méthode.

En ce qui concerne le commerce, le Bureau commercial a déjà obtenu un succès appréciable, précisément parce qu'il n'a rien laissé au hasard : qu'on relise les doléances de nos consuls à Uskub et à Salonique sur les lacunes de nos méthodes commerciales, et qu'on les compare au programme que s'est tracé le Bureau : on constatera qu'il s'est proposé de remédier à toutes ces lacunes et de réparer toutes les erreurs du passé. Il a déjà réussi à gagner beaucoup de terrain ; nul doute qu'il ne continue. Il ne dépend que de nous de conserver le terrain gagné. Nous y avons un double avantage : il s'agit de créer en Macédoine le goût et l'habitude des produits français, et

1. Pour le taux de la natalité, les Slaves de Macédoine viennent au second rang des peuples de l'Europe : 38 p. 1 000, immédiatement après les Roumains, 43 p. 1 000. La France vient en dernier avec 19 p. 1 000. (Chiffres de 1913.)

de nous assurer ainsi sur ce marché la première place après la guerre. En même temps, nos industriels et nos commerçants y font des affaires sûres, immédiates et rémunératrices.

Elles le deviendront d'autant plus dans l'avenir que le pays sera plus riche. Travaillons pour cela à faire progresser l'agriculture : elle a jadis été très prospère, elle peut le redevenir. Créons aussi une industrie proportionnée aux facultés du pays, en la limitant pour l'instant aux besoins nécessités par la transformation des produits du sol.

Du jour où la paix lui sera assurée, la Macédoine prendra un essor magnifique.

***

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

LES LETTRES AU SERVICE DE LA PATRIE,
par **Georges Lecomte,**
président de la Société des Gens de Lettres.

On a réuni dans ce volume les discours, les articles et les documents de toute nature qui prouvent avec éloquence le zèle dont M. Georges Lecomte a toujours fait preuve pour la cause des lettres et de la patrie, pendant ses années de présidence. Il n'a jamais laissé passer une occasion de mener le bon combat pour « la *défense et illustration* » de ces lettres françaises, en qui réside une part si considérable de la gloire nationale. Tantôt il s'est plu à exalter les manifestations du génie littéraire français, tantôt il s'est appliqué à le défendre contre les outrages de certains mauvais ouvriers de lettres. Œuvre saine, vigoureuse et qui contient l'expression vibrante d'un patriotisme très élevé.

LA DÉMORALISATION PAR LE LIVRE ET PAR L'IMAGE,
par **Edmond Haraucourt.**

C'est le rapport présenté par M. Haraucourt à la Société des Gens de Lettres lors du Congrès National du Livre, qui avait inscrit la question au programme de ses travaux. L'auteur a traité son sujet en toute indépendance et franchise, il aboutit à des conclusions pratiques dont l'adoption paraît s'imposer comme une mesure de salubrité publique très nécessaire. Ces pages emportent la conviction par leur sincérité vigoureuse.

LA FORMATION DES INGÉNIEURS A L'ÉTRANGER ET EN FRANCE,
par **Max Leclerc.**

Nos lecteurs se souviennent des savantes études consacrées par M. Leclerc à notre haut enseignement technique. Les Universités françaises ont créé des Instituts annexes de leurs Facultés des sciences, qui rendent déjà des services à nos industries locales. M. Leclerc les décrit et met en lumière leur utilité, mais il montre que des réformes s'imposent dans les méthodes générales d'enseignement et dans l'organisation de nos grandes écoles. On en retiendra surtout l'idée de la liaison nécessaire entre la science pure et ses applications industrielles.

NOS SŒURS LATINES,
par **Max Daireaux.**

Ce « Tableau allégorique » évoque, en les caractérisant chacune par des vers éloquents et bien frappés, toutes les races latines du Nouveau Monde. Il fut applaudi justement au Trocadéro et à la Comédie-Française ; il retrouvera le même succès auprès des lecteurs qui en aimeront le souffle patriotique et la belle facture.

EN CAMPAGNE AVEC LA LÉGION ÉTRANGÈRE,
par **Albert Erlande.**

Par l'originalité de son recrutement, la légion inspire la curiosité ; par ses traditions glorieuses, noblement soutenues pendant la guerre, elle se place au premier rang de nos corps d'élite. Les types humains si divers et parfois si étranges qui s'y rencontrent ont trouvé en M. Erlande un historien informé et sympathique, qui dessine avec force, d'après nature, ces physionomies originales. Il suit les légionnaires d'un bataillon de marche à l'entraînement en Provence, dans la tranchée de Champagne, à l'offensive d'Artois où ils enlevèrent d'un élan les célèbres *Ouvrages blancs*. Son livre, écrit dans une langue nerveuse et colorée, produit une puissante impression de naturel et de vie.

UNE ÉCOLE DE RÉÉDUCATION PROFESSIONNELLE DES GRANDS BLESSÉS DE LA GUERRE,
par **Gustave Hirschfeld et le Dr M. Carle.**

Des initiatives diverses, actives et persévérantes, ont créé en France des centres pour la rééducation professionnelle des blessés. L'école de Tourvelle, dans la banlieue lyonnaise, est une des mieux comprises ; les mutilés, pourvus d'appareils ingénieux, reçoivent une instruction adaptée à leurs besoins et deviennent d'habiles ouvriers, tailleurs, cordonniers, horticulteurs, etc. Les résultats très satisfaisants qui ont déjà été obtenus ne peuvent qu'encourager des œuvres de ce genre, dont l'intérêt social est évident.

LES BRUMES SUR LE SANG,
par **Camille Le Senne.**

Ce nouveau recueil de M. Camille Le Senne entremêle la satire des « embusqués » et des mercantis de l'arrière à l'exaltation de nos héros. On y trouve une répercussion lyrique des formidables événements contemporains. On y sent passer le souffle du patriotisme à travers des strophes généreusement frémissantes.

LA CAMPAGNE ANGLO-BELGE DE L'AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE,
par **Charles Stiénon.**

Pendant que se déroule la guerre européenne, les Alliés poursuivent l'occupation des colonies allemandes. On connaît mal en France ces opérations qui ont pourtant une grande importance puisqu'elles ruinent les prétentions germaniques à l'hégémonie africaine. Le livre clair et bien documenté de M. Stiénon expose les phases de la lutte souvent pénible au cours de laquelle les Anglais et les Belges ont conquis es vastes territoires de l'Afrique orientale. De nombreuses photographies fixent les principaux aspects de cette campagne, si différente de la guerre sur les fronts d'Europe.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.